

CHAPITRE 1

J'ai toujours été embarrassé par les mots : sacré, glorieux, sacrifice, et par l'expression « en vain ». Nous les avons entendus debout, parfois, sous la pluie, presque hors de la portée de l'ouïe, alors que seuls les mots criés nous parvenaient. Nous les avons lus sur les proclamations que les colleurs d'affiches placardaient depuis longtemps sur d'autres proclamations. Je n'avais rien vu de sacré, et ce qu'on appelait glorieux n'avait pas de gloire, et les sacrifices ressemblaient aux abattoirs de Chicago avec cette différence que la viande ne servait qu'à être enterrée.

Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*

La première fois que j'ai revu Massimo, cela s'est fait par hasard.

C'était à un vieux cinéma art et essai à deux stations de métro de chez moi. Il devait y avoir une projection de *L'Adieu aux armes*, la version des années 1930 avec Gary Cooper, pour qui j'ai un faible depuis mon premier visionnage du *Train sifflera trois fois*. Je n'avais jamais vu l'adaptation du roman d'Hemingway, et comme je n'ai pas particulièrement d'atomes crochus avec cet écrivain, je comptais quitter la salle avant le débat qui suivrait la séance, où un historien évoquerait le front italien au cours de la première guerre mondiale.

J'étais à Paris depuis deux mois à peine et je m'étais fixé pour objectif d'avoir une activité par jour – rencontre en librairie, exposition, film... – afin de ne pas me laisser aller et entretenir ma curiosité. L'argent n'était pas encore un problème et je payais mes places de cinéma et de musée sans tiquer ; j'étais persuadée de retrouver du travail au plus vite. J'aurais adoré me plonger dans une traduction au long cours, un gros ouvrage de référence sur le cinéma, par exemple.

Le temps passait alors que j'étais assise au premier rang de la salle, sur des fauteuils en velours violet fatigué. Et la projection ne commençait pas. Finalement, quelqu'un du cinéma est venu nous voir pour nous annoncer qu'ils avaient un problème technique, et qu'ils ne pourraient probablement pas lancer le film. La séance de rattrapage était d'ores et déjà fixée à la semaine prochaine, même jour, même heure.

« Je n'ai pas compris, dit une voix derrière moi, avec un fort accent italien. Demain ?

– La semaine prochaine, monsieur », répondit quelqu'un.

En me retournant pour enfiler mon manteau, j'ai croisé le regard de l'homme qui avait posé la question. Je l'ai tout de suite reconnu, mais il lui a fallu quelques secondes de plus pour se souvenir. Notre première rencontre datait d'à peine une semaine, mais elle était mieux ancrée dans ma mémoire...

C'était à la bibliothèque de mon quartier, qui organisait un entretien avec un auteur ayant commis une biographie de Louis Aragon, en présence de son éditeur. J'étais venue dans le but de faire connaissance avec ce dernier ; je sautais sur toutes les occasions de me créer un réseau dans le monde du livre. Il s'agissait en plus d'une petite maison dont j'appréciais la collection de fictions, et j'aurais aimé travailler avec eux. Malheureusement, l'éditeur n'était pas venu, peut-être n'était-il même pas prévu qu'il soit présent, et je m'étais sentie obligée de rester, étant arrivée très en avance et ayant été repérée par l'auteur et les animateurs de la bibliothèque. Heureusement, je n'étais pas la seule auditrice à remplir le maigre parterre de chaises pliantes : il y avait également une dame d'une cinquantaine d'années accompagnée d'une enfant bien trop jeune pour la conférence, deux femmes plus âgées qui discutaient entre elles d'une voix qu'elles estimaient peut-être basse, et un homme à qui j'aurais donné entre soixante et soixante-dix ans, qui se tenait très droit au premier rang, à côté de moi. Deux sièges vides nous séparaient.

La rencontre avait été longue, trop longue à mon goût, et l'auditoire n'était pas bien réactif. Il faut dire que l'entretien commençait à 16 heures, ce qui est bien trop tôt selon des standards parisiens, et que par conséquent seuls des retraités ou une chômeuse telle que moi pouvaient y assister. De plus, c'était en réalité un portrait de l'Aragon éditeur que l'auteur s'était proposé de faire dans son ouvrage, ce qui n'était pas l'aspect le plus grand public de sa vie, et l'intervention était du même coup plutôt aride. Le biographe avait probablement joué de ses relations pour faire éditer un travail universitaire sans grande envergure à seule fin d'avoir une publication à son actif. En tout cas, il ne s'attendait pas à devoir défendre son point de vue devant le public de fins critiques que nous n'étions pas. L'animateur de la bibliothèque fit des pieds et des mains pour mentionner les œuvres les plus connues d'Aragon, mais l'auteur revenait inlassablement aux Éditeurs français réunis, la maison d'édition communiste qu'avait dirigée le poète. Une des dames avait pris la parole pour évoquer la figure d'André Stil, ce qui avait duré un certain moment, son objectif étant moins de poser une question que de s'entendre parler ; elle était en cela encouragée par sa camarade qui hochait vigoureusement la tête.

Enfin, alors que la dame passait à la poésie de Maïakovski, mon voisin avait pris la parole à son tour, avec son fort accent italien :

« Je ne comprendrai jamais, décidément jamais, pourquoi on occulte toujours la même partie de la vie d'Aragon, ici, en France. Le poète, l'homme de lettres, le résistant, l'éditeur, là ça change un peu, mais c'est toujours la même chose. Aragon, c'est celui qui s'est tu après le XXe congrès, c'est celui qui s'est tu sur Prague. Aragon, c'est celui qui écrivait l'ode à la Guépéou, la même Guépéou qui a assassiné le poète Ossip Mandelstam. Je ne comprends pas la fascination des Français pour ce personnage. »

Caquètement outragé des deux dames, mine gênée de l'animateur, yeux levés au ciel du biographe. Je me suis installée un peu mieux sur ma chaise : au moins, on allait rire.

« Vous ne pouvez pas réduire Aragon à son stalinisme, disait la dame.

– Mais Aragon voyait le monde entier par le spectre du stalinisme, avait repris mon voisin. C'est lui-même qui réduisait tout au stalinisme. Mais enfin, vu votre âge, pardonnez-moi, mais vous le savez, je le sais, nous le savons. Et ce qu'il dit sur le goulag ? Il l'a pensé avant d'être résistant, il l'a pensé après. Vous ne pouvez pas réduire Aragon à la résistance non plus.

– L'œuvre, monsieur ! était soudain intervenue la camarade de la dame.

– Oui, il est nécessaire de revenir à l'œuvre, avait renchéri l'auteur, soudain pressé de se pencher sur des sujets plus fédérateurs. Dans "La Rose et le Réséda"... »

Puis le débat n'avait eu ni queue ni tête pendant quelques minutes, chacun parlant en même temps, d'autant que mon voisin semblait avoir des difficultés à se faire comprendre en français. La rencontre avait repris son cours, le dégel post-stalinien était arrivé à point nommé, ainsi que les regrets d'Aragon devant les événements de Prague, mais de toute façon Aragon n'était plus éditeur à cette époque et la poursuite de la causerie n'avait dès lors plus lieu d'être ; l'auteur, l'animateur et les deux dames continuaient à échanger des banalités par politesse. C'est au moment où les silences se faisaient plus longs, sonnant le glas de la rencontre, que j'avais jeté un coup d'œil derrière moi pour constater que la quinquagénaire s'était endormie et que l'enfant qui l'accompagnait lisait sagement des albums vautrée sur un coussin.

« Je déteste ce genre de vieilles peaux, m'avait alors glissé tout bas mon voisin.

– Au moins, ça fait de l'animation, ai-je répondu à tout hasard, peu certaine de ce que je devais faire de cette confidence.

– J'adore leur... comment vous dites, déjà ? Leur rabattre le caquet.

– Merci de l'avoir fait, c'était très drôle.

– Je m'appelle Massimo », avait-il conclu en me tendant la main.

Je m'étais présentée à mon tour, mais nous n'avions pas poursuivi notre conversation ; la rencontre touchait à sa fin et je n'avais pas tardé à m'éclipser, après avoir articulé un rapide « au revoir » à l'attention de Massimo. J'avais jeté un dernier coup d'œil à l'auditorium improvisé avant de passer le seuil de la bibliothèque ; il s'était approché des fameuses vieilles peaux et renouait le contact avec elle. Une discussion animée avait alors commencé.

Telle avait été ma première rencontre avec Massimo, le vieil Italien qui ne comprenait pas la fascination des Français pour le poète qui a chanté les louanges de la Guépéou. Retour à notre cinéma arts et essais, et à nos retrouvailles.

« J'étais à la bibliothèque mercredi dernier, ai-je dit, car je n'étais pas sûre qu'il m'ait vraiment reconnue. La rencontre sur Aragon.

– Oui, oui, a-t-il dit. C'était curieux, non ? Ces deux vieilles qui protestaient tout le temps, et ce type, là, jeune pourtant... enfin.

Il s'exprimait lentement tout en enfilant sa veste avec des gestes maladroits. J'avais l'impression de l'interrompre en pleines réflexions et d'être inopportune, mais

nous nous sommes dirigés ensemble vers la sortie, marchant automatiquement de conserve, alors qu'il poursuivait avec hésitation :

« Des vieilles comme elles... Bon, peut-être sont-elles trop campées sur leurs positions, sur ce qu'elles ont cru... Mais des jeunes de son âge, à lui, l'auteur, lui qui devait avoir moins de quarante ans, je ne comprends pas comment ils peuvent répéter les mêmes discours, les mêmes banalités.

– J'ai trouvé que son point de vue n'avait rien d'original, ai-je concédé. Enfin, c'était intéressant de parler de son activité d'éditeur... »

J'ai remarqué en arrivant en haut des marches que Massimo boitait et j'ai ralenti le pas pour ne pas le dépasser.

« Oh, mais ce n'est pas nouveau non plus. Oui, Aragon a participé activement à la diffusion de la pensée communiste, et en tant qu'éditeur aussi, quelle surprise ! Vous savez, à une époque il était présent partout, sa parole avait une grande, très grande influence. Son silence aussi. Peut-être est-il plus coupable de s'être tu que d'avoir parlé. Mais cela importe peu maintenant. Vous aimez Hemingway aussi, à ce que je vois ? »

J'ai répondu par un hochement de tête qui n'engageait à rien, et il s'est mis à retracer les grandes lignes de la biographie de l'écrivain, comme si je n'en avais jamais entendu auparavant. Nous sommes sortis du cinéma et nous nous sommes dirigés sans même avoir à nous concerter vers le bistrot voisin. Il était pratiquement désert – c'était le début de l'après-midi – et nous avons commandé deux cafés.

« Vous savez, les lieux dont parle Hemingway dans *L'Adieu aux armes*, il s'y est vraiment rendu. Comme son personnage, il était ambulancier pour la Croix Rouge italienne, et il est allé au front à cet endroit-là. Eh bien c'est le pays de ma mère, là où elle est née. C'est la Vénétie.

– Ah ! Elle venait de Venise ?

– Non, non, c'était une campagnarde, ma mère... Elle venait du bord du fleuve Piave, une région de plaines. Elle vivait encore là-bas à l'époque de la première guerre mondiale, à l'époque des événements que relate Hemingway. Elle n'en parlait pas. En fait, elle m'en a parlé la première fois alors qu'elle avait 95 ans, juste avant de mourir...

– Cela avait dû être traumatisant. Quel âge avait-elle alors ?

– Quinze, seize à peine... Quatre-vingts ans seulement après, elle en a parlé. Elle délirait, elle avait un cancer, elle parlait dans son dialecte natal... Elle parlait de son enfance, des étangs, des nénuphars... Les oiseaux, là, avec de longues pattes...

– Des échassiers ?

– Et les troupeaux de chevaux. Un paysage paisible, comme un tableau de Monet. Un véritable paradis pour une enfant. C'était la petite dernière. Elle avait quinze frères et sœurs. »

J'ai dû le faire répéter. Seize enfants, ça paraît difficile à croire, de nos jours.

« C'était une famille très catholique, a-t-il dit en guise d'explication. Des artisans qui fabriquaient des outils en bois pour les agriculteurs locaux. Ils vivaient dans un village qui s'appelait Fagarè, et ils visitaient tous les marchés des alentours,

notamment celui de Trieste, qui paraissait une ville immense à ma mère, par comparaison. Pour s'y rendre, il fallait traverser en chariot la région voisine du Frioul, qui était alors coupée en deux. Je ne sais pas si vous connaissez l'histoire ? L'ouest appartenait à l'Italie et l'est à l'Autriche-Hongrie. Mais tous les habitants se considéraient comme frioulans avant d'être italiens ou austro-hongrois ; ils parlaient d'ailleurs leur propre dialecte, qui proche du romanche suisse.

– C'était la langue de votre mère ?

– Non, non, elle parlait le vénitien, eux c'était le frioulan. La question linguistique en Italie est compliquée, surtout à cette époque. La langue italienne, c'était quelque chose qui paraissait lointain à ces gens de la campagne, bien étranger ; c'était imposé d'en haut. L'Église était plus proche de la population, c'était elle qui structurait la société, qui notait l'État civil, tout, et les curés, eux, s'exprimaient dans le dialecte local. Mes tantes m'ont raconté que dans sa jeunesse, Dora – ma mère – était une jeune fille très pieuse, qui s'engageait énormément dans les activités de l'Église, ce qui est plutôt amusant quand on sait ce qu'elle est devenue ensuite.

– Comment ça ? »

Il a fait un petit geste énigmatique et a pris une gorgée de café, comme pour conserver le suspense.

« Je pense, a-t-il repris, que c'était à l'époque ainsi que s'exprimait son attachement à la protection des plus démunis. On peut dire ce qu'on veut de ma mère, c'était quelque chose qui lui tenait à cœur. Même si elle a changé de religion, pour ainsi dire. La guerre n'y est pas pour rien. C'est à cause d'elle que Dora a perdu le paradis de son enfance. C'était ce qu'elle me disait, quatre-vingts ans après ! Elle pleurait sur le sort des chevaux de son village, qui ont été réquisitionnés par l'armée. La première guerre mondiale ! Elle y a perdu l'un de ses frères aînés. Et toutes ses illusions. Et la foi, bien sûr.

– Tout a basculé pour elle en 1914...

– 1915 », a corrigé Massimo.

Il a dû m'expliquer, entre deux remarques goguenardes sur l'enseignement de l'Histoire en France, que l'Italie était entrée en guerre un an après les autres pays européens. Qu'elle était initialement alliée à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, mais qu'elle s'était finalement retournée contre eux, sous la pression d'une partie de l'intelligentsia de l'époque.

« L'Église et le pape étaient farouchement opposés à cette guerre, a précisé Massimo. Mais il y avait des personnalités, des écrivains comme Gabriele D'Annunzio, je ne sais pas si vous connaissez... Un drôle de personnage, un poète qui portait la guerre aux nues... Pratiquement littéralement, d'ailleurs : il s'est engagé dans l'aviation... Tous ces gens revendiquaient Trieste. À l'époque, Trieste, ce n'était pas l'Italie. C'était l'Autriche-Hongrie... Vous voyez ce que c'est, *irredentismo* ? Je ne sais pas si le mot existe en français. »

Je sais à présent qu'il existe, mais je n'en avais pas la moindre idée alors et j'ai secoué la tête.

« Pour ces gens qui poussaient l'opinion publique à la guerre, a-t-il expliqué, Trieste était sous le joug de l'occupation austro-hongroise. Elle était soumise à un empire qui refusait de reconnaître son identité profondément italienne – car effectivement elle avait beaucoup d'habitants italiens. La réalité n'avait rien à voir avec cette propagande. Trieste était une cité cosmopolite, riche, qui attirait de grands artistes, dont James Joyce, qui y a vécu. La culture italienne y était si respectée que les écrivains là-bas adoptaient des pseudonymes à consonance italienne, comme Italo Svevo – qui s'appelait en fait Aron Schmitz... Et il écrivait en italien, d'ailleurs... À Trieste, il y avait aussi un grand port dynamique et prospère, la porte de l'empire austro-hongrois sur la Méditerranée. Bref, c'était une cité mythique, foisonnante – tout cela faisait rêver ma mère, la petite campagnarde de Vénétie. Cela devait aussi faire rêver des millions d'Italiens, pour qu'ils soient prêts à faire la guerre pour annexer la ville...

– Et c'est effectivement ce qui s'est passé, non ? Trieste est devenue italienne.

– Oui. Et elle a perdu tout son dynamisme par la suite. Elle est devenue un port commercial parmi tant d'autres, une ville très loin de sa capitale, marginale, frontalière. Toute son intelligentsia l'a fuie, remplacée par les fascistes. Quelle déchéance. Et pourtant, un million d'Italiens sont morts pour Trieste. Un million de morts, et d'innombrables d'invalides, de mutilés, sans compter ceux qui avaient perdu la raison... »

Je n'avais aucune idée que la ville de Trieste, que j'aurais à peine pu situer sur une carte, ait pu cristalliser de tels espoirs et une telle désillusion. Massimo a poursuivi en me racontant, dans les grandes lignes, le déroulé de la grande guerre en Italie, jusqu'à arriver à la fin de l'année 1917.

« Le front était alors dans le nord du pays, sur les Dolomites, et plus précisément sur ce qu'on appelle le haut plateau Karsique. C'est un nom qui résonne aux oreilles des Italiens comme "chemin des Dames" ou "Verdun" à celles des Français, pour vous donner une idée. Le pape François y est allé, récemment, je ne sais pas si vous en avez entendu parler ? Il est allé au cimetière militaire de Redipuglia, où sont enterrés plus de 100 000 soldats, pour faire un discours contre la guerre¹... Quelle mauvaise blague, ce cimetière, d'ailleurs : à côté des tombes des soldats morts au champ d'honneur, il y a celles des officiers, de grands monuments imposants et prétentieux, mais ces types-là sont morts dans leurs lits, et certainement pas au combat ! Ils ont envoyé leurs hommes au casse-pipe à Caporetto, et c'est eux qui ont récolté les lauriers à la fin de la guerre... Vous avez lu Malaparte ? »

Je n'avais pas lu Malaparte. À vrai dire, je me sentais plutôt ignorante, à écouter Massimo discourir ainsi.

« Je ne sais pas si ce texte est traduit en français, a-t-il poursuivi. C'est son premier livre, *Viva Caporetto*, qui a longtemps été censuré en Italie. Il y parle de tous

¹ « La guerre détruit. La guerre défigure tout, même le lien entre frères. La guerre est folle, son plan de développement est la destruction. (...) Toutes ces personnes, dont les restes reposent ici, avaient leurs projets, leurs rêves, mais leurs vies ont été brisées. » (13 septembre 2014)

ces soldats morts pour rien au cours de cette boucherie. C'est bouleversant. Je ne sais pas si on se rend bien compte en France de la déroute que cette bataille a été. L'armée italienne n'était ni préparée ni équipée pour partir à l'assaut ; le terrain était très rocailleux, très aride, il n'offrait presque aucun abri. Imaginez : les rochers éclatent autour de vous, vous ne voyez plus rien, vous vous contentez de suivre vos camarades, qui courent d'une position à l'autre sans aucune stratégie. Les éclats volent sur le champ de bataille, le vacarme est assourdissant, c'est la panique. Soudain, vous vous effondrez : vous êtes mort, parce qu'un caillou a transpercé votre casque. C'est vrai ! Je me souviens, quand j'étais enfant, nous partions souvent en vacances dans les Dolomites, avec mes parents. Nous allions visiter les grottes dans lesquels des combattants s'étaient réfugiés. Chaque village avait son petit musée pour conserver les souvenirs de la guerre, afin de ne jamais oublier ce qui s'était passé sur le plateau. Là-bas, j'ai vu des casques ramassés après les batailles : ceux des Italiens étaient troués par les éclats. Sur ceux des Allemands, il y avait seulement quelques bosses ; il faut dire qu'ils contenaient plus d'acier... J'étais jeune, ça m'a tellement impressionné !

– J'ai visité Verdun avec ma classe, quand j'étais à l'école, ai-je dit. Moi aussi, ça m'a marquée. Je me souviens surtout du sort des mutins. Je trouvais tout cela tellement... injuste.

– Oui, 1917, c'est vraiment l'année des mutineries ; en France comme en Italie. Et des désertions : après Caporetto, de nombreux soldats ont essayé de profiter de la retraite pour fuir. Tout était tellement désordonné, ils étaient souvent séparés de leurs officiers, l'occasion semblait bonne. Mais les déserteurs étaient traqués et, une fois repérés, fusillés au bord du chemin par les carabiniers. Une horreur. Ernest Hemingway raconte cela, dans son livre. Il raconte très bien l'état d'esprit des soldats, la lassitude, l'absurdité, l'horreur. Pendant nos vacances, ma mère insistait pour que je garde bien en mémoire ce que je pouvais voir dans ces petits musées. C'était d'une importance capitale pour elle. À cette époque, elle vivait avec sa famille à Fagarè, sur la rive du fleuve Piave, non loin de la ligne de front. Du moins, là où le front s'était stabilisé.

– Elle a dû voir tous ces combats de très près, alors.

– Indirectement. La maison familiale avait été transformée en poste de secours, dont s'occupait un jeune médecin qui était très opposé à la guerre. Lui, il était sicilien, alors que Trieste soit italienne ou non, il s'en fichait un peu. Je ne sais pas comment s'appelait cet homme, ou je ne sais plus, mais je sais qu'il a eu beaucoup d'influence sur ma mère.

– Beaucoup d'influence ? Ça a dû jaser... Elle devait avoir, quoi, seize ans ?

– Ah, oui, ça a vraiment dû jaser ! Mais je n'en sais pas plus, je vous le promets ! Ce qu'elle m'a dit, c'est que ce docteur soignait les blessés des deux camps, et que les officiers lui reprochaient de perdre son temps avec les prisonniers. Mais la vérité, c'est qu'il n'y avait pas vraiment deux camps, c'était bien plus complexe que cela... C'était facile de dire "les Autrichiens" pour les ennemis, c'était commode même, cela permettait d'oublier qu'en face, il y avait aussi des Croates,

des Hongrois, et même des gars de la région, des types d'autres villages du Frioul occidental, des voisins presque, qui avaient été intégrés à l'armée austro-hongroise.

– Mais les soldats n'auraient jamais tiré s'ils avaient reconnu leur cousin germain dans la tranchée d'en face, c'est ça ?

– Exactement. C'est ça, le pouvoir de la propagande : utiliser les mots pour changer un voisin en ennemi, en étranger. La propagande peut même changer le genre des mots. Je m'explique : en dialecte local, on disait *la Piave*, au féminin, comme tous les fleuves. Mais à l'été 1918, la bataille a commencé à tourner à l'avantage de l'armée italienne, qui a bloqué la progression des forces austro-hongroises. Histoire de fêter cela, car apparemment c'est le genre de choses qui se fêtent, on relate l'offensive sous la forme d'un hymne patriotique très connu en Italie : *La leggenda del Piave*, la légende *du Piave*, au masculin, car c'est tout de même plus viril et plus héroïque ainsi. On personnifie ce malheureux cours d'eau en train de chasser l'envahisseur, les armes au poing, afin de remonter le moral des soldats et des civils encore démoralisés par la défaite de Caporetto... Il y a là encore du Gabriel D'Annunzio dans tout cela. C'est une recette qui marche toujours : recourir à une bonne vieille rhétorique guerrière qui flatte les esprits, symboliser le renouveau martial de l'Italie, rappeler l'Empire romain, ce genre de choses... C'est ce genre d'imagerie nostalgique qui allait faire naître le fascisme quelques années plus tard. Et ce genre d'hymnes ridicules qui transforment en grande victoire une boucherie sanguinaire où plus de deux cent trente mille êtres humains ont perdu la vie...

– Mais ça ne doit pas fonctionner chez ceux qui ont vu le champ de bataille de près, non ? Votre mère, par exemple...

– Oui, même si ma mère et sa famille ont fini par être évacuées de Fagarè. Ils sont partis dans le sud de l'Italie, vers Naples. Mais elle, elle n'a jamais oublié ce qu'elle avait vu. C'est là qu'elle a vraiment cessé de croire en Dieu. Vous savez, elle n'était pas très éduquée, elle n'est pas beaucoup allée à l'école, elle n'a pas lu de philosophes ou de penseurs, donc il n'y avait rien de réfléchi dans sa réaction. C'était juste viscéral. Et la rupture a été radicale et définitive. La dévotion, tout ça, c'était fini pour elle, et pour de bon. L'ironie du sort, c'est que quatre-vingt ans plus tard, c'est dans un hôpital religieux qu'elle a fini ses jours, du moins dans un établissement romain lié au Vatican, où il y avait tout l'attrail religieux et bien sûr des bonnes sœurs. Elles ont bien essayé de réconcilier ma mère avec la religion, sur son lit de mort, mais rien du tout ! Elle s'y est toujours refusée avec la dernière énergie. On lui parlait d'un Dieu infiniment bon, et ce qu'elle rétorquait, du haut de son athéisme instinctif, c'était : "Soit votre Dieu est un criminel, soit Il n'existe pas... mais *infiniment bon*, c'est impossible !" »

Je n'ai pas pu m'empêcher de laisser échapper un petit rire, car je revoyais ma grand-mère, farouche anticléricale, qui avait l'habitude de ce genre de discours. Sa pensée à elle était peut-être plus nourrie de ses lectures que celle de la mère de Massimo, mais la conclusion était la même : il y avait un non-sens *logique* à l'existence de Dieu.

« Et le jeune médecin ? ai-je demandé. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Je l’ignore, a répondu Massimo en haussant les épaules. Ma mère l’a cherché après l’armistice, quand sa famille est retournée à Fagarè. Mais en vain. Elle est même allée en Sicile pour essayer de le revoir, ce qui a rendu son père furieux car elle n’avait que dix-sept ans... Là-bas, elle a appris qu’on était sans nouvelles de lui. Il y a eu beaucoup de disparus, en plus de morts, et elle n’a donc jamais eu le fin mot de l’histoire. Le plus vraisemblable, c’est que son squelette soit l’un des seize mille qui garnissent l’ossuaire de Fagarè...

– Qu’est-ce qu’elle a fait, alors ?

– Eh bien, elle ne pouvait pas vraiment retourner chez sa famille... Alors elle s’est installée à Rome et elle a trouvé un travail, d’abord dans une usine de produits chimiques. Elle n’est pas restée seule longtemps, une de ses sœurs l’a bientôt rejointe. Elles ont été embauchées comme ouvrières dans un laboratoire pharmaceutique.

– Mais elles vivaient seules à Rome ? J’imagine que ça ne devait pas être très facile, à l’époque, pour des femmes seules...

– C’était même impensable. En fait, elles louaient une chambre dans le quartier de San Lorenzo Tiburtino, à l’est de Rome. Leurs logeurs ont une sacrée histoire eux aussi, qui rejoint la sienne. Ils s’appelaient Sandro et Enrichetta. Lui était Romain, cheminot et grand invalide de guerre. Il s’était fait mutiler près de Trieste, juste avant l’armistice, quelle ironie de l’Histoire ! C’est ainsi qu’il avait pu obtenir ce grand appartement. Enrichetta, elle, venait de Florence et était issue d’une famille de cheminots. Son père était un syndicaliste socialiste très connu. Dora – ma mère – n’aurait pas pu mieux tomber que chez eux. C’était de grands opposants à cette guerre criminelle, et ils le faisaient savoir.

– Vous savez beaucoup de choses sur les deux logeurs. Vous les avez connus ?

– On peut dire ça. Ce sont mon oncle et ma tante, en fait. »

Nous avons échangé un sourire et il a repris la parole :

« Enrichetta recevait souvent la visite de son frère Roberto, un militant communiste. Qui allait devenir mon père, donc. Dans cet appartement de San Lorenzo Tiburtino, une famille allait se constituer, autour d’une certaine communauté d’esprit. Tous les membres du foyer étaient farouchement opposés à cette guerre criminelle qui venait de s’achever, et ils étaient bien loin du triomphalisme observé par le bon peuple. Et ce qui continuait à faire peur au bon peuple était précisément ce qui les fascinait, eux : la révolution bolchevique. Elle était encore très récente, et liée de près au déroulement de la première guerre mondiale. Sans elle, le conflit aurait sûrement connu une fin très différente...

– La Russie était alliée à la France et au Royaume-Uni, ai-je dit en conjurant tous mes souvenirs de cours d’Histoire.

– C’est pour cela que ce sont les services secrets allemands ont financé le retour en Russie de Lénine. »

J’ai alors eu droit à un rattrapage, car les cours étaient vraiment trop éloignés. Massimo m’a expliqué qu’à l’été 1917, l’autocratie avait déjà été balayée en Russie. Seul un gouvernement provisoire était en place. Il suffisait donc aux Allemands de

parachever le renversement de l'Empire pour pouvoir respirer sur le front de l'Est. Peut-être n'imaginaient-ils pas le succès que la révolution bolchevique allait rencontrer : la Russie avait énormément souffert des combats, l'armée avait subi de nombreuses pertes face à une armée allemande mieux préparée et surtout mieux organisée. La réussite de Lénine semblait inconcevable, mais celui-ci a su profiter du sentiment de révolte des soldats, notamment dans la marine, pour attaquer le palais d'Hiver de Petrograd, où siégeait le gouvernement provisoire.

« Tout le monde connaissait ces événements alors, a poursuivi Massimo. Mon père était trop jeune pour avoir été conscrit, même s'il avait craint de l'être à la fin du conflit, mais Sandro, son beau-frère, lui avait raconté les horreurs de la guerre. Tous les deux voyaient dans la révolution bolchevique une rupture avec le vieux monde, qui avait laissé une véritable hécatombe se produire. Et c'était aussi une manière de venger les morts de la première guerre mondiale...

– En somme, votre mère a remplacé une religion par une autre.

– C'est tout à fait ça. Et c'est mon père qui l'a évangélisée. Elle venait de rejeter le catholicisme, la place était libre pour une nouvelle doctrine, une qui prônerait la défense des plus faibles, et elle le fit avec sa ferveur habituelle.

– Et c'est comme ça qu'ils se sont rencontrés, et qu'ils se sont mariés.

– Pas tout de suite, le mariage. Bien plus tard. Seulement à la veille de la deuxième guerre mondiale, en fait... Je vous raconterai.

– Ah ! Ils vivaient "dans le péché", en fait ? »

Massimo a pris un air presque gêné et j'ai chassé ma question d'un petit rire.

« Elle était en rupture familiale, après tout, ai-je ajouté.

– Oh, pas complètement non plus. Elle n'a jamais perdu complètement le contact avec ses frères. Ils s'écrivaient, ils se voyaient de temps en temps. Bon, après, ils avaient forcément des divergences d'opinions, qui allaient continuer à grandir avec les années. Il faut dire que leurs convictions politiques étaient... radicalement opposées à celles de Dora. C'était des paysans, très attachés à leur terroir, à leurs traditions. Les nouvelles qui arrivaient de Russie, eux, ça les terrifiait ! Pour leur sœur, c'était une révolution cathartique qui changerait le monde. Mais eux, ils craignaient pour leurs biens, pour cette terre qu'ils cultivaient avec passion, cet héritage ancestral pour lequel ils luttait jour après jour.

– J'imagine que leur culture catholique devait aussi s'y opposer.

– Il faut voir aussi ce que les prêtres leur racontaient... Que la propriété privée était abolie en Russie, les fermes confisquées, transformées en terres collectives dénuées d'âmes... Que le communisme était fondé sur un "péché originel" : l'assassinat des petits Romanov, condamnés par leur seule naissance... Une image forte pour ces gens de la campagne.

– Il est vrai qu'une réputation d'infanticide n'aide pas vraiment à gagner les cœurs !

– En bref, le communisme les effrayait, les défenseurs italiens du communisme leur faisaient peur, et le fait que leur propre sœur en fasse partie les consternait. Elle les trouvait égoïstes, eux s'attachaient à leurs valeurs catholiques, et voilà le genre d'oppositions qui ont nourri la montée du fascisme en Italie. Un barrage rassurant

contre les “barbares” qui voulaient détruire les traditions et le terroir, sans parler d’assassiner de petits enfants...

– Mais le fascisme n’était pas seulement une doctrine anticommuniste, non ? Il y a aussi une idée de pureté raciale, tout ce genre de choses...

– Ah oui, mais là, c’était avant les lois raciales, avant l’alliance avec Hitler. Vous savez, à cette époque, il y avait même des juifs fascistes ! Et Mussolini avait de nombreuses maîtresses juives, il en était même très fier, d’ailleurs. Ce n’est pas par antisémitisme que des catholiques comme les frères de ma mère, attachés à leurs terres, ont été séduits par le fascisme. C’était vraiment pour se défendre comme le communisme. Le fascisme était même considéré dans cette partie de ma famille comme un “moindre mal”, pour vous dire. Donc ces catholiques avaient besoin du fascisme, mais il ne faut pas croire, le fascisme avait aussi besoin des catholiques. Car ils étaient très minoritaires à l’époque, les fascistes, au même titre que les communistes. Bon, c’était une minorité très active, mais une minorité quand même. C’était les socialistes et les libéraux qui avaient une réelle influence – les socialistes sur la classe ouvrière et les libéraux sur la classe moyenne... »

Massimo a rapidement comblé mes lacunes en histoire politique italienne de l’entre-deux-guerres. La violence fasciste avait fait un bond au moment des élections législatives de 1924, qui s’annonçaient mal. Elles avaient finalement été remportées par le « bloc national », comprenant les fascistes, au terme d’un scrutin entaché de fraude et de corruption. Le député Giacomo Matteoti, secrétaire général du parti socialiste unitaire italien, avait mis en doute la validité des résultats et dénoncé les méthodes de Mussolini ; il avait été enlevé et assassiné par un escadron fasciste. Un député libéral avait également été agressé et pratiquement battu à mort. L’opinion publique était tellement scandalisée par ces agissements que le nouveau gouvernement fasciste avait manqué d’être renversé.

« Il y a eu une grande grève générale, dans laquelle mon grand-père syndicaliste, le père de mon père, a pris une part active. Tous ceux qui n’avaient pas élevé la voix contre le fascisme auparavant – par peur du communisme – ont commencé à se révolter. C’est pour cela que les fascistes ont eu besoin d’un allié fort, et ils l’ont rapidement trouvé : l’Église. »

Et c’était ainsi que le fascisme avait octroyé à l’Église les droits que lui avait précédemment refusés l’état libéral laïc, avec les accords du Latran en 1929. Mussolini avait fait des concessions économiques, culturelles, éducationnelles, conférant à l’Église une grande autonomie et lui permettant d’instruire des enfants en dehors de l’idéologie fasciste.

« D’ailleurs, c’est comme ça qu’ont été formés tous les dirigeants italiens démocrates-chrétiens de l’après-guerre : à l’école religieuse. Ces accords, c’était quelque chose d’extraordinaire même en Italie. Le pape Pie XII a même dit de Mussolini, un athée qui ne s’en cachait pas, que c’était “l’homme de la Providence divine”... Quand on pense qu’au début de la première guerre mondiale, Mussolini prétendait que l’Église, alors opposée au conflit, affaiblissait l’esprit patriotique des Italiens... Maintenant cette même Église le considérait comme un don du ciel, et qui peut remettre en question les voies de Dieu, mystérieuses comme chacun sait ? Si

Dieu avait choisi le fascisme pour endiguer le communisme, comment les catholiques pouvaient-ils trouver à redire ?

– Je pensais vraiment que le catholicisme faisait partie de l’ADN du fascisme...

– Alors que ce n’est qu’un ingrédient ajouté par la suite, en réalité, par opportunisme. Mais après, il ne faut pas généraliser, les croyants dans leur ensemble n’étaient pas dupes. Les frères de Dora, pour en revenir à eux, n’étaient donc pas dans l’idéologie “noire” fasciste, mais plutôt dans la mouvance “blanche” catholique. On disait d’ailleurs de la Vénétie que c’était une “région blanche”. C’était un mouvement catholique rural qui était d’une grande force. Les fermiers étaient organisés en coopératives agricoles, ce qui leur permettait de commercialiser leurs produits à de meilleures conditions. La collectivisation totale proposée par les communistes leur faisait peur, mais ils n’étaient pas non plus opposés à une certaine mutualisation des moyens dans leur pratique quotidienne... C’est aussi cela que confère l’église : un certain sens de la communauté. Mais bien entendu, Dora l’ouvrière ne pouvait pas l’entendre de cette oreille. Et pour elle, ses frères étaient de petits propriétaires terriens mesquins... »

Massimo a alors jeté un coup d’œil à sa montre et a fait la moue.

« J’ai beaucoup parlé, et j’ai complètement oublié que j’avais un rendez-vous après le film. C’est déjà l’heure. Vous venez souvent dans ce cinéma ?

– Non, je ne suis pas à Paris depuis longtemps...

– Ils ont une très bonne programmation. Attendez... »

Il a sorti de la poche de sa veste un prospectus froissé et annoté de toute part. J’ai reconnu à son logo le programme mensuel du cinéma. Massimo a cherché une ligne en marmonnant.

« Voilà ! Vendredi, ils passent *La guerre est finie*. J’avais prévu de le voir. Est-ce que ça vous dit de venir aussi ? Je vous raconterai après d’autres choses sur ma famille, enfin, si ça vous intéresse, bien sûr.

– Pourquoi pas ? » ai-je dit aussitôt.

Je n’avais encore rien de prévu pour ce jour-là, et je souhaitais vraiment me tenir à mon objectif : une activité par jour. De plus, je n’avais jamais vu ce film, et j’avais beaucoup apprécié la discussion avec Massimo, même si elle me renvoyait à ma propre ignorance plus souvent que ma fierté l’aurait voulu.

Nous nous sommes donc donné rendez-vous le vendredi suivant et Massimo est reparti du bistrot en boitant, me laissant seule avec deux tasses de café vide et fin d’après-midi à meubler.

CHAPITRE 2

Personne ne souhaitait perdre la guerre, mais à la majorité des gens, il tardait surtout qu'elle fût finie. On sentait cela où qu'on allât. Partout on était accueilli par la même remarque de pure forme : « Ah ! cette guerre... c'est affreux, n'est-ce pas ? Quand donc finira-t-elle ? » Les gens politiquement conscients, eux, étaient infiniment plus au courant de la guerre d'extermination réciproque entre anarchistes et communistes que du combat contre Franco. Pour la masse du peuple, la disette était le plus important.

George Orwell, *Hommage à la Catalogne*

Pour parler franchement, j'ai détesté le film. Montand est le seul acteur potable, la réalisation est prétentieuse au possible, les personnages féminins sont à pleurer de bêtise et la voix off est datée. Je me suis contentée d'évoquer ce dernier point seulement, toutefois, quand Massimo m'a demandé ce que j'avais pensé de la séance, alors que nous sortions de la salle. Histoire de ne pas passer pour une râleuse impénitente, ou pour une contemptrice de la nouvelle vague.

« Vous savez que c'est Jorge Semprún, qui fait la voix de la narration ? m'a-t-il dit. C'était un de ses premiers scénarios, avant de travailler avec Costa-Gavras. C'est très inspiré par son histoire personnelle. Lui aussi était permanent du parti communiste espagnol, il vivait en France mais il était envoyé en mission en Espagne, comme Diego, le personnage joué par Yves Montand. Et comme Diego, il s'entendait mal avec la direction du parti, qui a fini par l'exclure.

– Je me dis que l'histoire du film est finalement plus intéressante que le film lui-même. »

Massimo a semblé y réfléchir, puis il a opiné avec un sourire alors que nous quitions le cinéma. Nous sommes retournés au même café que la dernière fois.

« Le seul passage qui m'a intéressée, ai-je ajouté, c'est quand Diego rencontre les jeunes militants, et leur explique que l'Espagne est la bonne conscience de la gauche européenne, quelque chose comme ça.

– Oui, c'est curieux d'ailleurs, a répondu Massimo, la gauche européenne devrait plutôt avoir *mauvaise conscience* là-dessus. Du moins la ligne dure stalinienne, car c'est l'Union soviétique qui a sabordé cette guerre, qui a abandonné l'Espagne. Il me semble que cela au moins était clair même dans les années 1960. Mais bon ! Je suis bien placé pour savoir qu'il n'y a pas pire aveugle qu'un fanatique qui refuse de voir. À une certaine époque, l'Espagne était surtout un facteur de tension, de ruptures entre les gauches européennes. Et cela pendant une moitié de siècle, depuis le début de la guerre d'Espagne.

– Il y a des gens de votre famille qui sont allés là-bas ? Dans les brigades ?

– De ma famille directe, non, mais mon futur beau-père était à Barcelone. C'était le directeur d'une station de radio en langue italienne, et il était membre de l'état-major du commandant Julio Modesto. La guerre d'Espagne était dans toutes les têtes, à l'époque. Dans ma famille, c'était l'occasion de disputes entre mon père et mon grand-père. Le premier était communiste, le second socialiste, et lui, les dictatures, il n'aimait pas ça, dictature du prolétariat comprise ! En fait, tous les deux, ils incarnent parfaitement la scission des gauches en Italie, à l'époque. Vous le savez bien, la guerre civile espagnole, ce n'était pas seulement entre les républicains et les nationalistes franquistes. À l'intérieur du camp républicain, il y avait aussi les divers courants de gauche qui se tapaient dessus...

– Ce que George Orwell raconte, dans son *Hommage à la Catalogne*...

– Oui, exact. D'autres écrivains étaient là et ont témoigné de leur expérience en Espagne : Hemingway, encore lui... Arthur Koestler qui a été fait prisonnier par les franquistes... D'autres auteurs, des journalistes aussi. Généralement, ceux qui étaient proches du parti communiste ont rompu avec lui à cause de ce conflit. Peut-être que c'est aussi ce qui serait arrivé à mon père s'il était allé là-bas ? Mais bon, il n'y est pas allé, et il est resté loyal envers et contre tout...

– C'était des sortes de croyants non pratiquants ? ai-je demandé.

– Ah non, pas du tout, a protesté Massimo. Je ne sais pas si je vous l'ai dit, mon grand-père était un dirigeant syndicaliste socialiste très militant. Mais il a fait les frais de son engagement politique. La dernière action à laquelle il a participé, c'était une des grandes grèves générales des années 1920. C'était après la disparition de Matteoti, ce député socialiste qui avait été assassiné par les fascistes... Suite à toute cette affaire, Mussolini a fait interdire les syndicats et supprimé le droit de grève. C'est comme ça que mon grand-père a perdu son poste à la société des chemins de fer, et on lui a aussi retiré son livret de travail, ce qui revenait à le priver de tout moyen de subsistance.

– Mais qu'est-ce qui a fait, alors ?

– Il est devenu colporteur, il vendait des montres et des choses comme ça au porte-à-porte afin de vivre. Heureusement il avait pu garder sa maison. En tout cas, il n'a jamais cessé de s'intéresser à l'actualité, nationale ou internationale, et il a suivi de près tout ce qui avait trait à l'Espagne. Il en débattait régulièrement avec ses camarades socialistes, qu'il continuait à voir. Pour eux, le Komintern portait la responsabilité de la défaite. Vous connaissez Palmiro Togliatti ? »

J'ai secoué la tête.

« Je ne pense pas qu'il soit très connu ici, a repris Massimo, mais c'est une figure historique en Italie. C'était le secrétaire général du parti communiste italien, il l'est resté pratiquement quarante ans, quelque chose comme ça. Un stalinien de chez Staline ! Bref, Togliatti a été envoyé en Espagne pour exécuter les ordres de Moscou, et il a tout fait pour que la guerre soit perdue par les républicains. Mon grand-père, qui avait une certaine clairvoyance politique, disait que les communistes avaient abandonné l'Espagne afin de préparer le pacte germano-soviétique avec Hitler. En d'autres termes, que Staline avait décidé de laisser le pays aux fascistes pour obtenir en échange d'autres régions d'Europe.

– Ça fait penser à ces caricatures de l'époque où les grandes puissances se partagent un gâteau...

– C'est comme cela qu'il voyait les choses, en effet : des grandes puissances qui dessinent ensemble leurs zones d'influence sans se soucier des peuples et de leurs souffrances. Bon, il y avait peut-être une certaine part de névrose aussi, chez certains dirigeants... Ah, ça me rappelle ce que me disait un ami à moi, Dimitri Volkogonov, un historien de l'armée soviétique qui était aussi un ancien conseiller du président Eltsine. Ils s'étaient brouillés après la canonnade du parlement, en 1993. Vous n'avez peut-être jamais entendu son nom, mais il est très connu dans son domaine pour ses biographies de Staline et de Lénine. C'est vraiment un ami proche, nous ne perdions jamais une occasion de nous voir quand ses voyages le menaient à Rome. Nous allions ensemble acheter des vêtements et d'autres choses pour son épouse et pendant ce temps, il me parlait ouvertement des découvertes qu'il faisait depuis qu'il était responsable des archives de la Fédération russe. Une fois, il est tombé sur une lettre que Trotski avait envoyée à Staline. Trotski proposait un armistice en Espagne, histoire que les communistes arrêtent de se massacrer entre eux et se tournent ensemble vers leur ennemi commun, le fascisme. Et Staline avait annoté la lettre à la main, à l'encre rouge : "Frappez fort ce charlatan menchevik à la tête !" Un véritable hystérique...

– Je pense que ça ne fait aucun doute pour personne que les dictateurs ont un certain profil psychiatrique !

– Et c'est ainsi que les luttes intestines se sont poursuivies. »

J'ai raconté à Massimo la forte impression que m'avait faite la lecture d'*Hommage à la Catalogne*, quelques années auparavant, notamment ce passage où George Orwell, blessé sur le front, est trimballé d'hôpital en hôpital pour enfin arriver à Barcelone et apprendre par sa femme que le POUM avait été supprimé pendant son absence, que tous les miliciens y ayant appartenu étaient désormais accusés de complot fasciste et qu'il fallait absolument qu'il s'enfuit. Je me souvenais notamment de la consternation toute british d'Orwell, outré de devoir se comporter en hors-la-loi alors qu'il n'était coupable de rien, son épouse lui expliquant flegmatiquement que l'Espagne était très différente de l'Angleterre en la matière. Cela a fait rire Massimo.

« C'est sûr, lui et sa femme ont eu de la chance de s'en sortir. Les journées de mai ont été terribles. Il y avait cet écrivain et journaliste, là... Camillo Berneri. Un communiste libertaire italien considéré par les staliniens comme un anarchiste. Ce type a rendu hommage, sur les ondes de la radio de la CNT, à Antonio Gramsci qui venait de mourir. Sauf que son discours s'éloignait de la droite ligne du parti, ce qui n'a pas été du goût du Komintern, qui a purement et simplement fait assassiner Berneri quelques heures plus tard. Juste un mort de plus pendant les journées de mai...

– Tout était possible dans une telle confusion.

– Et mon grand-père trouvait d'autres choses encore plus incohérentes. Par exemple, l'Italie fasciste envoyait en Espagne des "volontaires", c'est-à-dire de pauvres diables recrutés pour combattre aux côtés des troupes nationalistes de

Franco. Mais le pays n'avait même pas assez de pétrole pour les acheminer là-bas... Je ne sais pas si vous savez : l'Italie avait été expulsée de la Société des Nations après avoir utilisé des gaz de combat en Éthiopie, c'est pour cela... En réalité, c'est la Russie elle-même qui aurait fourni le pétrole pour acheminer les "volontaires" fascistes en Espagne ! Ça n'a ni queue ni tête, du moins si l'on se contente du discours officiel... Encore autre chose : de nombreux officiers soviétiques envoyés en Espagne pour superviser les actions des républicains ont été fusillés à leur retour en URSS, pour tout remerciement... Comme s'il s'agissait de supprimer les témoins gênants d'une machination honteuse. Bien évidemment, il n'y a aucun document qui subsiste pour prouver quoi que ce soit, mais même l'ambassadeur soviétique en Espagne, Marcel Rosenberg, a été exécuté... Mon grand-père n'arrêtait pas d'asséner ces vérités gênantes à son fils, mais mon père était complètement acquis à la doctrine stalinienne et il ne voulait rien entendre.

– Les discussions politiques en famille, c'est ce qu'il y a de plus insupportable, de toute façon !

– Et les leurs n'étaient même pas les pires. Imaginez : une de mes cousines, une des filles d'Enrichetta et Sandro, a fréquenté un officier fasciste qui a participé à la guerre d'Éthiopie. Elle a même fini par l'épouser. Ça, vraiment... On n'a toujours pas fini d'en entendre parler ! »

La conversation s'est alors interrompue, le temps que j'aie commandé deux nouveaux cafés au comptoir. L'après-midi avançait, bientôt il ne serait plus l'heure de boire du café, mais nous étions bien installés, je n'avais aucune obligation et j'aimais bien écouter Massimo parler de sa famille.

« Et quand est-ce que vous faites votre apparition dans l'histoire ? lui ai-je demandé en reprenant place en face de lui. Je ne veux pas présumer de votre âge, mais si vos parents se sont rencontrés quelques années après la première guerre mondiale... » Je m'arrêtai un instant, le temps de faire un rapide calcul mental. « Non, attendez, vous ne pouvez pas être né dans les années 1920...

– Vous me rassurez ! s'est-il exclamé, les yeux ronds.

– Vous avez beaucoup de grands frères et sœurs, peut-être ?

– Pas du tout ! Je suis fils unique. Mais comme je vous ai dit la dernière fois, il s'est passé pas mal de temps entre la rencontre de mes parents et leur mariage. C'est que les deux avaient leur caractère, et puis comme ils ne croyaient pas en Dieu, ils n'en voyaient pas l'intérêt.

– Mais ils ne vivaient pas ensemble, alors ?

– Ah non, ça, c'était impossible. Ils étaient en avance sur leur temps, mais pas à ce point. Ma mère vivait chez mon oncle Sandro et ma tante Enrichetta, à San Lorenzo Tiburtino. Mon père vivait chez ses parents, dans cette maison construite par une coopérative de cheminots. C'est aux environs de la Porta Latina, au sud-est de Rome. C'est la maison de la famille, c'est là que ma mère s'est installée après son mariage, c'est là que je suis né, et j'y retourne encore régulièrement...

– Ah ! La maison existe toujours...

– Bien sûr. Il y avait une sacrée ambiance là-dedans, avec les grands-parents socialistes, les parents communistes...

– Et la cousine mariée à un fasciste qui venait prendre l'apéritif...

– Ah ah ! C'était rare, tout de même. Et puis les relations entre ma mère et ses beaux-parents suffisaient à animer le foyer. Surtout qu'elle était toujours à la maison : après son mariage, elle avait démissionné de son poste à l'usine et elle s'était installée à son compte. Elle avait acheté une machine à tricoter et avec ça, elle confectionnait des habits sur mesure... Enfin, la raison pour laquelle elle a épousé mon père, c'était moi, enfin, indirectement : elle désirait ardemment avoir un enfant, et à cette époque, c'était impensable en dehors du mariage. Mon père était... moins enthousiaste, va-t-on dire. À l'époque, Mussolini menait des campagnes natalistes très actives, ce qui avait éteint tout désir d'enfant chez mon père ! Avoir un gosse, pour lui, c'était juste lui fournir un soldat supplémentaire ! Enfin, il faut croire qu'elle a été plus têtue que lui puisque je suis né, en 1938. Juste avant la deuxième guerre mondiale. Et on m'a appelé Massimo. Vous devinez pourquoi ? »

J'ai haussé les épaules, encore prise en flagrant délit d'ignorance.

« Parce que vous étiez un grand bébé ? ai-je toutefois tenté.

– Non, c'était en hommage à Maxime Gorki. "L'écrivain du peuple" ! Adulé par les communistes italiens. Mais un personnage ambigu, pourtant. Côté pile : un enfant du peuple, un autodidacte issu des classes populaires, proche du bolchevisme, exilé une première fois du fait de la répression tsariste avant la révolution. Côté face : après l'accession au pouvoir des bolcheviques, il dénonce la terreur postrévolutionnaire dans ses écrits, et il est exilé une seconde fois pour ses opinions. Il a séjourné ainsi deux fois en Italie, ce qui explique sa popularité dans le pays, et le fait qu'il soit très lu là-bas. Bon, sa rébellion n'a pas duré : il est revenu en Russie et, à la demande de Staline, il a chanté les louanges du goulag.

– Les *louanges* ?

– Oui ! On l'avait envoyé dans les camps des îles Solovki pour qu'il raconte ce qu'il y avait vu... Évidemment, il s'agissait d'une "prison potemkine" avec détenus bichonnés... Histoire de donner une belle image d'une Union soviétique qui se montre tellement humaine avec ses opposants... C'est comme ça qu'il est devenu l'écrivain officiel du régime, alors même que ses écrits des années 1920, ceux qui dataient de son second exil, restaient interdits de publication.

– Mais j'imagine que tout cela importait peu à vos parents.

– Ils n'en avaient pas la moindre idée. Pour eux, Maxime Gorki était le grand écrivain russe par excellence, l'ami du peuple, le héraut du socialisme, et d'ailleurs une rue portait son nom à Moscou. Pourquoi chercher plus loin ? Mais il est amusant de penser que je dois mon prénom à ce personnage assez complexe, aux positions changeantes. Finalement, cela présageait d'une certaine manière de mon propre itinéraire... Enfin, je pense !

– Eh bien, à vous entendre, j'ai l'impression que vous n'êtes pas tout à fait un militant communiste, mais je peux me tromper, ai-je ironisé.

– C'est presque ça, a-t-il répondu sur le même ton.

– J'imagine du coup que l'ambiance en famille ne s'est pas améliorée une fois que vous avez grandi.

– Oh, même quand j'étais enfant, c'était une atmosphère tendue. J'ai été élevée par deux femmes qui ne s'entendaient pas sur mon éducation, à quoi pouviez-vous vous attendre ? Ma mère venait d'un petit village de la campagne vénitienne, et elle avait beau avoir un tempérament frondeur, elle conservait une vision assez traditionnelle et patriarcale de la famille, un modèle qu'elle a reproduit avec moi. Alors que ma grand-mère, elle, venait d'une vieille lignée florentine... Son père avait été maître d'œuvre sur de nombreux chantiers de construction à Florence. Elle avait un point de vue plus distancié, plus apaisé sur les choses, et ma mère était un peu complexée par rapport à elle. Vraiment, c'est seulement sur le tard que je me suis rendu compte de la bonne influence que ma grand-mère a eue sur moi. Car pendant que celle-ci me lisait des histoires et me faisait répéter mes leçons, ma mère était occupée à accrocher des portraits de Staline au mur ! Ce qui mettait mon grand-père en rage, et là-dessus mon père prenait la défense de ma mère, et une nouvelle dispute repartait... Ah, difficile d'imaginer tout ce petit monde vivant sous le même toit !

– C'est tout de même un drôle d'environnement pour grandir...

– Ah, mais il ne faut pas non plus que vous vous fassiez une fausse idée : j'ai été un enfant très choyé, que ce soit par mes parents ou par mes grands-parents, et il y avait aussi beaucoup d'amour dans ce foyer... Bon ! Même si parfois cela s'exprime par des cris et des larmes ! a-t-il ajouté en faisant de grands gestes. On peut être internationaliste et succomber à certains stéréotypes purement italiens, aussi... »

Nous avons ri de ses gesticulations, et il a repris, encore secoué d'un fou rire :

« Non mais en fait, ce qui est réellement étonnant, c'est qu'en ayant grandi dans une maison athée et de gauche, j'aie commencé à fréquenter à l'âge de cinq ans une école religieuse catholique...

– Oh ! Ça semble étonnant, vu le contexte. Une dispute qui a mal tourné ? Un compromis qui finalement n'a satisfait personne ?

– En quelque sorte. Je ne vous avais pas raconté ? À l'époque, c'était soit l'école d'État, fasciste donc, soit l'école catholique. Et vous savez ce qu'on dit, entre deux maux il faut choisir le moindre... Mais je ne vais pas entrer dans les détails maintenant. Il va falloir que j'y aille.

– Oh ! » ai-je dit, déçue. Je n'avais pas vu l'heure tourner.

Nous nous sommes levés et nous avons remis nos vestes, et Massimo a sorti de la poche de la sienne son programme tout froissé.

« Un film, la semaine prochaine ?

– Bien entendu ! »

Nous avons consulté le programme ensemble, debout côte à côte. Nous arrivions à la fin du mois et il ne couvrait plus que les quatre prochains jours. Rien de nous tenté, j'ai donc couru jusqu'au cinéma pour récupérer un exemplaire du programme du mois suivant. Massimo m'attendait devant la porte du café.

« Pas de film français, cette fois, hein ? ai-je dit en feignant l'agacement.

– Bon ! Pas de blockbuster hollywoodien non plus, alors ! a-t-il plaisanté.

– Je doute qu'ils en passent ici, ou en tout cas aucun film postérieur aux années 1970. Trouvons un beau film italien. Je n'y connais rien, en cinéma italien. Et puis ça me mettra dans l'ambiance.

– Eh bien, je pense avoir trouvé », a-t-il dit en me montrant une ligne du doigt.

C'était *Paisa*, de Roberto Rossellini, qui passait dix jours plus tard, en début de soirée. La séance était relativement matinale, mais je m'y ferais.

« Je vais essayer d'y être, ai-je dit. Je ne l'ai jamais vu.

– *Rome, ville ouverte* aurait été plus raccord avec mon histoire personnelle, mais celui-ci est très beau, vous verrez. Et c'est un document incroyable sur la campagne d'Italie, une véritable page d'histoire. »

Nous nous sommes donc donné rendez-vous pour la séance et je suis rentrée chez moi, jetant un coup d'œil à mon téléphone portable, que j'avais laissé en silencieux après la séance. Mon compagnon avait essayé de me joindre à plusieurs reprises. Quand je suis arrivée chez nous, il était déjà là, l'air interloqué.

« Excuse-moi pour les coups de fil. Tu n'étais pas là quand je suis rentrée, c'était juste pour savoir... »

J'allais lui offrir une répartie mi-acerbe mi-amusée quand je me suis rendu compte qu'effectivement, c'était la première fois en deux mois et quelques que je rentrais après lui. Comme je passais le plus clair de mes journées à tourner en rond à l'appartement, il avait pris l'habitude de m'y retrouver dès son retour du travail. Il n'y avait aucun reproche dans ses mots, seulement de l'étonnement.

« J'étais au cinéma », me suis-je contentée de dire.

Et nous avons préparé ensemble le dîner.

CHAPITRE 3

Paisa est un film à épisodes montrant la progression de l'armée états-unienne lors de la campagne d'Italie, depuis le débarquement sur les côtes siciliennes jusqu'aux combats de l'hiver 1944 dans le delta du Pô. Les acteurs ne sont pas des professionnels, les segments de film sont tournés dans les lieux mêmes où leurs histoires sont supposées se dérouler, et il en ressort une impression de réel purement glaçante à certains moments. J'ai été particulièrement marquée par le passage napolitain, où un soldat américain saoul se fait balader par un enfant des rues qui finit par lui voler ses chaussures, et le passage florentin. Celui-ci consistait en une course-poursuite haletante dans les rues de la ville, où les personnages finissent par emprunter, pour traverser une Florence en proie aux combats, le corridor de Vasari, galerie privée utilisée par les Médicis pour se rendre d'un lieu à l'autre de la ville en toute discrétion. Un lieu mythique dont nous avons cherché en vain une entrée secrète avec mon compagnon, lors d'un séjour en amoureux à Florence quelques années auparavant.

« C'était étonnant de voir cette galerie utilisée dans le film, ai-je expliqué à Massimo quand il m'a demandé pourquoi ce segment en particulier m'avait tant plu. Certains lieux sont de véritables palimpsestes historiques, j'aime l'idée de les voir utilisés de diverses façons à travers l'histoire – et plus encore quand il s'agit d'un authentique *passage secret*, comme dans les romans...

– Si vous êtes allée là-bas, m'a répondu Massimo, vous devez avoir vu, à hauteur du Ponte Vecchio, les trois larges fenêtres qui ont été aménagées dans le corridor. C'est un ajout tardif, elles ont été creusées en 1939, à l'occasion d'une visite d'Adolf Hitler... Oui, palimpseste est vraiment le mot. »

Cette fois, nous avons attendu d'être arrivés au café pour commencer à discuter, réduit à un silence respectueux par le final du film, où un soldat états-unien prisonnier des allemands se voit abattu pour avoir protesté contre le sort fait à ses codétenus italiens.

« Moi, mon passage préféré, c'est le premier épisode, a finalement dit Massimo. Avec les GI en Sicile, qui peinent à se faire comprendre des habitants.

– C'est le grand sujet du film, finalement : l'impossibilité de se comprendre, de communiquer...

– Ou plutôt le choc des cultures, même quand la langue ne fait pas barrage. Rossellini souligne un fait que l'on a tendance à oublier : parmi ces jeunes soldats américains, beaucoup étaient d'origine italienne et parlaient la langue. Leur demander de combattre des Italiens, c'était quasiment leur demander de combattre des compatriotes...

– Heureusement que l'Allemand était là pour fédérer les troupes, alors !

– Oui, en effet ! Le village sicilien, au début de Paisa, se méfie des soldats américains, mais il se méfiait aussi des Allemands et n'allait rien faire pour les défendre. Je ne sais pas si vous le savez, mais il y a une raison pour laquelle c'est en Sicile que s'est effectué le débarquement. Déjà, l'île était le principal lieu d'origine des immigrés italiens aux États-Unis. C'était quelque chose, d'envoyer les *boys* la libérer. D'autre part, les services secrets américains s'étaient appuyés sur la mafia italo-américaine histoire de préparer le terrain pour le débarquement... Et cette mafia avait ses racines en Sicile, donc...

– Sérieusement ? » me suis-je exclamée, incrédule.

Des clichés tirés de films de gangsters me sont venus à l'esprit, des types à chapeau, à costumes rayés, à étuis de violon cachant des mitraillettes. J'imaginais Eliot Ness, sous les traits de Kevin Costner, faire à Al Capone, alias Robert de Niro, une offre que celui-ci ne pourrait pas refuser. Les dates ne collaient pas vraiment mais l'image n'en était pas moins saugrenue.

« Mais qu'est-ce qu'ils avaient à gagner en faisant ça ? ai-je demandé. Les mafieux, je veux dire.

– Eh bien, Lucky Luciano aurait eu droit à un allègement de peine en échange d'une mise en contact avec des parrains de la Cosa Nostra... Il l'a nié dans ses mémoires, bien sûr, mais... »

Et Massimo hocha la tête en prenant une mine équivoque.

« Et ça a marché comme ça ? ai-je demandé.

– Oui, même si malheureusement, ça n'a fait que renforcer la mainmise de la mafia en Sicile, alors qu'auparavant le régime fasciste combattait farouchement la Cosa Nostra. Aucun contre-pouvoir ne pouvait être toléré, celui des mafieux au même titre que les autres !

– Les libérateurs qui fricotent avec les mafieux et les fascistes qui luttent contre eux, voilà qui brouille les repères...

– Oui, d'autant que les mafieux arrêtés par le régime étaient envoyés devant des tribunaux spéciaux, puis déportés au même titre que les militants antifascistes... Vous imaginez les rencontres qu'on pouvait faire dans ce genre d'endroits ? Le brassage ?

– Tout le monde dans la même prison, c'est cela ?

– Pas vraiment en prison, plutôt en résidence surveillée... Elles étaient sur des îles, en général, pour réduire les chances d'évasion... Comme Ventotena, par exemple qui a été "fréquentée" par de grands noms de l'antifascisme. C'est là qu'ils ont préparé leur programme d'après-guerre. Prenez Altiero Spinelli, par exemple, c'était un communiste qui avait rompu avec le parti suite aux procès de Moscou dans les années 1930. Un très grand personnage de l'antifascisme ! Il a passé la plus grande partie de la guerre à Ventotena, et c'est là qu'il a rédigé son Manifeste pour une Europe unie. Vous imaginez ? Le monde est à feu et à sang, et comme vous ne pouvez pas participer aux combats, qu'est-ce qu'il vous reste à faire ? Construire le monde de demain... Je pense qu'ils nous ont oubliés, je vais chercher les cafés. »

Et sur ces mots, Massimo s'est levé pour se rendre cahin-caha jusqu'au comptoir.

J'ai repensé au film, *Paisa*, à ce premier segment où le jeune américain d'origine sicilienne est désavoué par les paysans du village car ils ne reconnaissent pas son nom de famille. Les parents de ces soldats étaient arrivés aux États-Unis à peine quelques décennies auparavant, eux-mêmes n'avaient probablement jamais mis le pied en Italie et parlaient probablement la langue de leurs pères et mères avec un fort accent. Quand Massimo est revenu avec les cafés, je lui ai demandé si le soldat qui parlait italien dans le film avait un accent.

« Léger, je dirais.

– Je n'avais jamais songé auparavant à ce que vous avez dit tout à l'heure, que leur demander de combattre des Italiens, c'était comme leur demander de combattre des compatriotes...

– C'est le sens même du mot *paisa*.

– La communauté italienne aux États-Unis devait être particulièrement intéressée par le déroulement de la campagne.

– En effet, ils la suivaient de très près. Mais les journaux italo-américains de New York, finalement, s'intéressaient moins au sort des *paisa* siciliens. La seule chose qui les intéressait, c'était de savoir si Rome pouvait finir par être touchée par les bombardements alliés... C'était même un sujet très grave ! Rome, c'était le siège du gouvernement fasciste, mais le Vatican était juste à côté... et la communauté latino-américaine était très attachée au Saint-Siège, vous pensez.

– Et les Italiens ? Comment ont-ils reçu les Américains ?

– Eh bien, le débarquement a eu lieu à un moment où l'*establishment* italien était partagé sur la question, très partagé. Bien sûr, l'Allemagne était toujours considérée comme une alliée, mais... Mais les troupes étaient traitées très différemment, avec l'armée italienne qui se retrouvait sur les fronts les plus difficiles à tenir. L'opinion publique trouvait que l'alliance avec l'Allemagne n'était pas très équilibrée, et les Américains étaient finalement parfois perçus comme des libérateurs... Au sein même des familles, on débattait violemment sur le sujet. Vous imaginez les repas dominicaux ? Avec tout le monde qui se dispute parce qu'on a encore fini par parler politique...

– Alors que chacun sait que c'est la chose à éviter !

– Essayez de vous représenter Benito Mussolini lui-même en train de lever la voix contre son gendre autour d'un risotto ou d'un osso buco... Oui, parce que beaucoup de choses se faisaient en famille au sein du gouvernement. Galeazzo Ciano, le gendre de Mussolini, était aussi son ministre des Affaires étrangères... Sauf qu'il n'était pas d'accord avec son beau-père concernant leurs alliés allemands et la conduite à adopter envers eux, notamment en Grèce... Les disputes que ça devait être à table ! Bref, peu à peu, dans toute la population, le soutien au régime fasciste commençait à décliner... Il y avait eu les défaites en Afrique, le débarquement en Sicile... Il ne s'en est pas fallu de beaucoup pour que l'opinion publique bascule tout à fait, mais avant, oui, comme le craignaient les journaux italo-américains, Rome a été bombardée...

– Mais vous y étiez, alors, non ?

– Oh que oui, et pratiquement aux premières loges.

– Quoi ? Mais racontez ! me suis-je exclamé, peut-être trop vivement étant donné les circonstances.

– D'accord, d'accord, a répondu Massimo en riant. C'était au mois de juillet 1943. Le 19 juillet, pour être plus précis. Les Alliés ont bombardé Rome en frappant un point stratégique, un nœud ferroviaire dans le quartier de San Lorenzo Tiburtino... Les *boys* venaient de débarquer en Sicile et il fallait empêcher Rome d'envoyer par le train des renforts vers le sud. En fait, ils auraient pu frapper les chemins de fer plus loin, avec le même résultat, mais il fallait frapper un grand coup psychologiquement, et c'est pour cela qu'ils ont choisi de bombarder un quartier romain...

– Mais, et les gens ?

– Eh bien, les gens, comme vous dites, il y avait mon oncle et ma tante, qui vivaient là, vous vous souvenez ? Enriquetta et Sandro, chez qui ma mère habitait avant son mariage, elle y avait passé de longues années... San Lorenzo Tiburtino, c'était un quartier résidentiel très peuplé, et de nombreuses habitations ont été touchées. Celle de mon oncle et de ma tante a fait partie du lot...

– Mais ils s'en sont sortis, non ?

– Dès la fin du bombardement, mon père s'est précipité là-bas pour s'en assurer. Par chance, Enriquetta était encore vivante, mais blessée. Dès la fin du bombardement, Roberto s'est précipité chez sa sœur et l'a retrouvée coincée sous les décombres de l'immeuble. Il s'est chargé de faire venir les secours pour la sortir de là, puis mon oncle, ma tante et mes cousines sont venus se réfugier chez nous.

– Mais vous aviez quel âge ?

– J'étais tout petit ! Cinq ans. Mais je m'en souviens très bien. Il faut dire que c'est un événement qui a souvent été relaté par les membres de ma famille, ce qui a dû participer à le graver dans ma mémoire. Moi, ça a été mon premier contact avec la guerre, de voir ma tatie blessée, un bandage sanglant autour de la tête. Voilà donc à quoi servaient les avions qu'on regardait passer, avec les autres mômes du quartier, du haut de nos terrasses. On les appelait des forteresses volantes. Les adultes ne parlaient que de ça, ils avaient l'air inquiet mais pour nous, les gosses, c'était un vrai spectacle que de les voir survoler la défense antiaérienne de la ville, trop haut pour être atteints par les obus. Même les nuages de poussière et de débris s'élevant dans le ciel après les bombardements pouvaient encore, aux yeux d'un enfant, passer pour un spectacle. Nous étions peut-être empreints inconsciemment de l'idéologie fasciste, comme peuvent l'être des enfants de cet âge, avant même d'être scolarisés, mais tout cela était pour nous un jeu.

– Et soudain...

– Soudain, ma tante adorée blessée, sa famille privée de toit. Un véritable choc. Mon père était furieux, enragé ! Il en voulait autant aux fascistes, qu'il jugeait responsables de cette guerre, qu'aux Américains qui avaient bombardé San Lorenzo Tiburtino. Je ne sais pas si vous vous rendez compte, cet endroit comptait beaucoup pour lui. C'était un quartier rouge, très politisé, c'est là qu'il avait grandi et il y était très attaché. En 1922, il avait fait partie des habitants du quartier qui étaient montés sur les barricades pour résister contre la Marche sur Rome des fascistes... Excusez-moi... »

Le téléphone de Massimo s'était mis à sonner et il a eu du mal à retrouver l'appareil, jeté au fond de la poche de sa veste. Il finit par décrocher avec un « *Pronto ?* », puis enchaîna dans une autre langue que je mis un peu de temps à reconnaître. La conversation a duré peu de temps, Massimo semblant décider à ne pas l'éterniser afin de reprendre son histoire.

« C'est du russe ? lui ai-je demandé une fois qu'il a pu remettre son portable dans sa poche.

– Oui... Ma fille, excusez-moi. Je devais la retrouver après le cinéma et j'ai oublié, mais j'ai repoussé à plus tard.

– Votre fille est russe ?

– Ah ! C'est une longue histoire, ça aussi... Un peu trop longue peut-être. Pour en revenir au bombardement de San Lorenzo Tiburtino... »

L'appel semblait l'avoir contrarié et je n'ai pas insisté, tandis qu'il reprenait son récit :

« Je me souviens d'une autre chose, aussi, concernant le bombardement. Presque tout de suite après, les lieux du drame ont été visités par le pape en personne ! C'était Pie XII, alors. Il venait pour manifester sa solidarité avec les victimes. Croyez-moi, ce n'était pas rien, une visite du pape, même dans un quartier comme San Lorenzo Tiburtino, et même pour des athées comme mes parents. Il est venu, donc, et il s'est recueilli avec une foule immense. Il faut savoir que le pape, jusqu'à ce jour-là, était toujours resté à l'écart, il conservait ses distances vis-à-vis de la guerre. Il n'était pas ouvertement en faveur des gouvernements de Hitler et de Mussolini, mais... Eh bien, il les considérait néanmoins comme le meilleur barrage au réel ennemi...

– Le communisme ?

– Oui, cette invention diabolique ! Mais ce jour-là, le jour où un quartier rouge a été bombardé, ce pape anticomuniste est enfin sorti de sa réserve et il a décrété que la guerre devait cesser. Devant la basilique de San Lorenzo, qui est une des plus vieilles églises de Rome, il a pris dans ses bras un enfant blessé, et son habit blanc s'est retrouvé taché de sang. Cette image forte, ce geste théâtral est resté gravé pour toujours dans la mémoire collective du quartier. Plus tard, on a même érigé une statue du pape à cet endroit-là.

– Si le pape est venu, j'imagine que beaucoup d'autres ont suivi, histoire de ne pas être de reste.

– Exactement ! Des dirigeants fascistes sont venus à San Lorenzo eux aussi... Leur idée, c'était d'expliquer aux habitants que même s'ils avaient perdu leur maison, il leur restait toujours leur patrie... Vous pouvez me croire qu'ils ont été bien accueillis : c'est à coup de pierres qu'on les a chassés !

– À quoi s'attendaient-ils ?

– Probablement à la même réaction que les civils allemands bombardés, ou que les Londoniens pendant le Blitz. Les Romains n'ont pas tout à fait le même type de tempérament... Ils ont rejeté en bloc le gouvernement qui les avait, selon eux, menés là. D'autant plus volontiers que le pape était dorénavant avec eux pour condamner fermement la guerre.

- J’imagine que les répercussions n’ont pas tardé sur le plan politique.
- Vous imaginez bien. Quelques jours après le bombardement, le grand conseil du fascisme s’est réuni, et le lendemain, il a décidé de la destitution de Mussolini, ainsi que l’attribution des pleins pouvoirs au roi Victor-Emmanuel III. Même le gendre de Mussolini, Ciano, celui dont je vous ai parlé, même lui a voté pour rompre l’alliance avec l’Allemagne afin d’essayer de sortir de la guerre... Le *Duce* a été arrêté et déporté sur l’île de Ponza, dans la mer Tyrrhénienne. L’ironie de l’histoire, c’est que Mussolini y avait envoyé de nombreux opposants en son temps... J’aime à imaginer les deux bateaux qui se croisent, le sien et celui des antifascistes, tout juste libérés, qui le saluent d’un geste de la main.
- “Au revoir, président... On vous a laissé des bières au frais...”
- Donc finalement, tout était bien qui finissait bien. Les journaux italiens qui avaient tant craint que Rome soit détruite pouvaient souffler : finalement, le bombardement avait permis de déclencher une crise au sein du gouvernement fasciste et donc de renverser Mussolini. La fin justifie les moyens, et désolés d’avoir esquiné quelques maisons au passage...
- Pas facile à entendre pour les victimes !
- Oui, c’est de l’instrumentalisation pure et simple. Après, si cette destitution a été rendue possible, c’est que le fascisme en Italie n’était pas un pouvoir *complètement* totalitaire, comme le nazisme en Allemagne. Il laissait d’autres pouvoirs coexister. La monarchie, par exemple, qui était encore reconnue, c’est d’ailleurs comme ça qu’elle a pu prendre le relais. Et l’Église, bien sûr, à qui Mussolini avait laissé certains domaines d’action comme l’instruction publique. Comme je vous racontais la dernière fois : c’est la raison pour laquelle je me suis retrouvé dans une école de bonnes sœurs ! Un autre choc, là aussi, quelques semaines après le bombardement...
- Vu votre éducation, je parie que vous vous êtes fait très vite remarquer.
- Oh, naturellement. Mais pensez aussi au changement que tout cela représentait pour moi ! Les premiers jours, je suis allée de découvertes en étonnements. Essayez d’imaginer ma perplexité. Tous les matins, avant les cours, les autres enfants allaient à l’église et restaient longuement agenouillés sur des prie-Dieu en marmonnant. Qu’est-ce que c’était donc que cela ? a dit Massimo d’une voix enfantine, en se grattant la tête.
- Eh bien, cela pouvait difficilement passer pour un jeu ou quelque chose de ce genre !
- C’est certain, mais même si je n’avais aucune idée de ce qu’ils faisaient là, et même si je n’avais pas été élevé dans la religion, j’étais tout de même fasciné par tous ces rituels, toutes ces habitudes, cette liturgie quotidienne.
- Et après, vous avez commencé à poser des questions gênantes ?
- Des tas. Dès le premier jour en fait. J’étais élève à la congrégation du Preziosissimo Sangue di Gesù – du “Très Précieux Sang de Jésus-Christ”, tout un programme, et on m’a donc expliqué à mon arrivée ce qu’étaient le corps et le sang du Christ, parce que j’avais bien évidemment demandé à quoi tout cela rimait. Et une bonne sœur de me raconter le miracle de Bolsena. Vous connaissez ? »

J'ai secoué la tête. Je suis une pure mécréante, je n'ai absolument aucune culture religieuse.

« Bon, a repris Massimo, eh bien ça se passe au Moyen-Âge ou dans ces eaux-là, et il y a un prêtre qui se met à douter de la transsubstantiation. Et là, figurez-vous que l'hostie qu'il est en train de tenir se met à saigner, et tache la nappe de l'autel. »

Il y eut un silence amusé, de part et d'autre de la table.

« Et ? ai-je fini par dire.

– Et c'est tout, c'est ça le miracle.

– Ah.

– Et encore, vous n'avez plus cinq ans. Je n'ai absolument rien compris à cette fable, et du coup, le lendemain, j'ai demandé à la bonne sœur pourquoi, malgré tous mes doutes, je ne voyais pas de sang jaillir pendant la messe. Représailles immédiates de la religieuse : puni, à genoux sur le marbre froid, au coin...

– Merci papa, merci maman de m'avoir inculqué la libre pensée !

– Ah ah ah, oui, merci à eux ! Enfin, cela m'a donné une bonne leçon, qui allait m'être utile par la suite.

– Ne jamais discuter avec une bonne sœur ?

– Ah, oui, deux bonnes leçons donc : ça, et le fait qu'exprimer une pensée non conforme, une pensée indépendante, était passible de punition. Bon, bien sûr, je ne le concevais pas en ces termes à l'époque, j'allais formaliser tout cela par la suite, au fur et à mesure que d'autres mésaventures de ce type m'arriveraient. Par exemple chez les pionniers, quelques années plus tard... C'est un peu comme les scouts, je ne sais plus comment vous appeliez ça en France, les vaillants, quelque chose comme ça ? Enfin bref, je sais gré à cette religieuse de m'avoir appris au moins cela ! »

Massimo a de nouveau dû interrompre son récit, son téléphone sonnait de nouveau. Il a décroché après s'être excusé. Une conversation animée a suivi en italien, et il a fini par quitter le café, le téléphone vissé à l'oreille, en me faisant signe de patienter. J'en ai profité pour commander un autre café ; si Massimo devait partir précipitamment, je resterais ici un instant. Je m'étais habituée à la quiétude de ce café peu fréquenté.

« Je suis désolé, a dit Massimo en revenant à l'intérieur. Il y a des jours comme ça... enfin.

– Si vous voulez, on peut continuer à la prochaine séance de ciné ? ai-je proposé.

– Non, non, ça ira, je vais vous laisser d'ici une demi-heure... Ça me laisse le temps de vous raconter une autre anecdote personnelle ! Enfin... Anecdote, le mot est peut-être un peu faible. »

Il a repris place en face de moi, a fini son café qui devait être froid, a grimacé.

« À Rome, donc, en cette période, juste après le bombardement, il y avait une atmosphère très particulière. Tous les symboles du fascisme étaient détruits, laissés dans les rues. Des portraits, des statues, des choses comme ça... Je me souviens, il y avait des faisceaux en plâtre sur la façade de toutes les maisons de la rue, même

la nôtre ! Tous ont été arrachés et abandonnés sur les trottoirs. Même les petits fascistes du quartier, c'est-à-dire les petits qui fréquentaient l'école d'état, et qui étaient en uniforme – on les appelait “les fils de la louve” – même eux jetaient des pierres aux fenêtres des maisons sur lesquelles il restait des faisceaux.

– Encore un jeu d'enfants...

– Peut-être, mais cette réaction de rejet en masse venait du même peuple qui avait approuvé le fascisme et l'avait porté au pouvoir... Sans le bombardement, effectivement, peut-être n'y aurait-il pas eu ce basculement dans les consciences de l'époque. En à peine une semaine !

– Les foules sont changeantes...

– Les nations aussi. La monarchie s'est montrée très hypocrite sitôt revenue au pouvoir, et elle a joué un jeu diplomatique complexe. Sans rompre officiellement l'alliance avec l'Allemagne, elle prenait contact avec l'autre camp par l'intermédiaire des émissaires de la triple Alliance qui étaient présents au Vatican. Et c'est ainsi que, du jour au lendemain, le 8 septembre 1943, l'Italie s'est retrouvée de facto de l'autre côté du conflit, sans y être vraiment préparée puisque toutes les transactions s'étaient effectuées en secret...

– Mais les Italiens n'ont pas profité de l'effet de surprise ?

– Pas du tout ! Le pays était sens dessus dessous, vous savez. C'est l'armée italienne qui s'est retrouvée complètement prise au dépourvu, attaquée par ses alliés de la veille, quasiment décimée.

– Mais les Allemands savaient ce qui allait se passer ?

– Ils s'en doutaient forcément, depuis la chute de Mussolini. Certes, ils étaient moins nombreux sur le territoire italien, mais ils étaient beaucoup mieux entraînés, et surtout mieux équipés, que les soldats du royaume. À Rome, leurs Panzerfausts n'ont fait qu'une seule bouchée des pauvres tanks italiens en tôle, qu'on voyait brûler dans les rues.

– Et les gens, comment ont-ils réagi face à ce revirement ?

– Eh bien, ils ont paré au plus pressé : assurer sa propre sécurité, assurer son propre ravitaillement. Et justement, à côté de chez nous, à la Porta Latina, il y avait un dépôt logistique de l'armée italienne, qui contenait une grande quantité de vivres... Sachant que tout le quartier souffrait de la faim et que l'armée italienne avait disparu, il nous a semblé à tous assez logique d'aller nous servir nous-mêmes. Et nous y sommes allés très nombreux ! Je me souviens d'avoir été accompagné de mes cousines plus âgées, et d'avoir porté à moi tout seul un petit sac de sucre.

– Et personne ne vous a rien dit ?

– Si, justement. Un soldat allemand est arrivé d'on ne sait où, une mitraillette à la main, et s'est mis en tête de défendre le dépôt contre les habitants qui le pillaient... C'était complètement vain, et complètement stupide... Je revois encore ce soldat, et je revois aussi cet Italien qui portait un chapeau, qui était armé lui aussi, et qui a abattu l'Allemand. Comme ça, de sang-froid ! »

Massimo s'est interrompu un instant pour secouer la tête, l'air pensif.

« Ce soldat n'était encore qu'un jeune homme, a-t-il repris tout bas. Il est tombé par terre, du sang lui coulait de la bouche. Mes cousines, qui avaient bon cœur,

avaient voulu l'aider, l'assister dans son agonie, quand le reste du quartier félicitait l'Italien au chapeau, presque ravi de l'avoir vu tuer un homme. La crétinerie des foules ! Ce souvenir ne m'a jamais quitté, vous m'entendez ?

– Et... qu'est-il arrivé après ? ai-je fini par demander avant que le silence ne s'installe de nouveau. J'imagine que le soldat allemand ne devait pas être seul...

– En effet, ses collègues n'ont pas tardé à arriver... Nous avons été tirés d'affaire par les prêtres du séminaire voisin. C'était des Irlandais, donc ils étaient neutres dans le conflit. Ils ont secouru l'Allemand comme ils ont pu et nous ont dit de partir, que l'endroit allait très vite devenir trop dangereux pour nous. Très vite, on a entendu des camionnettes, des rafales de mitraillettes... Les balles sifflaient ! Mes cousines et moi, je m'en souviens, nous nous étions cachés derrière un muret pour échapper à toute cette scène. C'était la deuxième fois en quelques semaines que j'étais confronté à la guerre et à la mort, à quelques mètres de chez moi, de notre maison de la Porta Latina. C'est quelque chose qu'on n'oublie pas quand on a cinq ans... »

Massimo s'est de nouveau interrompu quelques instants. J'ai baissé les yeux, gênée, et je me suis contentée de mélanger mon café bien que je ne l'aie pas sucré.

« Rien que d'en parler, a-t-il repris, je me souviens de ce que ma mère me disait, quand elle était mourante, sur les soldats blessés de la première guerre mondiale. Je pense qu'elle était hantée par ces images comme je le suis par la main de ce soldat allemand agonisant. Franchement, je ne sais pas exactement d'où me viennent mon pacifisme, mon dégoût de la violence. Est-ce que c'est juste à cause de cet épisode, qui aurait influencé ma vie ? Est-ce quelque chose d'inné ? En tout cas, en nous voyant revenir avec mes cousines ce jour-là, en entendant notre récit, ma mère a tout de suite compris qu'il fallait quitter le quartier immédiatement. Un soldat allemand avait été tué, il allait y avoir des représailles, et notre maison était la plus proche du dépôt où le drame avait eu lieu. Nous sommes donc partis en famille, à pied, pour traverser une Rome où subsistaient ça et là de dernières poches de résistance italiennes, où résonnaient les coups de canon. Nous étions tous terrorisés. Nous sommes allés nous réfugier chez des amis qui habitaient à l'autre bout de la ville, sur le Gianicolo.

– Vous êtes longtemps restés cachés ?

– Ah, quelques jours. Pendant ce temps-là, mon père a rejoint la résistance. Comme il était cheminot, il avait peur d'être réquisitionné et utilisé par les Allemands, alors il a préféré se joindre aux GAP, les groupes d'action patriotique. Ils avaient été fondés par le parti communiste italien et chargés de "relever le drapeau national", selon le mot d'ordre de Staline... Lui, à l'époque, il ne crachait pas sur le concept de nation quand ça pouvait servir ses intérêts ! Et à l'époque, il valait mieux pour lui encourager le patriotisme en occident afin de contrer l'influence de la puissance américaine.

– Mais vous avez pu rentrer chez vous, après ?

– Finalement oui, en fait c'était même plus sûr de retourner à la Porta Latina, une fois le danger écarté. Avec un père résistant, c'était beaucoup plus sûr d'habiter dans une maison individuelle. Le concierge de l'immeuble, chez nos amis, surveillait

les allers et venues des locataires et il aurait fini par remarquer quelque chose... En plus, à la maison, nous disposions d'un jardin, et surtout d'un garage où nous pouvions entreposer des choses et d'autres. Je me souviens notamment d'une grande quantité de pots de peinture, avec laquelle mon père et ses camarades laissaient toute une prose antigermanique sur les murs de la ville... Il revenait souvent avec des vêtements tachés de couleur. On stockait aussi de grandes piles de journaux interdits, comme *L'Unità* par exemple. C'était l'équivalent de *L'Humanité* en Italie, ma mère les distribuait clandestinement. Les alentours de la maison étaient un site archéologique, du coup on pouvait facilement repérer de loin quelqu'un qui s'approchait, et éventuellement, en cas de danger de perquisition, on avait le temps de faire disparaître des documents dans le poêle de la cuisine...

– C'est un drôle d'environnement pour un petit garçon...

– Je ne me souviens pas de tout, bien sûr, et puis j'étais aussi à l'école, pendant la journée. Mais effectivement, il se passait plein de choses étranges pour un enfant, il y avait toujours plein de gens différents qui y passaient et s'y retrouvaient. On pouvait y croiser aussi bien les amis socialistes de mon grand-père que des résistants du CAP rendant visite à mon père... C'était un vrai lieu de réunion, où l'on échangeait les points de vue librement, où l'on discutait de façon informelle... Du moins de ce que je voyais. En réalité, dans la Rome occupée par les nazis, – J'en étais à Rome occupée par les nazis, les divisions de la société italienne continuaient à se voir, malgré le bel élan de résistance. Tout en s'opposant aux Allemands, les résistants parvenaient à se faire également la guerre entre eux. En particulier les rouges, comme trop souvent !

– Quels autres groupes de résistants y avait-il ?

– Eh bien, les résistants « blancs ». Car oui, il y en avait ! Eux s'opposaient à toute annexion, contrairement au camp communiste. Car là encore, c'était la question d'une Trieste italienne qui cristallisait toutes les tensions... Mais je vais devoir vous laisser, malheureusement ! Je vous raconterai la suite une prochaine fois.

– Et quel film irons-nous voir ? »

J'ai sorti le programme et nous l'avons lu tous les deux en penchant la tête sur le côté.

« Quelque chose de plus récent ? a proposé Massimo.

– Comme vous voulez... Italien aussi ?

– Non, changeons... Ou alors... Si, tenez. »

Il m'a montré une séance du doigt. Elle était un peu tardive, mais j'arriverai à m'en arranger. J'ai souri car c'était le genre de film que je ne serais jamais allée voir si Massimo ne l'avait pas suggéré.

« Pourquoi pas ? » ai-je dit.

CHAPITRE 4

Il s'agissait du *Pasolini* d'Abel Ferrara, qui retrace la dernière journée de l'écrivain, poète, réalisateur, journaliste italien. Si le sujet m'intéressait, le film m'a laissée plutôt interloquée : ambitieux dans son sujet, il manquait de souffle. Et le parti-pris de la fin m'a complètement interloquée. Et c'est la première chose que j'ai partagée à Massimo en sortant du cinéma, avant même que nous soyons installés au café.

« À quoi bon effleurer l'engagement de Pasolini au cours du film si c'est pour nier complètement la dimension politique de sa mort ?

– C'est la question que je me pose, a-t-il répondu. Le réalisateur prend parti en faisant de l'assassinat de Pasolini une simple agression homophobe de loubards qui passaient par là... Alors qu'il évoque plus tôt de ce roman qu'il était en train d'écrire, *Petrolino*, et qui le mettait terriblement en danger au vu des révélations qu'il contenait.

– Je pense que Ferrara ne s'intéressait qu'à la vie sexuelle de Pasolini, en réalité.

– Dont j'ignorais qu'il parlait anglais avec un si bel accent américain », a plaisanté Massimo.

En effet, dans le film, Willem Dafoe, qui incarne assez bien l'écrivain, s'exprime principalement dans sa langue maternelle, même s'il tente quelques répliques en italien au cours de certaines scènes. J'ai souri à ce souvenir – le parti-pris est tout de même assez cocasse – tandis que nous nous installions à notre table habituelle.

« Je n'ai pas compris ce que dit l'une des femmes à la fin du film, ai-je repris. La cousine de Pasolini, je crois, qui dit qu'elle n'osa pas dire à la mère *qu'on lui a pris un autre fils...*

– Ah, ça, oui, il faut bien connaître la vie de Pasolini, ou l'histoire italienne...

– Ce n'est effectivement pas mon cas, ni pour l'un, ni pour l'autre.

– Je vais vous éclairer. Cela rejoint d'ailleurs ce dont je vous parlais la dernière fois, sur les heurts entre les différents groupes de résistance italienne... Vous vous souvenez ? Certains affrontements ont été sanglants, et c'est le cas de celui dans lequel le frère de Pasolini a perdu la vie en février 1945...

– C'était donc ça...

– Guido Pasolini, « Ermes » comme on l'appelait, car tel était son nom de guerre, un nom de dieu grec... Guido Pasolini, donc, appartenait à une brigade de partisans modérés qui a été entièrement décimée par des partisans communistes du GAP, les groupes d'action patriotique... Et de la plus barbare des façons ! C'était dans le Frioul oriental, à Porzûs. Encore aujourd'hui, la stèle commémorative qu'ils ont installée sur place est régulièrement saccagée. Car certains acceptent mal que les partisans communistes aient pu se livrer à de telles exactions...

– Et ils préfèrent en effacer le souvenir plutôt que d'affronter les faits.

– Oui, c’est une sorte de refoulement... une mystification acceptée de tous, pour que les fondements de la société juste qu’il reste à construire demeurent immaculés.

– De toute façon, Trieste a fini par redevenir italienne, et cela, impossible de le nier.

– C’est là qu’est l’ironie de l’Histoire. À peine quelques années plus tard, en 1948, il y a eu la rupture entre Staline et Tito. Et le parti communiste italien, après avoir soutenu Tito en 1945, s’est retrouvé de nouveau favorable à une Trieste italienne. En fait, ils s’appropriaient ainsi une revendication qui était historiquement patriotique et fasciste... Si on leur avait dit à l’époque !

– Ça n’a pourtant aucune logique, ai-je dit, un peu perdue.

– Aucune ! Mais le jeu du pouvoir était inscrit dans leur subconscient et les poussait à une obéissance aveugle. Et l’Histoire a continué de se répéter. Les communistes titistes ont été persécutés par les staliniens tout comme les trotskistes l’avaient été avant eux.

– J’avoue que j’ai du mal à suivre. On nous enseigne peu l’Histoire de la Yougoslavie, de l’après-guerre en Italie...

– Eh bien, la chose à savoir, c’est que la frontière a beaucoup bougé entre les deux pays. Déjà en 1947, l’annexion d’une partie de l’Istrie à la Yougoslavie a laissé des traces sanglantes dans les mémoires. Les endroits ont changé de nom : la ville de Fiume est devenue Rijeka. Il y avait une grosse communauté italienne, là-bas ; à coups d’exécutions sommaires dans les rues, on s’est méticuleusement efforcé de les terroriser pour leur faire quitter la ville. Ceux qui résistaient, ou qui tardaient trop, on les jetait dans des *foibe*... Ce sont des sortes de grottes, des cavités naturelles propres aux reliefs karstiques de la région... On les abandonnait là à leur sort, on les laissait mourir. Un véritable massacre de femmes, d’enfants et de vieillards, à des fins de purification ethnique de la région. Car oui, c’était ça, leur but !

– C’est épouvantable !

– Et ça ne fait pas si longtemps qu’on parle officiellement de tous ces crimes perpétrés par les communistes yougoslaves. C’est resté tabou très longtemps, beaucoup trop longtemps. Je ne sais pas si vous êtes déjà allée en Slovénie ? »

J’ai secoué la tête.

« Bon, en général, on visite plutôt la Croatie, de toute manière... Enfin : ce qui est extraordinaire, c’est qu’aujourd’hui, dans cette région, absolument rien n’évoque ces conflits meurtriers entre l’Italie et la Yougoslavie. Il n’y a même aucune sensation de frontière ! Il y a des Slovènes qui partent s’installer du côté italien... Ils travaillent à Milan, ils ne rentrent que pour les vacances... Il y a des fermiers slovènes qui vont faucher l’herbe côté italien pour nourrir leur vache... tout se fait en bonne intelligence. J’ai connu un ancien garde-frontière italien qui était détaché dans cette zone, à l’époque de la Yougoslavie. Il y avait toujours des accrochages avec les gardes-frontière yougoslaves. Apparemment, ceux-là n’hésitaient pas à déplacer des poteaux pour prendre des Italiens en flagrant délit de “violation de territoire” ! Et aujourd’hui, ces postes-frontière moisissent tranquillement, abandonnés, et la seule

réelle différence entre les côtés italiens et slovènes, c'est la langue dans laquelle sont rédigés les panneaux signalétiques.

– L'Europe a permis cela...

– Oui, et il faudrait ne pas l'oublier malgré tout... Malgré tout ce qui peut se passer en ce moment, malgré la version horriblement déformée de ce rêve que nous offre à présent Bruxelles ! Je vais aller me chercher un autre café, vous en voulez un ?

– Laissez-moi y aller...

– Non, hors de question, a-t-il répliqué en se levant, c'est toujours vous qui avez le droit de vous dégourdir les jambes ! À mon tour... »

Et Massimo s'est éloigné vers le comptoir de sa démarche peu assurée. J'en ai profité pour consulter mon téléphone portable, qui s'était discrètement manifesté pendant la séance. J'avais reçu un message de mon compagnon, qui me proposait de le rejoindre à une soirée avec des amis, à l'autre bout de la ville. Je n'ai pas répondu – admettons que la séance ait duré plus de temps que prévu...

« Et vos parents ? ai-je demandé à Massimo lorsqu'il est retourné s'asseoir en face de moi. Comment vivaient-ils le fait que les partisans communistes n'hésitaient pas à recourir à la violence ?

– Ah, mes parents, c'était des militants de base... Après tout, ils se voyaient du côté des faibles. À leurs yeux, leur cause était juste... J'imagine que cela justifiait les moyens. Pour aboutir à leur utopie, ils étaient prêts à accepter de céder à la loi du plus fort, au cercle vicieux de la violence, des représailles... C'était une interrogation très présente dans toute la première moitié du xx^e siècle, que ce soit au sein de l'élite intellectuelle ou dans les cercles militants : la violence est-elle un moyen de faire le bien, de faire ce qui est juste ? Des gens intelligents et cultivés, comme Clemenceau en France, ont envoyé des millions de soldats s'entretuer pendant la première guerre mondiale en s'imaginant que c'était la meilleure chose à faire, la plus juste, la plus sensée...

– Mais vos parents, est-ce qu'ils en étaient conscients ?

– C'est la véritable question ! Mais je ne sais pas. J'ai seulement des pressentiments, quelques souvenirs... Ah, l'un d'eux est assez douloureux, à cause de l'incertitude justement... J'étais trop petit pour comprendre ce qui se passait, j'ai pu reconstruire certains faits par la suite mais tout reste assez nébuleux.

– C'était sous l'occupation ?

– Oui, alors que nous avions regagné notre maison de la Porta Latina... Il y avait toujours beaucoup de passage, des camarades de mes parents nous rendaient visite. Certains étaient suspectés de trotskisme, l'équivalent à l'époque de l'accusation en sorcellerie : à ce titre, ils risquaient l'élimination par les communistes staliniens qui formaient le gros des fréquentations de mes parents. Il y avait de nombreux mouvements communistes dissidents, notamment le Bandiera Rossa, le Drapeau rouge... Un groupe de résistants opposés à la ligne officielle du parti communiste italien. Ils étaient considérés par les staliniens comme des cibles à abattre ! Et abattus, ils le furent, au terme d'une machination des plus diaboliques. »

Massimo a levé les yeux au ciel, l'air sincèrement peiné, et a semblé hésiter à poursuivre son histoire. Il a fini par reprendre :

« C'était en 1944, au début du printemps. La plupart des militants du Bandiera Rossa étaient alors prisonniers des Allemands. Il y avait eu une dénonciation anonyme. Et ça, les partisans du GAP ne pouvaient pas l'ignorer. Pourtant, ils ont organisé un attentat Via Rasella. Avec une bombe. Une trentaine de soldats SS ont perdu la vie – c'était des SS italiens, originaires du Sud-Tyrol. Ce que le GAP ne pouvait également ignorer, c'est qu'un tel attentat occasionnerait forcément des représailles : dix otages assassinés pour chaque SS tué. Tous les membres du Bandiera Rossa qui étaient emprisonnés y sont passés, tous ! Et comme ils n'étaient pas assez nombreux pour arriver à 330, la Gestapo a ajouté quatre-vingts juifs du ghetto de Rome à la liste des victimes. Ils ont même dépassé leur compte puisqu'il y a eu 335 morts au total, tous abattus d'une balle dans la tête aux Fosses ardéatines. La voilà, la praxis léniniste, dans tout son machiavélisme !

– Mais votre père était dans les GAP. Il était mêlé à l'attentat ?

– Je ne sais pas exactement... D'une manière ou d'une autre, lui et ma mère étaient forcément impliqués, ou en tout cas ils ne pouvaient pas ne pas être au courant ! Et cette double boucherie illustre parfaitement ce que j'ai toujours professé : la violence n'engendre que plus de violence en retour. Et toute cette énergie déployée par les antifascistes n'a servi au final qu'à assassiner d'autres antifascistes ainsi que des innocents qui n'avaient rien à voir dans cette affaire. Le pire, dans tout ça, c'est que certains des acteurs de cette tragédie sont devenus dans les décennies qui ont suivi des hommes politiques connus et respectés, engagés dans la lutte contre la mafia... Après en avoir employé les méthodes !

– Mais il y a des gens qui ont ouvert les yeux, ai-je dit. Qui ont pris conscience qu'une cause juste pouvait pousser à des actes injustes, et que cela était inexplicable ? Des repentis, pour utiliser justement un terme de la mafia...

– Oui, il y en a, bien sûr. Et même parmi les communistes de la première heure, comme Boris Souvarine, qui a participé à la fondation du PCF en 1920. Il a ouvert les yeux, comme vous dites, et il s'est rendu compte que la réalisation du rêve communiste passait par une réalité d'une tout autre nature. Par l'arrivée au pouvoir du sadisme, pour parler en termes psychanalytiques. D'autres ne l'ont jamais pu. Vous vous rappelez, notre première rencontre, dans la bibliothèque ? On y parlait d'Aragon, c'est un excellent exemple d'intellectuel qui a refusé d'accepter la réalité. Quand le régime soviétique est devenu ouvertement criminel sous Staline, ils sont restés imperturbables dans leur foi. Et ils ont continué à s'engager dans des actions politiques importantes, y compris du vivant du "petit père du peuple"... Ce sont les mêmes laudateurs aveugles du communisme qui ont été du côté de Mao lors de la Révolution culturelle, qui allait faire des millions de morts. Ce sont les mêmes qui ont éduqué en France des gens comme Pol Pot. Est-ce qu'ils n'ont pas été choqués par la violence déployée en Corée et ailleurs ?

– En Corée... Vous voulez dire pendant la guerre de Corée ?

– Oui, je m'en souviens mieux, j'étais plus âgé. Et du coup, j'ai peut-être la réponse à ma question. Difficile pour les militants d'ouvrir les yeux quand les

répressions dont ils étaient parfois victimes de faisaient que les raffermir dans leurs convictions, les encourager dans leurs actions. Car justement, et cela je m'en rappelle clairement, ma mère, activiste du parti communiste, a été emprisonnée pour avoir distribué des tracts contre l'adhésion de l'Italie à la coalition qui faisait la guerre en Corée.

– Pour de simples tracts ?

– Oui, emprisonnée pour de simples tracts, comme au temps du fascisme. S'opposer à la guerre de Corée était interdit, car c'était une de ces guerres justes, une de plus, décidée par les Nations Unies !

– Rafraîchissez-moi la mémoire sur la guerre de Corée, ai-je dit un peu piteusement.

– En 1950, la Corée du Nord a envahi le Sud, avec le soutien de Staline et Mao. Il s'agissait d'un test, pour les pays soviétiques, histoire de voir comment l'Occident réagirait à une tentative d'expansion du bloc... C'était aussi l'occasion d'expérimenter les nouvelles armes et les nouveaux avions de l'armée rouge, puisque les soldats nord-coréens ont été équipés par les Soviétiques. Dans l'autre camp, celui des Nations Unies, il y avait des soldats français et italiens, certes, mais l'essentiel du contingent était américain, ce qui suffisait aux yeux des communistes pour en faire une guerre impérialiste. Et il fallait donc s'y opposer de toutes ses forces, du moins pour ceux qui s'autoproclamaient les "partisans de la paix" rangés derrière Sartre, Aragon et Joliot-Curie.

– Je me souviens que c'était aussi l'époque de la chasse aux sorcières, aux États-Unis...

– Exactement, avec tous les excès que le maccarthysme a entraînés. Vous imaginez : le même pays qui brandissait les droits de l'Homme et la liberté d'expression n'hésitait pas à les bafouer quand il s'agissait de combattre le communisme... Encore la fin qui justifie les moyens, ou plutôt ce besoin sadique qu'ont certains d'exercer un pouvoir répressif sur les autres. Ma mère la "sorcière" ne pouvait que s'identifier aux victimes de cette répression, suite à son séjour en prison. Pour avoir distribué quelques tracts...

– Mais cela a dû vous marquer directement, du coup. Quel âge aviez-vous ?

– Pendant la guerre de Corée ? J'étais un adolescent, treize ou quatorze ans. Mes parents avaient choisi de me scolariser dans un institut polytechnique. Ils m'avaient même donné une mission : y constituer une cellule de jeunes communistes. Et j'étais tellement dévoué à la cause, moi aussi, que je me suis bien entendu acquitté de ma tâche !

– Je ne vous imagine pas du tout en chef de troupe !

– Ah, et pourtant, j'en ai entraîné, d'autres garçons, dans mon sillage... On en a fait, des manifs ! Je me souviens surtout de celle qui a été organisée à l'occasion de la venue en Europe du général Ridgway. À Paris aussi, il y avait eu des protestations. À Rome, j'en étais, avec mes amis. Quelle ferveur dans les rangs ! Tout était planifié depuis Moscou par l'entremise du mouvement des "partisans de la paix", bien entendu. Oh, cela n'aurait servi à rien de nous le dire, nous ne l'aurions pas cru, mais ça se sait, maintenant, depuis l'ouverture des archives, après

l'effondrement du régime soviétique. À ces idéalistes, on a montré des photos de victimes nord-coréennes de la guerre. Une mystification ! Il s'agissait en réalité de prisonniers politiques abattus par le régime, puis présentés comme des martyrs des Américains. Rien ne ressemble plus à un cadavre qu'un autre cadavre, après tout, mais les "partisans de la paix" ont gobé le tout, leurs suiveurs, dont moi, leur ont emboîté le pas, et j'étais donc ce jour-là sur la Via Appia, à attendre le cortège de Ridgway.

– Et à quoi ressemble une manifestation de jeunes communistes dans les années 1950 ?

– Oh, la routine : on essayait de bloquer la route en détruisant des voitures. Fiers de nous-mêmes, les bons petits soldats de l'armée soviétiques ! On s'imaginait que nous œuvrions pour la Révolution... Ce qui était une mystification supplémentaire, d'ailleurs. Le parti communiste se souciait peu de provoquer une révolution en Europe. Une guérilla d'appui à l'Union soviétique lui suffisait amplement.

– Et vos camarades, quel genre de jeunes c'était ? Des fils de communistes eux aussi ?

– Oui, généralement... Les élèves de l'école venaient tous de quartiers rouges, de familles ouvrières... Mais la direction de l'établissement était farouchement anticomuniste. Et elle s'imaginait qu'elle pourrait doucher notre enthousiasme par des exclusions et des sanctions parfois très dures. C'était de la folie, car cela ne faisait que nous encourager, que nous raffermir dans nos convictions !

– Comme ce qui est arrivé à votre mère...

– Exactement : la mettre en prison pour une poignée de tracts n'avait servi qu'à la radicaliser un peu plus. Un véritable cercle vicieux. Je pense que votre correspondant a vraiment envie de vous parler », a-t-il ajouté en me voyant tenter de bâillonner mon portable qui vibrait à tout va.

Je me suis excusée et j'ai filé à l'extérieur, le temps d'expliquer à mon compagnon que je ne le rejoindrais pas, et que nous nous retrouverions à la maison. Cela a semblé l'étonner, mais je lui ai expliqué que j'étais avec un ami et que je n'avais pas envie de le laisser alors que nous étions en pleine discussion.

« Mais amène-le avec toi, alors.

– Euh... Non, vraiment. On se voit tout à l'heure ? »

Quand je suis retournée dans le café, j'ai proposé à Massimo de passer à la bière, l'heure s'y prêtant. Nous avons trinqué et il a poursuivi son histoire.

« Finalement, c'est de l'Union soviétique elle-même qu'est venue la lumière, après le XXe congrès du parti communiste. Vous avez entendu parler du rapport Khrouchtchev ? Il évoquait sans fards les crimes du stalinisme. Il nous disait, d'en haut, que le communisme n'était plus infaillible...

– Cela a dû faire un choc dans votre section locale !

– C'est le moins qu'on puisse dire. Les militants étaient habitués depuis des années à tout accepter, à ne rien remettre en question... En dehors de l'URSS, certains dirigeants des partis communistes ont eu du mal à l'accepter, voire ont carrément nié l'existence du rapport Khrouchtchev !

– Comme Maurice Thorez...

– Oui, ou son homologue italien Togliatti. Ils étaient tous les deux au Congrès pourtant, mais ils ont préféré laisser entendre qu'il s'agissait d'une manipulation de "département d'état américain" dans le but de déstabiliser le bloc soviétique... Mais j'ai un témoignage de première main qui prouve que Togliatti mentait. Bien des années plus tard, j'ai eu l'occasion de discuter avec Paolo Bufalini, qui l'accompagnait à Moscou de la même façon que Jacques Duclos accompagnait Thorez... Je lui ai demandé ce qui s'était passé lors du XXe Congrès. Bufalini m'a raconté que Togliatti et lui étaient dans un hôtel moscovite quand on leur avait apporté le rapport Khrouchtchev, et que Togliatti, qui connaissait le russe, l'avait lu sous ses yeux et lui avait rapporté de quoi il s'agissait...

– Et vous, à l'époque ? Quel effet ça vous a fait ?

– Oh, en 1956, j'avais 18 ans... J'avais grandi sans que personne ne daigne m'inculquer le moindre esprit critique, que ce soit au lycée ou dans les jeunesses communistes... Mais heureusement, j'étais encore jeune et mon esprit était assez flexible pour m'y faire. En revanche, cela a été plus difficile pour mes parents. Ils n'arrivaient pas à comprendre ce qui poussait Khrouchtchev à dire de telles horreurs. Pourtant, a posteriori, cela semble plutôt évident : le premier secrétaire avait besoin de sortir son pays de l'impasse où il était suite à la guerre de Corée, qui avait mis un terme à l'expansion soviétique.

– Mais la sidération passée, il y a dû avoir une sorte d'ouverture, tout de même, non ?

– Ah, ça, c'est ce que certains ont pensé, au sein de notre section locale. Ils se sont sentis libérés de la discipline du parti et s'imaginaient que le moment était venu de s'exprimer ouvertement... Grave erreur de leur part. Je me souviens de l'un d'eux, un professeur d'anglais, il s'appelait Di Giuliomaria et s'était permis de remettre en question la direction du parti. Eh bien figurez-vous qu'il a eu droit à un véritable procès en bonne et due forme. Dans le rôle du procureur, un bonhomme antipathique, très dur, nommé D'Onofrio, et qui était réputé avoir travaillé avec "les organes du parti" pendant la guerre. Il était notamment chargé de convaincre des officiers fascistes retenus prisonniers dans un monastère russe de devenir des agents soviétiques, afin de pouvoir les utiliser après la guerre. D'Onofrio était une véritable machine à la solde du parti, et il a accusé Di Giuliomaria des pires choses, entre autres d'être un agent de l'Intelligence Service. L'accusé était en larmes et a dû reconnaître le "crime le moins grave" qui lui était reproché : avoir des sympathies pour le trotskisme, pour la Quatrième Internationale. Une hérésie typique de l'époque.

– Comme vous l'avez dit tout à l'heure : l'équivalent d'époque de l'accusation en sorcellerie.

– Tout à fait. Et je me souviens d'une autre affaire qui m'a touché d'encore plus près. Je ne me souviens plus du nom de ce type, tous les jeunes l'appelaient "le Prof", même s'il n'en était pas un. En fait, c'était un fonctionnaire de la Sapienza, qui n'avait pas d'enfants bien qu'il les adorait et qui était passionné de biologie. Il emmenait les gosses de la section locale dans la vallée de la Caffarella pour étudier

la faune locale. C'était comme une oasis de verdure au cœur de la ville, miraculeusement préservée en raison des vestiges archéologiques qui s'y trouvaient. Il y avait là des ruines de temples romains, des restes de la Via Appia, et à l'époque des troupeaux de brebis y paissaient encore paisiblement. L'Arcadie ! Le Prof nous racontait l'histoire de ces dieux mineurs de l'Antiquité qui étaient vénérés là jadis, et il nous parlait aussi des insectes, des poissons et des autres animaux qui peuplaient la vallée. Aux enfants plus âgés, en âge de comprendre, il expliquait la génétique... Bien sûr, sa conception de la génétique ne cadrerait pas du tout avec la pensée officielle du parti.

– Comment ça ? Je ne vois pas en quoi un parti peut avoir prise sur la science...

– Détrompez-vous ! La génétique était vue comme une science capitaliste, s'opposant à la biologie prolétarienne de ce fou de Lyssenko, dont la vernalisation devait décupler la production agricole soviétique... En vain, comme vous pouvez l'imaginer.

– Jusqu'où va se nicher l'idéologie ! Ça paraît fou.

– Oui, ça l'est, mais il y a une certaine logique dans cette folie, à bien y réfléchir. La vision soviétique, plus lamarckienne, de la biologie est le reflet de l'idéologie marxiste. On peut parfaire l'homme, alors on peut également parfaire d'autres espèces en leur faisant acquérir tel ou tel caractère. La génétique mendélienne, en revanche, parle d'individualité et ne peut donc être qu'une hérésie !

– Vos connaissances en génétique m'impressionnent. C'est votre branche ?

– Pas du tout. J'aurais aimé étudier la biologie, mais je n'étais pas né dans la bonne époque, ou du moins pas dans la bonne idéologie, pour cela. Mais disons que l'adolescent que j'étais a bien retenu les leçons du Prof, dans la vallée de la Caffarella... Qui nous transmettait des choses pires encore que la génétique mendélienne, des choses qui sentaient encore plus le soufre ! Tout simplement, il nous racontait l'histoire du parti, la vraie, non expurgée... Il n'omettait même pas l'existence de la Quatrième Internationale... Quelle révélation pour nous autres, car les enseignements des jeunes communistes s'arrêtaient bien entendu à la Troisième Internationale.

– Je ne saisis pas trop à quoi tout cela renvoie, mais à vous entendre, ça devait être bien scandaleux !

– Eh oui, la Quatrième Internationale, c'est le trotskisme, et quand la section locale a appris la teneur des "leçons" du Prof, c'est pour trotskisme qu'un procès s'est rapidement ensuivi. Comme nous n'étions pas à Moscou, ils ne pouvaient pas fusiller les gens, naturellement, mais on sentait qu'ils le regrettaient amèrement ! Ils ont dû se contenter d'expulsions et de mises en demeure. Et pour tous les autres, interdiction formelle d'adresser la parole aux exclus du parti !

– Oh ! Ça ne me semble pas si terrible.

– C'était une sentence dure, très dure, vous pouvez me croire. Un véritable drame pour les victimes, car pour la plupart d'entre eux, la vie sociale se limitait au parti, ils ne fréquentaient personne en dehors. C'était là qu'étaient tous les amis, quand ce n'était pas également la famille, comme dans mon cas. Et puis, vous

savez, l'anticommunisme continuait d'être très virulent dans la société italienne de l'époque. Pour ces parias, il était difficile de lier des amitiés en dehors du parti quand on était considéré comme un communiste. Le sectarisme se trouvait des deux côtés de la barrière.

– L'anticommunisme pouvait se montrer aussi aveugle que le communisme...

– Je le constatais même quotidiennement dans mon lycée. Mes camarades et moi-même étions régulièrement saqués en raison de notre activité politique. Sanctions, expulsions, mauvaises notes de conduite... Nous étions considérés comme des éléments perturbateurs, et tout était fait effectivement pour que nous nous comportions comme tels. Mais pour en revenir à ma section locale, quelques-uns ont tout de même choisi de quitter le parti. Cela aurait été complètement inenvisageable quelques mois auparavant, mais ce qui les a décidés, ce n'est pas tant le XXe Congrès que ce qui a suivi la même année, à Budapest, quand les chars de l'armée rouge ont écrasé l'insurrection et envahi la Hongrie. La goutte d'eau, pour eux ! Qui a conduit à une véritable déchirure au sein de la section. Des amis à moi ont fait partie des départs. Mais il faut dire que ceux-là ne venaient pas de familles comme la mienne, ils étaient arrivés là sans que leurs parents soient eux-mêmes communistes et il y avait une vie pour eux en dehors du parti, ce qui a facilité leur sortie et leur retour au "monde d'avant". Mais quel choc pour moi de les voir s'éloigner ! Cela s'ajoutait au traumatisme du procès du Prof... Je dois vous l'avouer, j'ai encore un sentiment de culpabilité à ce propos. Je comprenais confusément que les partants faisaient le bon choix et que j'aurais dû les imiter, mais en même temps je désirais ardemment rester dans le parti, car j'étais porté par l'envie de comprendre, de mieux connaître le communisme, ses rouages, ses racines. En un mot comme en cent, je voulais aller en URSS.

– Ah bon ? Ça ne me paraît pas une destination très... attirante.

– Hé ! J'avais mes doutes, mais je restais jeune communiste avant tout, rappelez-vous. L'URSS avait cette aura de lieu de pèlerinage. Et si je voulais y mettre les pieds, la seule solution était de rester dans le parti. Mais il est tard, non ? Et je pense que votre ami vous réclame », a dit Massimo en désignant du menton mon téléphone portable, qui avait vibré à plusieurs reprises pendant son discours.

J'ai fait disparaître l'appareil dans mon sac en souriant.

« Chacun notre tour, ai-je dit. Vous, c'était la dernière fois. Écoutez, la prochaine fois, nous éteindrons les téléphones, comme avant les spectacles.

– Ah, je ne voulais pas vous contrarier. Je n'aime pas me couper du monde non plus. Mais j'avoue qu'il est tard et que je suis un peu fatigué. Dites-moi, quand nous reverrons-nous ? »

Après consultation du programme du cinéma, Massimo a attiré mon attention sur un film soviétique des années 1960.

« *J'me balade dans Moscou* ? ai-je lu.

– Vous allez voir, vous allez être surprise. Et puis si je vous raconte mes années passées là-bas, ce sera une parfaite mise en bouche. Bon ! Elles n'ont pas été insouciantes que celles des personnages du film, mais justement, c'est intéressant de comparer.

– Massimo, comment se fait-il que dans ce cinéma, on trouve toujours un film en résonance avec tout ce que vous me racontez ?

– Il se trouve qu'il y a une réponse à cette question... Mais je ne vais pas vous la donner tout de suite, ce serait tellement terre-à-terre ! »

En souriant, j'ai décidé de continuer à jouer le jeu, et nous nous sommes donné rendez-vous quelques jours plus tard pour la prochaine séance de cinéma.

CHAPITRE 5

Quand la violence fait irruption dans la vie paisible des hommes, son visage flamboie d'arrogance, elle porte effrontément inscrit sur son drapeau, elle crie : « Je suis la violence ! Place, écarter-vous, ou je vous écrase ! » Mais la violence vieillit vite. Au bout de quelques années, elle perd son assurance et, pour se maintenir, pour faire bonne figure, elle doit s'allier au mensonge. Car la violence ne peut s'abriter derrière rien d'autre que le mensonge, et le mensonge ne peut se maintenir que par la violence. (...)

Et c'est là justement que se trouve, négligée par nous, mais si simple, si accessible, la clef de notre libération : *le refus de participer personnellement au mensonge* ! Qu'importe si le mensonge recouvre tout, s'il devient maître de tout, mais soyons intraitables au moins sur ce point : qu'il ne le devienne pas *par moi* !

Et cela, c'est une brèche dans le cercle imaginaire de notre inaction, pour nous la plus facile à réaliser, pour le mensonge la plus destructrice. Car lorsque les hommes tournent le dos au mensonge, le mensonge cesse purement et simplement d'exister.

Alexandre Soljénitsyne, « Appel de Moscou »
(12 février 1974)

J'me balade dans Moscou est un film plein de joie de vivre mettant en scène trois jeunes gens, deux moscovites et un sibérien, dont les chemins se croisent l'espace d'une journée ensoleillée pendant laquelle l'un va se marier, l'autre tomber amoureux, le troisième régler les affaires des deux autres. C'est une succession de saynètes parfois gentiment absurdes, rythmées, ayant pour décor un Moscou printanier où des jeunes filles en robe d'été accueillent avec reconnaissance les giboulées en esquissant des pas de danse. Un film d'une grande naïveté, certes, mais empreint d'une fraîcheur et d'une joie de vivre que je ne m'attendais pas à rencontrer dans une œuvre soviétique.

« C'était le dégel, m'a expliqué Massimo alors que nous quittions le cinéma. Le film est bien typique de cette période, de son optimisme. Après, cela reste tout de même de la propagande *soft*.

– Donc tout est faux ? ai-je insinué. En réalité, Moscou est venteuse, pluvieuse, froide pendant toute l'année ?

– Ah, non, ça, au moins, c'est vrai : la ville est agréable au printemps, et il peut y faire aussi chaud qu'à Paris.

– Et les filles sont en robe d'été ?

– Je confirme ! »

C'est en plaisantant sur les quelques arrangements du film avec les réalités soviétiques que nous nous sommes installés à notre table habituelle pour commander nos cafés habituels. C'était le début de l'après-midi et j'avais tout le temps devant moi, cette fois : pas d'amis à négliger ou de compagnon à inquiéter. Massimo semblait aussi détendu que moi ; malgré ce qu'il pouvait en dire, cela lui avait plu de revoir le film.

« La première fois que je suis allé à Moscou, c'était presque aussi beau que dans le film. Tout était fait pour que la ville soit sous son meilleur jour. Il faut dire que c'était lors d'un festival de la jeunesse communiste, avec des militants invités des quatre coins du monde, afin qu'ils puissent faire leur pèlerinage en terre sainte ! C'était quelques années avant le film, toutefois. En 1957. J'étais tellement enthousiaste à l'idée de partir ! Mais tout était trop parfait, trop lisse. La mécanique était bien huilée, tout était organisé de manière à ce que l'on rencontre uniquement ceux que le parti voulait nous faire rencontrer.

– Il me semble que votre esprit critique commençait à être déjà bien développé, vous deviez vous y attendre, non ?

– Bien sûr ! Mais tout de même... Mes sentiments sur le voyage sont restés un peu mitigés. L'expérience m'a semblé insuffisante. Moi, j'aspirais à une véritable immersion dans la réalité soviétique, pas au village Potemkine ! Mais c'était très confus dans ma tête, je ne voudrais pas faire croire que j'avais, avant d'avoir vingt ans, percé à jour la mise en scène officielle dans ses moindres détails. Un autre l'a fait : Pier Paolo Pasolini faisait lui aussi partie de la délégation italienne au festival. C'était un homme d'expérience. Lui comprenait tout ce qui pouvait me passer au-dessus de la tête. Et il ne s'est pas exprimé sur ce sujet, une fois rentré en Italie...

– Par sagesse, peut-être ?

– Je ne dirais pas ça. Son silence était complice, il ne faisait qu'entretenir l'omerta.

– Vous étiez partis avec des amis de votre âge, aussi ?

– Oui, il y en avait, mais j'avais surtout envie de revoir ceux de mes camarades qui étaient un peu plus âgés et qui s'étaient installés quelques années auparavant en Union soviétique, généralement pour leurs études. J'avais très envie d'avoir de leurs nouvelles et d'apprendre comment eux, que je connaissais d'avant et qui avaient vécu la même vie que la mienne jusque-là, vivaient leur immersion dans le quotidien soviétique. Et en discutant avec l'un d'eux, il m'a dit ce que je soupçonnais, que ce que j'avais vu n'avait rien à voir avec la réalité. Cela m'a mis la puce à l'oreille. Et ça n'a fait qu'attiser mon désir de revenir un jour, pour mieux comprendre.

– J'imagine que vous avez pu le faire, et que vous avez vécu de longues années là-bas. Vous parlez couramment russe, non ?

– Eh oui, j'y ai passé de nombreuses années, c'est vrai... Mais à l'époque, je ne parlais pas un mot de russe. Comment aurais-je pu m'immerger dans ces conditions ? Il fallait y remédier au plus vite si je voulais atteindre mon objectif : entrer à l'université de Moscou, comme cet ami qui m'avait prévenu que je n'avais rien vu. Et donc, sitôt rentré en Italie, je me suis inscrit à l'université de Naples, qui avait une

section de langue et littérature russe, et j'ai donc commencé à étudier la langue de Gorki... Je vous laisse imaginer à quel point ma mère était fière !

– Vous avez donc dû quitter Rome pour vos études... Cela n'a pas été difficile pour vous ?

– C'était très difficile, oui, pour plein de raisons. Pour commencer, je n'avais pas d'argent ; pour financer mes études, je vendais au porte-à-porte des livres édités par le parti. Les œuvres complètes de Marx, des choses comme ça. On m'a très souvent claqué la porte au nez ! Ça forge le caractère, paraît-il. Ensuite, les enseignants napolitains étaient tous des anticomunistes primaires, qui se désespéraient de cet afflux, dans leurs amphithéâtres, d'étudiants qui apprenaient le russe pour de bas motifs idéologiques, et non pour la beauté de la langue... Inutile de préciser que pour eux, c'était moins celle de Gorki que celle de Tolstoï !

– Et là encore, ça n'a fait que vous encourager dans votre voie...

– Bien vu. J'ai tenu bon et trois ans plus tard, ma candidature pour partir en URSS est passée devant la commission de contrôle du parti. Malheureusement, c'était la même que lors des procès qui avaient eu lieu en 1956. Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté la dernière fois, le Prof, tout ça ? Cet imbécile de D'Onofrio était encore là, et il s'est opposé à mon départ.

– Rendez-vous l'année prochaine ?

– Eh non, retournement de dernière minute : la composition de la commission a changé in extremis et ma candidature a été acceptée. J'ai su qu'elle avait été appuyée par un ancien professeur de lycée, un certain Alessandro Natta... Ça ne vous dira rien mais des années plus tard, il deviendrait secrétaire général du parti communiste italien. Et c'est ainsi que j'ai pu partir pour Moscou en 1960...

– À la bonne heure !

– Une fois là-bas, les étudiants étrangers tels que moi devaient passer par une année préparatoire à l'université, histoire de leur laisser le temps de s'acclimater, de parfaire leur russe... et de choisir dans quelle faculté ils s'inscriraient l'année suivante. Dans cette optique, des étudiants russes nous faisaient visiter les différentes universités et assister à des rencontres. Devinez dans quelle fac j'avais dans l'idée de m'inscrire...

– Vous m'aviez parlé de la biologie, la dernière fois... Mais vous m'avez dit que ça n'avait pas été possible ?

– Exactement. En souvenir des leçons du Prof dans la vallée de la Caffarella. Et puis, pourquoi se le cacher ? Les polémiques qui agitaient ce milieu m'attiraient. Je voulais étudier la génétique et comprendre ce que tout cela avait de scandaleux.

– Et on vous l'a interdit ?

– Non, j'y ai moi-même renoncé. C'est que j'avais pu faire la connaissance d'un aspirant en biologie... C'est l'équivalent d'un doctorat, en quelque sorte. Il s'appelait Kolia et il parlait un peu italien, ce qui nous a permis d'échanger et de devenir amis. C'était une chance, car ce n'était vraiment pas facile de se lier avec des Russes, du moins les premières années... Tout était fait pour que nous restions entre nous, dans nos foyers, et peut-être les étudiants russes se méfiaient-ils un peu de nous et de notre ferveur communiste.

- Ah oui, voilà qui ne doit pas faciliter les relations de confiance...
- Kolia, lui, a dû comprendre que je n'étais pas du genre à moucharder, et puis il devait avoir envie de parler librement à un étranger, même si c'était aussi dangereux pour lui que pour moi. Il était très franc : il m'a rapidement dissuadé de m'inscrire en biologie et il s'en est expliqué par une leçon de génétique peu scientifique mais lucide. "Finalement, disait-il, les darwinistes n'ont pas tort. Ici, si tu ne t'adaptes pas, tu es éliminé !" Il me disait que la sélection à l'entrée serait très dure et qu'il y avait des tests pour s'assurer que les postulants ne véhiculaient aucune "hérésie" scientifique. Les réussir était très difficile. Comme disait Kolia, "soit tu deviens schizophrène à force de répéter des choses avec lesquelles tu n'es pas d'accord, soit tu es d'accord... et c'est encore pire".
- Qu'est-ce que vous avez étudié, alors ?
- Eh bien, je voulais absolument que mes études m'aident à comprendre cette expérience humaine qu'était le communisme, et du coup Kolia m'a conseillé la philologie... autrement dit la fac de lettres.
- C'est un sacré grand écart !
- D'après lui, le fait de lire Dostoïevski, Gogol, Tchekov, en bref, d'autres voix que celles de Marx et Engels, me permettrait de mieux embrasser les mécaniques qui ont conduit à l'Union soviétique. Et je dois dire qu'il ne s'est pas trompé, en y repensant, son analyse était plutôt fine ! C'est ainsi, donc, que j'ai renoncé à la biologie et que je me suis inscrit en fac de lettres...
- J'ai l'impression que vous le regrettez encore.
- Eh bien, pas tant que ça. J'ai revu ce pauvre Kolia des années plus tard. Il avait été envoyé en hôpital psychiatrique et il était complètement ravagé physiquement. Donc non, je ne regrette pas d'avoir choisi la philologie. Et j'ai commencé les cours comme prévu au terme de l'année préparatoire.
- Vous étiez mélangés avec les étudiants russes ?
- Oui, la plupart du temps. Il y avait des matières qui étaient facultatives pour les étudiants étrangers... mais comme nous étions de zélés petits communistes, nous voulions tous y assister quand même ! Il s'agissait de l'histoire du parti, de l'économie politique, bon, des choses qui n'ont rien à voir avec la littérature, comme vous le voyez... Pour vous expliquer de quoi il s'agissait, c'était des cours absurdes où l'on nous expliquait que le capitalisme était le bain du prolétariat, et que l'Europe de l'Ouest était en plein "appauvrissement absolu et relatif", pour reprendre l'expression qui avait cours. Mais nous en venions, nous, de l'Europe de l'Ouest, et nous étions bien placés pour savoir qu'en cette période d'après-guerre et de plan Marshall, nous étions en réalité en plein "miracle économique"... Tous les six mois, il y avait des tests : on tirait au sort des questions du type « l'état des travailleurs italiens dans la chaîne de production », et bien sûr il fallait répondre ce que les examinateurs avaient envie d'entendre...
- Oh ! Eh bien cela ressemble un peu à ce que Kolia disait de la biologie, alors : soit on devient schizophrène...
- Exactement ! D'ailleurs, j'ai vite renoncé à ces cours d'idéologie. Au sein du collectif des étudiants italiens, d'autres étaient plus doués que moi pour réciter le

credo, et ceux-là ont assez mal vu ma défection, mais franchement, à quoi bon se forcer à assister à des cours qui étaient de toute manière facultatifs pour nous. Je me contentais de compatir avec les étudiants russes, car pour eux, c'était lavage de cerveau obligatoire !

– Je suis sûre que vous avez réussi à trouver des amis parmi les étudiants russes les moins formatés...

– C'est vrai. Mais je faisais tout, aussi, pour fréquenter des Russes. Et les moins formatés, comme vous dites, d'entre eux étaient naturellement attirés vers moi... Le destin, peut-être. Par exemple, au début de mes études, j'ai été contacté par le rédacteur en chef du *Moskovski Komsomolets*. C'était un journal destiné à la jeunesse communiste, qui offrait une tribune aux jeunes étrangers pour qu'ils puissent dénigrer leurs pays comme le commandait la doctrine. Il m'a demandé d'écrire un article sur Garibaldi ; bon, ça, c'était possible sans sombrer dans la propagande, donc j'ai accepté. Et comme je ne maîtrisais pas encore suffisamment le russe pour m'en sortir tout seul, il m'a flanqué d'un journaliste pour m'assister, Mytin. C'était le fils d'un cadre du comité central. Il parlait français et on arrivait à se comprendre dans cette langue. Il écrivait aussi pour *Le Crocodile*, qui était un journal soviétique satyrique. Son travail était d'écrire les légendes sous les caricatures, vous voyez le tableau. Certaines étaient franchement antisémites, d'ailleurs, elles reprenaient les mêmes codes que dans l'Allemagne nazie... Et le pauvre Mytin était désolé d'écrire de telles choses, alors le soir, il se saoulait et devenait le plus forcené des antisoviétiques ! »

Massimo a éclaté de rire à ce souvenir.

« Lui et moi, a-t-il repris, nous avons fini par devenir amis quand je lui ai expliqué que j'étais d'accord pour écrire sur Garibaldi, mais qu'il était hors de question que j'écrive sur la misère imaginaire de la jeunesse italienne dans le seul but de consoler la jeunesse russe de sa misère réelle – ce qui l'a réjoui. Je me souviens même que lorsque la guerre a éclaté au Vietnam, Mytin me disait : "J'espère que les Américains vont gagner ! J'espère que les Américains vont gagner !" »

Nouvel éclat de rire, qui m'a fait sourire ; je n'avais encore jamais vu Massimo aussi joyeux.

« Bon, évidemment, a-t-il alors relativisé, tout cela n'était que le résultat logique d'une propagande bête et méchante qui interdisait toute vision contradictoire, toute pensée critique, ce qui poussait d'une certaine manière les esprits libres à la "réaction". Mais cela montrait aussi que les jeunes Russes étaient souvent plus lucides que mes camarades italiens du même âge...

– Mais du coup, vous étiez quand même forcé de fréquenter principalement les Italiens, non ?

– Ah, oui, malheureusement. Le pire, c'était quand des délégations de camarades italiens venaient faire leur pèlerinage en URSS. Bien sûr, il y avait un guide russe "officiel" pour les accompagner, mais les étudiants du collectif étaient également mis à contribution, histoire de faire office d'interprètes... ou de leur expliquer les choses étonnantes qu'ils pouvaient voir dans la patrie du communisme.

– Du genre ? ai-je demandé, sentant poindre un sous-entendu.

– Ah bien, dans les gares moscovites, par exemple, on pouvait voir des foules de pauvres gens traînant derrière eux de gros sacs de toile. Que faisaient-ils là, voulaient savoir mes compatriotes ? “Oh, ils sont venus de la campagne pour acheter des pommes de terre en ville, il n’y en a pas chez eux !” que je leur expliquais, patiemment. Parce que les Occidentaux ne se rendaient pas compte à quel point les Soviétiques des villes, et particulièrement les Moscovites, étaient des privilégiés par rapport aux campagnards... Vous voyez, il y avait le système de la *propiska*... un permis de résidence, en quelque sorte, qui permettait de contrôler les mouvements de populations. Les Soviétiques ne pouvaient pas s’installer où ils voulaient, vous pensez bien... Ceux de la campagne, qui n’avaient pas de *propiska*, ne pouvaient voyager qu’avec l’autorisation du président de leur kolkhoze ; ils se rendaient alors en ville pour rendre visite à leurs parents et en profitaient pour ravitailler le kolkhoze entier. D’où ces foules dans les gares, toujours en attente du prochain train, trimballant avec eux une énorme quantité de marchandises.

– J’imagine que ce n’est pas trop le genre d’explications auxquelles ils s’attendaient.

– Celles-là et bien d’autres... Je ne faisais pas dans la langue de bois, pour les Italiens en visite. Je leur expliquais aussi que les Soviétiques qu’ils voyaient en train de se saouler jusqu’à s’évanouissement, à l’extérieur par moins trente degrés, pratiquaient en réalité une forme élaborée de suicide, choisissant une mort douce à la misère du quotidien...

– Quelle horreur !

– Jusqu’au jour où j’ai été convoqué par le représentant du comité central du parti communiste italien à Moscou.

– Fin de la plaisanterie...

– Il m’a reçu dans son bureau. Devant lui, toute une quantité de télex reprenant en substance les propos “antisoviétiques” que j’avais tenus. À peine rentrés d’URSS, ces bons camarades italiens s’étaient empressés de me dénoncer auprès des instances du parti. Ah, ça, ils avaient parfaitement assimilé le système de délation en cours en URSS... Vous savez, il y a un mot en russe pour ça, pour désigner le mouchard : *stoukatch*. Le représentant ne m’a pas expulsé : il vivait à Moscou lui aussi et savait bien, au fond, que je n’avais dit que la vérité. Il était un peu comme l’un de ces prêtres catholiques éclairés, qui conserve sa part de rationalité même en pleine liturgie, qui appréhende l’évangile d’un point de vue symbolique et non en tant que vérité historique, mais qui sait à quel point jouer le jeu est important pour ses ouailles.

» Pour parler en des termes plus communistes, il m’a expliqué en substance qu’il ne fallait pas désespérer *Billancourt* et que si mes *stoukatchs* italiens m’avaient dénoncé, ce n’était pas par rancune personnelle, mais seulement par conformisme, pour suivre la tendance générale.

– C’est un peu difficile à avaler...

– Oui, d’autant que souvent je connaissais personnellement ces gens, c’était mes camarades depuis des années et nous avons lutté ensemble contre les

“adversaires” anticommunistes et leur répression, parfois dès le lycée. Enfin ! Cette petite discussion presque amicale avec le représentant ne me faisait pas oublier que la répression était dure à Moscou, mais qu’elle l’était surtout envers les Russes. Oui, c’est vrai, il y avait une certaine légèreté dans les années 1960, suite à la dénonciation des crimes du stalinisme... C’est l’atmosphère qu’on a pu voir dans le film... mais cela a conduit certains jeunes, notamment, à s’imaginer qu’on pouvait désormais dire des choses qui étaient auparavant interdites. Quelle erreur ! Certains d’entre eux se sont fait arrêter pour avoir organisé des rassemblements et distribué des samizdats, par exemple un ami à moi, Vladimir Boukovski, qui a écopé de sept ans de prison pour avoir diffusé des textes interdits. Sept ans !

» Cela m’a énormément choqué et j’ai expliqué en vain au collectif des étudiants italiens que l’Union soviétique fonctionnait comme l’Inquisition, avec un imprimatur et un index librorum prohibitorum... Les autres n’y voyaient que de la provocation de ma part et me reprochaient à longueur de réunions de ne fréquenter que des Russes “ennemis du peuple” qui étaient “dignes de la prison”.

– Rien que cela ! Pourquoi pas des gibets de potence ?

– Certains ont dû le dire... Et l’entendre de la bouche de mes compatriotes, de mes compagnons de lutte, *ceux-là mêmes avec qui j’avais combattu la censure* dans notre pays, a été un immense choc.

– Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà, comme on dit en français.

– C’est tout à fait ça. D’ailleurs j’ai un autre exemple de cette façon de penser chez mes camarades italiens. En 1962, il y a eu une grande grève à Novotcherkassk, dans le sud de la Russie. Les ouvriers de cette ville s’étaient révoltés en raison de l’augmentation du coût de la vie et pour protester contre leurs mauvaises conditions de travail. Comme vous l’imaginez, les manifestations ont été réprimées par le régime communiste, qui a envoyé les troupes écraser les grévistes. Beaucoup de sang a coulé à Novotcherkassk : quand le peuple se soulève contre les autorités communistes, il devient lui-même l’ennemi du peuple... Et « pas de pitié pour l’ennemi », comme l’a alors écrit Khrouchtchev !

– Et les Italiens, donc ?

– Mes camarades avaient connu les grandes grèves générales en Italie et les manifestations contre la *carovita*, la vie chère... On aurait pu penser qu’ils se seraient identifiés avec les ouvriers russes, qu’ils se seraient mis de leur côté. Il n’en a rien été ! Comme si les revendications du travailleur russe avaient moins de valeur et de pertinence que celles du travailleur italien... Entre cela et l’histoire des dénonciations, j’ai commencé à prendre conscience que mes compatriotes du collectif étaient tout simplement aveugles – et qu’ils ne voulaient de toute manière pas voir. Ils étaient clairement capables d’occulter, en Russie, tout ce qui n’allait pas dans le sens de leur dogme – car il ne s’agit plus à ce stade de réelles convictions...

– J’imagine à peine ce que vos parents devaient en penser...

– Ah ça ! Nos échanges épistolaires me font bien rire, à présent, mais à l’époque je n’étais pas d’humeur à en rire. Je me sentais tellement isolé, tellement mis à l’écart. Pour vous raconter une anecdote : le canapé-lit de ma chambre, dans le foyer pour les étudiants étrangers, était infesté de punaises. Réellement infesté !

Des employées passaient régulièrement pour asperger le matelas d'un produit, mais celui-ci m'avait l'air plus nocif pour les humains que pour les insectes. Du coup, au cours d'une lettre, j'ai raconté ceci à ma mère et lui ai demandé de m'envoyer un bon insecticide d'Italie. Qu'est-ce que je n'avais pas fait là ! Elle m'a répondu que je calomniais l'Union soviétique. Heureusement, j'avais une cousine qui travaillait au ministère des Affaires étrangères et qui m'en a fait parvenir par voie diplomatique. Évidemment, ma mère l'a sur... Et dans une seconde lettre, elle n'a pas hésité à me qualifier d'ennemi du peuple !

– Ah ah ! Mais que répondre à cela ?

– C'est bien simple : je lui ai fait parvenir, par voie diplomatique également, des cadavres de punaises écrasées dans une brochure, entre deux portraits de Lénine... »

L'anecdote m'a beaucoup amusé et a marqué le passage du café à la bière, comme la fois précédente. En rapportant les deux demis à notre table, j'ai demandé à Massimo s'il s'était réellement fâché avec ses parents à cette époque.

« Non, non, pas tout à fait, a-t-il répondu. Juste quelques éclats méditerranéens typiques... D'ailleurs, ils sont même venus me rendre visite en URSS. Enfin, me rendre visite... surtout faire leur pèlerinage, comme tous les communistes italiens de passage.

– Et vous leur avez offert le même type de visites guidées qu'aux autres ? Les télex ont dû fuser !

– Oh, mes parents ne craignaient pas de me dire leurs quatre vérités en face. Disons que nous ne passions pas inaperçus dans les rues moscovites. Par exemple, j'ai voulu leur présenter le père d'un ami, qui occupait un poste important dans le syndicat des cheminots à la retraite – comme mon propre père à l'époque. J'ai pensé que la rencontre pouvait être enrichissante... Ce monsieur habitait avec son fils et l'épouse de celui-ci, et nous nous sommes rendus chez eux à pied, en traversant un quartier typique du Moscou de cette époque. Imaginez : les rues en mauvais état, les trottoirs irréguliers, des tas de gravats un peu partout... Un véritable paysage lunaire ! Moi, ça me semblait très normal, très habituel, mais au fur et à mesure du trajet je voyais mon père enrager puis finalement exploser. "Tu fais exprès de nous faire passer par les pires recoins de la ville ! C'est un quartier abandonné, ici, ça se voit ! Ce n'est pas représentatif de l'Union soviétique !" Inutile de lui dire que ce qu'il voyait autour de lui était monnaie courante en URSS, il refusait d'y croire, et il était vraiment furieux contre moi !

» Ça ne s'est pas arrangé en arrivant chez mon ami. Lui et sa famille, donc, vivaient dans ce qu'on appelait en russe un "appartement Khrouchtchev". Il y a un jeu de mots complètement intraduisible qui fait qu'on peut également comprendre dans cette expression "appartement misérable"... Bref, il s'agissait d'immeubles construits à la hâte pour abriter les habitants des bidonvilles, et les logements étaient tout juste salubres, dénués de tout confort, je vous laisse imaginer. Mon ami nous a accueillis chaleureusement et les deux cheminots à la retraite se sont rencontrés. Quelle rencontre ! Le simple fait de les voir l'un à côté de l'autre était parlant...

– Le jour et la nuit, j'imagine.

– Le vieux Russe n'avait même pas de quoi se payer un manteau. Et pour cause : il aurait dû se priver six mois de nourriture pour en acheter un... D'ailleurs, il portait encore sa veste d'uniforme de cheminot pour se couvrir. Ma mère lui donnait du "camarade" à tout va, plus volubile que jamais, tandis que mon père me jetait un regard en coin, comme pour s'assurer que je ne lui avais pas joué un tour et qu'il ne s'agissait pas d'un vagabond que j'avais sorti de la rue afin de le faire passer pour un ancien cheminot...

– Un vagabond, dans le paradis soviétique ? Voilà une pensée bien subversive, Massimo !

– Vous avez tout à fait raison, cela n'aurait pas pu lui traverser l'esprit ! Oh, et il y a aussi eu la lubie de ma mère, qui voulait absolument se recueillir devant les reliques sacrées du communisme, à savoir la dépouille de Lénine, conservée dans son cercueil en verre... Comme quoi, elle avait réellement conservé une certaine forme d'esprit religieux, après tout ! Évidemment, nous y sommes allés... L'endroit était sordide, et l'attente était très longue pour accéder au mausolée, avec une file interminable... On se serait cru à la Mecque, avec les pèlerins tournant autour de la Pierre Noire. À l'entrée, il y avait un garde du KGB, qui avait l'air comme statufié... Peut-être l'était-il, d'ailleurs. Une fois à l'intérieur, on s'arrêtait devant le cercueil de verre pour contempler la momie. Tenue correcte exigée, bien entendu. Et là, j'ai commis une grave erreur : celle de garder les bras croisés. Un type en civil, clairement du KGB lui aussi, s'est approché pour me frapper le coude. Il fallait garder impérativement les bras le long du corps devant Lénine. Une véritable posture militaire ! Mes parents étaient mortifiés. "Tu nous fais honte ! Comment oses-tu !" Ah, cet horrible manque de respect n'avait même pas été volontaire de ma part, en plus...

– Mais c'est comme pour l'autre histoire, celle du quartier moscovite. Quoi que vous fassiez, même sans le faire exprès, vous vous montrez insolent.

– C'est ma grande malédiction, a admis Massimo, les yeux rieurs. En tout cas, mes parents ne sont restés que quelques jours en URSS, mais pas une seule fois ils n'ont fait l'effort de réellement *voir* les choses que je leur montrais. Enfin, c'était triste, un peu décevant, mais ma vie était ailleurs, désormais. Je suivais de près l'actualité soviétique. Vous vous rappelez l'affaire Siniavski-Daniel ? »

J'ai secoué la tête.

« C'était deux écrivains condamnés pour avoir écrit et publié à l'étranger des satires du système soviétique. Je connaissais surtout Andreï Siniavski, et je connaissais ses textes, écrits sous le pseudonyme d'Abram Tertz. À l'époque dont je vous parle, on savait juste que Siniavski avait disparu purement et simplement, et tout le monde se doutait bien qu'il avait été arrêté et mis en prison. Mais personne n'en parlait. Le procès, qui allait être très suivi d'ailleurs, n'avait pas encore eu lieu ; c'était en 1965, le 5 décembre exactement, je m'en souviens car c'était le jour de la Constitution. À l'université, une poignée d'étudiants en philologie, des types courageux, assurément, ont distribué des tracts pour annoncer aux autres étudiants que le soir même, place Pouchkine, aurait lieu une manifestation pour commémorer ce jour férié soviétique. Pas besoin de travailler au KGB pour comprendre qu'il

s'agissait là d'un prétexte, et que l'objectif réel était d'évoquer l'affaire Siniavski-Daniel. Cela n'a pas échappé à mes camarades italiens, à qui j'ai proposé de m'accompagner place Pouchkine. Ils ont refusé en me traitant à nouveau de provocateur. Leur comportement me consternait car s'ils avaient choisi eux-mêmes de partir en URSS, ils n'avaient pas la moindre curiosité pour le pays, et ne s'intéressaient pas du tout à ce qui pouvait s'y passer. Cette nonchalance, ce mécanisme de refoulement sont là encore bien typiques de la mentalité communiste, c'est même un véritable réflexe conditionné...

– Vous y êtes quand même allés, bien sûr ? Sur la place Pouchkine...

– Bien entendu. Il y avait un petit groupe derrière une banderole "Vive la constitution". Rien que de très normal... Et tout à coup, une autre banderole a été déroulée...

– "Libérez Siniavski" ? ai-je demandé.

– Même pas. Vous en demandez trop. Juste ça : "Jugez Siniavski et Daniel". Rien d'ouvertement condamnable. Ils ne prétendaient même pas que les deux écrivains étaient innocents, juste qu'ils avaient droit à un procès. Aussitôt, les policiers en civil qui assistaient évidemment à l'événement ont mis fin à la manifestation. Tout le monde s'est retrouvé embarqué dans des voitures banalisées, y compris le fils d'Essenine, un opposant notoire, qui était présent. Emballé, c'est pesé : le tout avait duré moins d'une minute...

– Mais j'imagine qu'ils devaient s'y attendre, non ? Comme vous l'avez dit, il était facile de comprendre que le rassemblement allait porter sur l'affaire...

– C'est vrai, et c'est bien pour cela que je loue leur courage. Il y avait tout de même eu une dénonciation. On l'a appris le soir même, au foyer des étudiants. Les dénonciateurs se sont eux-mêmes révélés, ont rassemblé tout le monde et ont tenté de déterminer qui avait organisé la distribution de tracts. Les meneurs ont été menacés d'être expulsés de l'université, et l'un d'eux, en retour, a menacé de se suicider... »

J'ai écarquillé les yeux à l'évocation de ce moyen de pression à la fois immense et tristement dérisoire, car finalement, combien devait valoir la vie d'un opposant ? Massimo l'a remarqué et a précisé :

« Je ne sais pas si vous pouvez vous en rendre compte, mais il y avait une pression énorme sur les étudiants russes. Devoir renoncer à des études à Moscou aurait été vécu comme un déshonneur ultime pour certaines familles, et pendant la période des examens, il est arrivé qu'il y ait quelques suicides au foyer des étudiants. Je veux dire, ce n'était pas une *épidémie* non plus, mais je n'avais rien vu de tel lors de mes études en Italie...

– Cela rappelle certains récits sur le Japon...

– Il y a de cela, là encore on a affaire à une pression familiale très forte et à une notion exacerbée de l'honneur... Suite à cette histoire, la tension a été très élevée au foyer des étudiants. Finalement, le "scandale" a été étouffé. Les étudiants seraient expulsés plus tard, discrètement, au cours de l'année, par exemple en leur faisant échouer d'office à certains examens. Eh bien figurez-vous...

– Que les Italiens n'ont pas levé le petit doigt ?

– Exactement. Aucune démonstration de solidarité envers les camarades russes, rien. Le collectif ne voulait même pas en entendre parler. Je me souviens surtout de cet épisode mais tant d'autres ont contribué à creuser un fossé entre mes compatriotes et moi. Depuis qu'ils m'avaient rangé dans la case des provocateurs, ils trouvaient toujours quelque chose à me reprocher, quoi que je fasse. Par exemple, j'avais effectué une mission auprès d'un combinat de construction... Vous voyez, les combinats ? Des sortes de groupements de sociétés, enfin, peu importe. J'avais décroché le travail car il s'agissait du combinat, qui avait participé à la construction de l'université de Moscou, et ils cherchaient un étudiant italien pour leur servir d'interprète. En effet, ils lançaient une coopération avec une entreprise en bâtiment florentine qui leur avait fourni des machines pour tailler la pierre, et cette entreprise leur avait envoyé une délégation de formateurs italiens pour enseigner aux ouvriers russes l'utilisation des engins. Pour commencer, imaginez la tête des types du collectif en voyant arriver au foyer des étudiants une voiture avec chauffeur, à mon attention... Ah ça, c'était le grand luxe, travailler pour un combinat ! Ensuite, ils m'ont reproché d'avoir bourré le crâne des représentants florentins... Il faut dire que je n'avais rien fait pour leur cacher les conditions de travail déplorables dans lesquelles travaillaient les Russes. Ils ont pu constater eux-mêmes que l'hygiène comme la sécurité des ouvriers n'étaient pas respectées le moins du monde dans la "patrie des travailleurs".

– Mais vous faisiez beaucoup de petits boulots dans ce genre, à côté de vos études ?

– Je sautais sur la moindre occasion de sortir des salles de cours... Je donnais aussi des cours de conversation à un groupe d'étudiants chinois, qui étaient à l'université de Moscou pour apprendre la langue et la civilisation italiennes.

– Logique implacable....

– N'est-ce pas ? C'était après la rupture idéologique entre les partis communistes soviétique et chinois, mais la Russie restait le pays où l'on envoyait les futurs cadres chinois pour les former. C'est ainsi que les professeurs d'italien de la fac de philologie m'ont prié de passer du temps avec une quinzaine d'étudiants chinois une fois par semaine afin qu'ils puissent pratiquer leur italien avec un natif.

– Mais les professeurs d'italien eux-mêmes n'étaient pas italiens ?

– Pas toujours... et il faut voir avec quels genres de textes ils apprenaient la langue, aussi. Vous imaginez bien que l'étude de la littérature classique italienne n'était pas franchement au programme. Oh, certes, les plus grands des auteurs n'étaient pas tous complètement ignorés, les étudiants connaissaient parfois quelques noms, assez pour juger qu'il s'agissait là d'atroces réactionnaires qu'il ne fallait pas lire et qu'ils n'avaient d'ailleurs pas lu. Et encore, là, je vous parle de la situation des étudiants russes apprenant l'italien. Pour les étudiants chinois, c'était encore pire ! Ils n'avaient jamais lu la moindre phrase d'un auteur italien, mais connaissaient par cœur le paragraphe critique qui était consacré à chacun d'entre eux dans leur manuel.

– Oh, j'avais des amis comme ça, en fac de lettres. Incollables sur le dictionnaire des grands auteurs, mais incapable de lire une œuvre en entier...

– Oui, mais là, leur connaissance de la littérature italienne se limitait à l'interprétation qu'en avait Pékin, et ce n'était pas piqué des vers. Imaginez un peu ce qu'un bréviaire communiste pouvait dire d'un écrivain comme Alessandro Manzoni, issu de la tradition littéraire catholique... Alors bien sûr, j'ai expliqué à mon groupe d'étudiants chinois que pour comprendre la culture italienne, et même la culture occidentale dans son entier, il fallait avoir lu la Bible, et pas dans la version abrégée et revue par le Comité... Mais les seuls livres en italien à leur disposition étaient des traités critiques de l'idéologie du parti communiste italien, écrits par des maoïstes italiens qui pourfendaient Togliatti. Passionnant ! Sans être moi-même un sympathisant acharné de Togliatti, je considère que lire ses écrits est un prérequis indispensable avant d'en lire des critiques, mais quand j'expliquais ça à mes étudiants, je me retrouvais face à des regards vides.

– Allons, vous qui avez tendance à les attirer, vous n'êtes pas tombé sur *le* subversif de service ?

– Oh si, hélas, le malheureux. Dans le groupe, il y avait ce jeune homme, curieux, probablement le plus intelligent du groupe : Li. Il venait souvent me voir chez moi pour me poser des questions sur la culture italienne, la littérature, etc. Il s'intéressait vraiment à tout et il était donc d'une compagnie agréable. Mais il a disparu lui aussi.

– Disparu ? Comme ça ?

– Du jour au lendemain. J'ai bien sûr demandé à ses camarades s'ils avaient des nouvelles, ce à quoi ils ont répondu que Li était malade, qu'il avait dû se rendre à l'ambassade.

– Mais vous ne l'avez plus jamais revu ?

– Si... Ou non, je ne sais pas. En fait, il est revenu un mois plus tard. Mais ce n'était plus le même homme. Il avait été rééduqué et ressemblait maintenant à un clone de ses camarades : toujours dans la ligne du parti. Il n'est plus venu chez moi, du moins il n'est plus venu seul, mais toujours accompagné des autres Chinois qui ne faisaient que réciter leurs manuels. Ces étudiants-là, j'allais les revoir des années plus tard, quand je serais revenu en Italie. Ils allaient devenir diplomates ou journalistes, basés à Rome. Ce n'était pas de mauvais bougres, notez, et j'ai été bien heureux de les revoir. Une fois, ils m'ont invité dans un restaurant chinois lié à l'ambassade et nous avons évoqué nos années à Moscou. C'est là que je leur ai demandé des nouvelles de Li, qui n'était pas parmi eux, et ils m'ont simplement répondu qu'il était "à la campagne". C'est bien plus tard encore que j'allais découvrir son sort. Le plus curieux et le plus intelligent de mes étudiants chinois disparaîtrait pendant la Révolution culturelle...

– Comment l'avez-vous appris ?

– En Chine, quand j'y suis allé.

– Mais où est-ce que vous n'êtes pas allé ?

– Oh, c'était juste pour visiter, je n'y ai pas vécu. Mais effectivement, j'ai toujours eu la bougeotte. Dès mes années d'études à Moscou, j'ai su que je voulais visiter d'autres pays, d'autres pays communistes, pour comparer les expériences...

Je me voyais en éternel expatrié. C'est effectivement ce que je suis devenu... Peut-être pas dans les pays que je pensais alors !

– Vous pensiez vous installer en Russie, alors ? Pour de bon ?

– Peut-être pas... C'est difficile à dire maintenant, je ne sais pas si j'étais aussi clairvoyant au début de mon séjour, certainement un peu plus à la fin. Outre les étudiants du collectifs, qui avaient vocation en rentrer en Italie après leurs études, il y avait d'autres Italiens en Russie, installés de manière permanente, particulièrement à Moscou. Oh, je n'avais pas vraiment de sympathie pour eux, c'était de véritables fanatiques. L'une d'eux était une personnalité à l'époque, je me souviens bien d'elle : Caroline Marziano, la fille d'un communiste italien qui avait émigré en Russie sous le fascisme. Elle était considérée comme la grande spécialiste de la culture et de la civilisation italienne, c'était par elle que passaient les Russes qui voulaient connaître l'Italie... et les Italiens qui voulaient connaître la Russie. Elle vivait rue Gorki, où elle tenait salon et recevait des Russes à qui elle racontait d'horribles histoires sur son ancien pays, qu'elle connaissait en réalité à peine. Marziano était vraiment la plus douée de tous les Italiens pour tisser des mensonges incroyablement détaillés, finement élaborés, parfaitement réalistes pour les auditeurs peu désireux de réfléchir par eux-mêmes. Parmi les communistes ayant émigré, comme son père, sous le fascisme, beaucoup étaient devenus, avec beaucoup d'enthousiasme, ouvriers dans le paradis prolétaire qu'était censée être l'Union soviétique.

– Mais j'imagine que beaucoup ont dû déchanter à leur arrivée, non ?

– Naturellement. Tout n'était pas si rose au pays du communisme, les conditions de travail étaient encore pires qu'en Italie et le joug soviétique n'était pas vraiment plus léger que le joug capitaliste... Ceux qui s'en sont étonnés et qui se sont révoltés ont rapidement disparu au goulag. Mais "heureusement" Caroline Marziano avait réponse à tout : un tel avait été arrêté parce qu'il avait collaboré avec les services secrets fascistes, tel autre parce qu'il avait planté le germe du fascisme dans son usine, etc. Chaque disparu avait une chose bien précise à se reprocher, tout droit sortie de son imagination féconde.

– Une femme dangereuse...

– Les Russes eux-mêmes ne s'y sont pas trompés, et s'ils étaient prudents ils faisaient attention à ce qu'ils pouvaient lui dire. En effet, après l'effondrement du régime, on a découvert dans les archives qu'elle avait collaboré avec les autorités et dénonçait tous les propos "dissidents" dont elle avait eu vent... Mais de toute façon, avec un peu de logique et d'intelligence, aucun Russe ne pouvait être totalement dupe des histoires de Marziano quand elle présentait l'Italie comme l'enfer du prolétariat. Le seul journal italien qu'on pouvait lire à Moscou était l'*Unità*, qui promouvait exactement cette vision-là du pays ; mais le fait même que l'*Unità* puisse critiquer librement l'Italie et que les autres journaux italiens, en revanche, ne soient pas disponibles prouvait clairement que cette répression du prolétariat était imaginaire... Pas besoin d'être un génie pour en arriver à cette conclusion.

» Il y avait un autre Italien célèbre en Russie, bien plus célèbre que la Marziano, et c'était Togliatti lui-même, puisqu'on en parlait tout à l'heure. Il y est mort pendant mes études, d'ailleurs, en 1964. On l'a rapatrié à Rome et il y a eu un

monde inconcevable pour ses funérailles, un million de personnes je crois ! Bon, il était un peu en perte de vitesse, en URSS, tout de même. Je me souviens qu'au XXII^e congrès du parti, peu de temps avant sa mort, sa position de premier secrétaire avait été contestée par les organes mêmes du parti. On était en plein dégel et dans un de ces grands retournements dont les communistes avaient le secret, les proches de Staline, comme Molotov, Vorochilov, Kaganovitch, toute cette clique, étaient mis sur la touche tandis que d'anciens "ennemis du peuple" tels que Boukharine, victime de la grande purge de 1938, étaient réhabilités de facto à titre posthume – ce qui ne manque pas de piquant, vu qu'on les avait forcés à s'accuser eux-mêmes des méfaits les plus fantaisistes. Des amis russes qui avaient assisté au congrès m'ont rapporté des vidéos de Togliatti, dans les années 1930, prononcer un discours à charge contre Boukharine, qui avait pourtant été son ami, afin de prouver sa loyauté à Staline. Il avait aussi condamné à mort, alors qu'il faisait partie du Komintern, des communistes polonais qui étaient désormais réhabilités. Autant de choses dont nous, les étudiants du collectif, n'avaient jamais été mis au courant... Certains avaient voulu organiser une discussion à ce sujet, mais d'autres avaient refusé : Togliatti, tout de même ! Nous n'allions tout de même pas remettre en cause le premier secrétaire du parti, enfin... Lui-même devait sentir le vent tourner. Un de ses proches a raconté après sa mort que Togliatti lui avait demandé de lui envoyer un faux télégramme, afin qu'il puisse s'en servir le cas échéant pour justifier un retour précipité en Italie !

– Il faut savoir assurer ses arrières !

– Le pire, c'est que le collectif des étudiants italiens était autonome et recevait rarement d'ordres de la part des Soviétiques. C'était seulement par zèle qu'ils agissaient ainsi, de façon conformiste. Il fallait voir l'état d'esprit... Je me souviens qu'un des étudiants italiens voulait épouser une étudiante bulgare dont il était tombé amoureux. Jusqu'ici tout va bien, et rien n'aurait dû s'y opposer, mais la belle avait quitté son mari albanais pour faire ses études. Or, ledit mari était un pion important du pouvoir soviétique puisqu'il négociait avec les Russes pour faire opposition au parti communiste albanais proche de la Chine. Impossible de laisser faire ce mariage qui le contrarierait au plus haut point ! L'URSS ne l'autorisa donc pas et le collectif se chargea lui-même d'expulser l'étudiant italien. C'était pourtant un bon petit communiste qui n'avait aucun écart de conduite à se reprocher... En lot de consolation, et puisqu'il n'avait pas démérité, on lui a promis à son retour un bon poste à la rédaction de l'*Unità*...

– Mais ça arrivait souvent, qu'il y ait des couples entre étudiants étrangers ?

– Bien sûr, qu'est-ce que vous vous imaginez ? Et entre étrangers et russe également. Ce n'était pas interdit, au contraire, c'était discrètement... encouragé, disons.

– Il va falloir que vous développiez un peu, là, Massimo !

– Eh bien, comme les étudiants étrangers ne parlaient pas forcément très bien le russe... et qu'ils ne connaissaient pas suffisamment la culture soviétique pour être tout à fait autonomes... On les confiait aux bons soins de jeunes femmes qui les

“assistaient” dans leurs démarches, qui les guidaient au sein de l’université, qui les aidaient à s’intégrer, en quelque sorte. »

J’en suis restée sans voix.

« Ça me semble... discutable, ai-je fini par dire.

– Je vous assure que ça se faisait très naturellement. Et puis ça nous permettait d’avoir un premier contact avec les Russes. Dans mon groupe de travail, on m’avait affecté une camarade censée “s’occuper de moi”... Quelle drôle de fille c’était ! J’ai essayé de la changer, de lui ouvrir les yeux, mais j’ai vite compris que nous n’allions pas réussir à nous entendre. J’ai préféré changer d’entourage et intégrer un groupe plus petit, dans lequel j’ai rencontré une jeune femme qui était d’accord pour m’assister. Le courant allait bien mieux passer, et d’ailleurs, Lina allait devenir quelques années plus tard la mère de ma fille.

– Ah oui, tout de même ! Comme quoi c’est un système qui... fait ses preuves, d’une certaine manière. Vous avez donc trouvé votre âme sœur à Moscou ?

– Oh, je n’ai pas dit ça... Même si... Enfin, Lina, la future mère de ma fille, donc, avait une amie, Raïa. Celle-ci accompagnait également au quotidien un étudiant étranger, un Américain dans son cas.

– Mais elles vous surveillaient, en fait, non ?

– Eh bien, ce n’était pas de l’espionnage à proprement parler... C’est difficile à expliquer, c’était bien plus informel que ça. De temps en temps, bien sûr, on leur passait un coup de fil pour leur demander de raconter ce que faisaient “leurs amis étrangers”... Dans le cas de Raïa, on lui avait fait comprendre que dénoncer son Américain lui permettrait d’avoir un bon dossier. C’était une fille pragmatique ; elle a obéi et l’Américain a été expulsé d’URSS.

– C’est atroce !

– Bien sûr. C’est difficile d’en vouloir personnellement à ces filles : Raïa, par exemple, était une provinciale qui avait besoin de rester à Moscou et qui n’avait pas de *propiska*. Mais le fait qu’elles soient elles aussi victimes du système ne changeait rien au fait que nous étions effectivement, comme vous l’avez dit, sous une surveillance constante bien que discrète, et qu’il était difficile d’avoir des relations naturelles avec qui que ce soit.

– J’imagine que vous n’avez pas pour autant vécu une existence monacale...

– J’ai eu mon petit succès, a répondu Massimo avec un sourire faussement modeste. À un moment, je suis sorti avec une fille plus âgée que moi qui travaillait à l’université, mais à un poste technique : elle était électricienne. Elle habitait non loin de la fac, dans un dortoir de travailleurs. Nous ne sommes pas restés ensemble longtemps mais j’ai énormément appris grâce à elle sur les techniciens de l’université, leur niveau de vie. Cela ne faisait pas si longtemps que j’étais à Moscou et j’étais époustoufflé par la faiblesse de leur pouvoir d’achat. Une paire de bottes leur coûtait un mois de salaire ! Ses collègues m’ont raconté beaucoup de choses sur la construction de l’université de Moscou : le bâtiment avait été édifié par des prisonniers politiques. Quinze zeks étaient morts en plaçant l’étoile sur le faîte du toit. C’était typiquement le genre d’informations qui n’intéressaient pas du tout le collectif, par exemple.

- D'autres grandes histoires ?
- Eh bien, il y a la fois où j'ai failli épouser une Russe...
- Lina ?
- Non, comme je vous disais Lina est la mère de ma fille, mais c'est Tina que j'ai failli épouser.
- Je flaire une histoire compliquée...
- Elle l'est, effectivement, mais bien trop longue à raconter. Revenons-en à Tina. Elle était étudiante elle aussi, la fille, la fille d'un grand chef des organes.
- C'est donc elle, votre âme sœur moscovite ?
- Disons que j'avais des sentiments très forts pour elle. J'aurais pu continuer de la fréquenter sans officialiser la situation, mais je voulais pouvoir lui faire quitter l'Union soviétique. Le seul moyen pour cela, c'était de nous marier ! Pas tout à fait un mariage blanc, donc.
- Mais c'était possible, légalement ? Je ne me rends pas compte.
- C'était tout à fait possible pour un ou une Russe d'épouser un étranger. Sauf que dans ce cas précis, on a posé beaucoup d'obstacles côté soviétique, car le statut de son père impliquait que lui et sa famille ne devaient pas avoir de contact avec l'étranger. C'est pourquoi le mariage nous a été refusé, sous de prétextes administratifs tous plus fallacieux les uns que les autres... Ils ont même prétendu que la *propiska* de ma fiancée fixait sa résidence dans une ville fermée aux étrangers. L'ambassade italienne a fini par faire pression pour que le mariage ait lieu malgré tout, et la date a été fixée au 1^{er} avril. Je ne peux pas oublier cette date, vous allez voir pourquoi...
- Je crains le pire !
- Mon visa a été révoqué le 31 mars. Le jour même, je suis devenu *persona non grata* en URSS ; c'était d'ailleurs écrit en toutes lettres sur mon passeport. J'ai été obligé de quitter le pays le lendemain, le jour même de mon mariage, qui n'a pas pu avoir lieu puisqu'on ne m'a pas laissé m'y rendre. On m'a conduit directement à l'aéroport afin que je prenne le premier vol en partance pour l'Occident, et c'est ainsi que je me suis retrouvé à Helsinki, puis à Rome.
- Quoi ? Aussi soudainement ?
- Oui, soudainement, c'est ainsi que s'est terminé mon séjour en URSS, qui aura duré en tout sept ans. J'ai laissé dans le pays une fille, celle que j'avais eue avec Lina et qui était en bas âge, et ma fiancée Tina. Depuis le temps, c'est devenu une blague, avec mes connaissances russes, cette histoire de mariage et de "poisson d'avril", comme si la date du 1^{er} avril n'avait été choisie que pour se moquer de moi.
- Mais, et votre fille ? Et Tina ?
- Ma fille, j'ai pu la revoir et même, un peu plus tard, la voir grandir, ne vous inquiétez pas. C'était elle qui m'a appelée la dernière fois, rappelez-vous ! Quant à Tina, j'ai appris par la suite qu'elle avait été mutée à Vladivostok.
- Vous ne l'avez jamais revue ?
- Si... Des longues, longues années plus tard ! Nous étions alors chacun mariés de notre côté... Cela peut sembler triste dit comme ça, mais nos vies n'ont

pas si mal tourné. Je n'aurais jamais pu l'imaginer à mon retour en Italie. Mais c'était alors impossible. En seulement quelques jours, ma vie avait connu un changement radical. Qui sait ce qu'elle aurait pu devenir si j'avais pu rester et épouser Tina ? Mais l'existence est ainsi dans un État qui régit la vie de ses sujets jusque dans les moindres détails. Personne n'est réellement maître de son destin et les cartes peuvent être rebattues à n'importe quel moment.

– Mais vous avez pu retourner en URSS par la suite ?

– J'ai essayé de nombreuses fois, dans la décennie qui a suivi. Comme je suis devenu professeur de russe, j'ai souvent tenté d'accompagner mes élèves aux Olympiades de la langue russe. Alors même que j'étais mandaté par l'Éducation nationale, le visa m'a toujours été refusé. Oui, pour répondre à votre question, j'ai pu y retourner, mais ça n'allait pas se faire avant de très nombreuses années... »

Un silence s'est fait, pendant lequel j'ai baissé les yeux sur nos verres vides. Je n'étais encore jamais resté aussi longtemps à écouter Massimo me parler de sa vie, mais l'épisode russe en avait certainement valu la peine.

« Je vais m'arrêter là pour aujourd'hui, a-t-il repris. J'ai beaucoup parlé et je suis un peu fatigué, maintenant.

– La suite la semaine prochaine ?

– Si vous voulez, oui. Assez vite, car je dois bientôt retourner à Rome pour quelque temps, et il y a des choses que j'ai envie de vous raconter.... »

Je n'ai pas relevé mais j'ai accusé le coup. J'espérais qu'il ne serait pas absent longtemps, et je me suis demandé pourquoi il devait s'y rendre, mais je me voyais mal lui poser la question, craignant d'être importune.

« J' imagine que vous savez déjà quel film nous allons voir ? ai-je demandé pour changer de sujet.

– Eh bien, j'ai une suggestion, disons », a-t-il répondu en souriant.

Il a sorti son programme de sa poche, le même que quelques jours précédents, et qui semblait avoir souffert de ce séjour prolongé dans la veste.

« J'aimerais vous réconcilier avec Montand, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

– Lui et moi ne sommes pas fâchés, ai-je rétorqué très sérieusement.

– Oui, oui, vous ne me semblez pas du genre à garder rancune, mais j'aimerais vous montrer un autre film où il joue le rôle principal... Tenez, là, a-t-il dit en montrant une ligne du programme. Vous aimez Costa-Gavras ?

– J'aime ce que j'ai vu », me suis-je contenté de répondre en me penchant en avant pour voir ce que Massimo me montrait du doigt.

À la vérité, je n'avais vu que des films récents de ce réalisateur : Amen, Le Couperet... Je n'avais jamais eu l'occasion de m'intéresser aux plus mythiques de ses longs-métrages. Comme *L'Aveu*, que me désignait Massimo.

« Là encore Montand joue un ancien de la guerre d'Espagne, et là encore le scénario est de Jorge Semprún, à partir des mémoires d'un ancien haut responsable communiste tchécoslovaque. Mais je ne vous en dirai pas plus si vous ne l'avez jamais vu. Non, ne lisez pas le résumé du programme, ce serait dommage. C'est très différent du film de Resnais, c'est tout ce que je peux vous dire.

– Eh bien dans ce cas, c'est décidé : nous irons. »

Nous nous sommes donné rendez-vous le vendredi suivant et nous nous sommes quittés. Je me suis rendu compte que nous avions passé pratiquement la moitié de la journée ensemble, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'il allait me manquer s'il devait retourner en Italie.

CHAPITRE 6

Cela faisait longtemps qu'un film ne m'avait pas autant frappée. *L'Aveu* est un film éprouvant, long, choquant ; Montand y est époustouflant, hagard et maigre après des semaines de captivité, dans le rôle d'Artur London, ancien vice-ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque, se retrouvant sur le banc des accusés lors du procès de Prague, à réciter par cœur des aveux qui lui ont été inculqués par ses tortionnaires. Toutes les scènes d'emprisonnement et d'interrogatoire évoquent un cauchemar kafkaïen dont il serait impossible de se réveiller.

« Et le plus incroyable dans tout ça, m'a dit Massimo en portant sa tasse de café à ses lèvres, c'est que London est resté fidèle au communisme après toute cette histoire. Il raconte même que certains des condamnés à mort du procès ont crié *Vive l'URSS !* avant de monter sur le gibet...

– Il y a une résignation terrible à devoir consentir au châtiment sans avoir commis le crime, au nom de la grandeur d'une idée...

– On leur promettait aussi que ce procès n'était que symbolique, que "Moscou n'avait pas besoin de têtes"... Ces gens pensaient sauver leur peau avant tout. Et ils avaient tellement l'habitude de vivre dans le mensonge ! C'était leur quotidien, leur routine de vie – voire de survie.

– C'est ce que vous leur avez toujours reproché... aux communistes, je veux dire.

– En particulier à ceux d'entre eux qui avaient la liberté de refuser ce mensonge... Tenez, à mon retour en Italie, j'ai été invité par la section à parler aux militants de la vie en URSS. J'étais accompagné d'une camarade qui avait été à Moscou en même temps que moi, et qui venait elle aussi de rentrer – dans des circonstances moins troubles que les miennes, bien entendu. Eh bien cette fille qualifiait de calomnie la moindre critique de l'Union soviétique. Elle dressait un portrait idyllique du pays, à croire qu'il ruisselait de lait et de miel. Et tous ces mensonges effrontés, elle les débitait devant moi, en sachant pertinemment que j'en étais conscient. Mais c'était sa parole contre la mienne, et elle était une bonne communiste. C'est ceux-là que je méprise : ceux qui choisissent le mensonge, ceux qui à dessein l'entretiennent pour tromper les autres autant qu'eux-mêmes se trompent.

– Je crois que Montand et Signoret eux-mêmes ont renié le parti communiste...

– Ils n'auraient jamais joué dans ce film si ça n'avait pas été le cas, croyez-moi. On ne se rend plus compte du degré de dogmatisme qu'avaient atteint les partis communistes occidentaux. Costa-Gavras a été très critiqué pour avoir tourné *L'Aveu*, juste après Z qui dénonçait les régimes fascistes. On lui reprochait d'avoir retourné sa veste... C'est cette Europe-là que j'ai redécouverte en revenant en Italie. Rien n'avait changé auprès des sections locales, rien.

– Je me doutais que le retour n'avait pas dû être facile.

– Horrible ! Je ne pouvais plus vraiment fréquenter le parti communiste après tout ce qui était arrivé. Je n'ai pas eu d'autre choix que de rompre avec eux, et donc avec mes parents, qui m'ont chassé de chez eux en me qualifiant de traître. "Tu finiras dos au mur quand l'armée rouge arrivera en Italie !" Je peux en rire maintenant, mais à l'époque je n'en menais pas large. Je me suis retrouvé très isolé, d'autant que pour rien au monde je ne serais passé dans le camp adverse, celui des démocrates-chrétiens.

– Qu'avez-vous fait alors ? Professionnellement, je veux dire ?

– Oh, par chance, j'avais encore quelques relations dans le milieu enseignant. Comme j'avais validé un diplôme en Russie, j'ai pu m'inscrire en doctorat à Turin, sous la direction de Franco Venturi, une grande figure dans le domaine des études russophones.

– Vous n'étiez donc pas fâché avec le russe !

– Non, bien sûr que nous, seulement avec quelques Russes, a répondu Massimo en riant. Mais la langue russe restera toujours un de mes plus grands amours. Je lui ai consacré ma vie. C'était à l'époque ce qu'on appelait une voie de garage... mais j'ai eu beaucoup de chance : peu de temps après mon retour, l'enseignement de la langue et de la civilisation russes a été introduit dans les lycées en Italie... Ce qui m'a permis de décrocher un poste de professeur, le premier qui a été créé d'ailleurs.

– Ah ! Mais quel genre de lycée décide, au tournant des années 1970, d'ouvrir une classe de russe ?

– Dans mon cas, c'était, comme on pouvait s'y attendre, un établissement romain très marqué à gauche. Ils avaient décidé de mettre sur pied ces cours de russe à titre expérimental. Et je leur ai inspiré confiance : pensez, un professeur qui avait vécu si longtemps en URSS ! Je ne pouvais qu'être l'enseignant idéal, qui évoquerait l'histoire de la Russie dans un esprit prosoviétique de bon aloi.

– Aïe. Vous avez dû faire des déçus.

– Oh, ils ont mis un moment à s'en rendre compte. La matière était nouvelle, donc tout était à inventer et j'étais complètement libre de rester de nouvelles méthodes, de nouveaux supports. Personne ne me surveillait de trop près. Mais le fait est que je manquais de matériel pédagogique. J'ai dû utiliser un manuel qui avait été conçu à la base pour les écoliers des républiques soviétiques non russes. Comme c'était plutôt destiné aux enfants, il y avait de nombreuses illustrations, afin de capter leur attention. Je me souviens que chaque lettre de l'alphabet cyrillique était accompagnée d'un exemple, "L comme Lénine", pour vous donner une idée...

– J'imagine la réaction abasourdie de l'adolescent occidental moyen...

– Et ce n'est pas tout : la grammaire était expliquée par l'intermédiaire de phrases simples qui mettaient toujours en scène Lénine enfant qui faisait ceci ou cela. Un vrai livre d'images pieuses ! Le catéchisme du communisme...

– "Le petit Lénine fait la moisson" ?

– Ça et pire encore ! J'aurais dû garder ce livre, c'était vraiment incroyable. Il y avait une illustration montrant un bon élève levant la main pour dénoncer son voisin de classe, cet infâme subversif qui dessine sur son pupitre. Je vous assure qu'on n'y

croirait pas aujourd'hui. On incitait les gamins à prendre pour exemple le petit Marozov, ça vous dit quelque chose ? Non ? C'est une légende très soviétique, celle d'un enfant de paysans qui aurait dénoncé ses parents qui étaient opposés au collectivisme... Suite à quoi ils auraient été fusillés. Un véritable héros pour la jeunesse, donc !

– Mais vous ne pouvez pas nier que d'une certaine manière, ce genre de choses sont lourdes d'enseignements sur la civilisation russe.

– Ah ah, en effet. En tout cas, cela me permettait de donner l'impression d'être dans l'esprit réclamé par l'établissement... Quand ils étaient un peu plus avancés dans l'apprentissage de la langue, je leur donnais même à lire des articles de la *Pravda*. Le chef d'établissement était tellement imperméable à l'ironie que tout est passé comme une lettre à la poste. En fait, ce sont les parents d'élèves qui se sont rendu compte que mes leçons avaient tout de même une légère tonalité antisoviétique, pour user d'un euphémisme...

– Allons bon, qu'est-ce qui a bien pu leur mettre la puce à l'oreille ?

– Oh, de simples discussions avec le professeur de russe en question suffisaient. C'était les années post-1968, les parents d'élèves étaient très politisés, c'était eux qui avaient choisi d'inscrire leur progéniture dans cette section expérimentale et ils s'intéressaient de près à cet enseignement. Nous étions encouragés à échanger avec eux. Mais comme je n'étais pas assez prosoviétique à leur goût, au bout d'un moment, ils étaient prêts à abolir les cours de russe juste pour pouvoir se débarrasser de moi !

– Après avoir tant œuvré pour l'introduction de cet enseignement au lycée, ç'aurait été dommage...

– De toute façon, l'étude du russe a fini par être introduite dans d'autres lycées, et j'ai pu trouver une meilleure place ailleurs, dans un établissement un peu moins marqué idéologiquement. C'est à peu près à ce moment-là qu'il m'est arrivé une aventure amusante avec mon ami Vittorio Strada... Vous n'avez probablement jamais entendu son nom, mais c'est une grande figure des études russes en Italie. On se connaissait depuis longtemps, on s'était rencontrés à Moscou : lui aussi était dans le collectif des étudiants italiens. Envoyé là-bas par le parti communiste italien, comme nous tous, mais il n'était pas sur la même "ligne dure" que les autres camarades. Ce qui me le rendait beaucoup plus sympathique. Lui aussi fréquentait des "semi-dissidents" des milieux littéraires, et il les aidait à faire connaître leurs œuvres et leurs positions en Italie.

– Vous n'étiez donc pas tout à fait seul !

– Mais vous pensez bien que son séjour moscovite n'a pas duré longtemps, sous de tels auspices ! Il a vite été expulsé d'URSS par les Soviétiques. Mais pour une fois, le parti communiste italien s'est montré plus tolérant et l'a conservé dans ses rangs. Il faisait partie d'un des rares communistes que je fréquentais encore. Mais j'aimais son esprit frondeur et son audace. Le fait que Strada n'ait pas été exclu du parti communiste italien a été très mal vécu en URSS dans certains milieux, et Vsevolod Kotchetov, qui était le rédacteur en chef d'une revue littéraire très orthodoxe, *Octiobr*, s'est emparé de l'affaire. Il a voulu dénoncer le laxisme du parti

communiste italien et comme c'était un littéraire, il a écrit pour cela une sorte de roman à clefs qui offrait son point de vue personnel sur l'histoire. Le personnage principal, un certain Benito Spada, était le double fictionnel de Vittorio Strada – et notez le choix du prénom de Mussolini...

– C'est une attaque extrêmement élaborée ! Et extrêmement tirée par les cheveux.

– Mais oui, il y a passé un temps fou, cet homme-là. Il a fait de longues recherches sur Strada, il s'est rapproché de lui pour ce faire, il s'est même fait recevoir dans la maison de vacances de Strada en Italie – sans rien dévoiler de ses projets, naturellement. Vous imaginez jusqu'où ce type est allé ?

– Il a vraiment écrit le roman, finalement ?

– Bien sûr, et il l'a publié en feuilleton dans *Octioabr*.

– Sa propre revue.

– Eh, a dit Massimo avec un haussement d'épaules goguenard.

– Mais qu'est-ce que ça pouvait bien raconter ?

– Oh, c'était une intrigue plutôt classique dans la littérature de propagande. Je n'ai aucun mal à m'en souvenir dans les moindres détails. Benito Spada, membre du *bien trop permissif* parti communiste italien, entretient une liaison avec une journaliste américaine qui travaille en réalité pour la CIA. L'épouse de Spada, une courageuse Russe qui ne peut supporter cet affront, décide de le quitter...

– Quoi ? Mais c'est de l'eau de rose !

– De l'eau de rose et du roman d'espionnage bas de plafond. Franchement risible pour qui connaît Strada et son épouse, qui est effectivement russe. Eh bien ce torchon a circulé à des millions d'exemplaires !

– Ce n'est pas possible !

– En Russie, tout est possible. Bon, il faut savoir que la revue était très répandue, et Kotchetov était considéré comme un grand "défenseur de la littérature", bien que son nom ait complètement sombré dans l'oubli depuis.

– Mais qu'a fait Strada, alors ?

– Eh bien c'est là que j'entre en scène, justement. Nous trouvions dommage qu'un tel chef-d'œuvre reste inconnu en Italie et j'ai donc proposé à une maison d'édition de gauche, La Nuova Sinistra, d'en publier une traduction... Avec une préface de Vittorio Strada lui-même !

– C'est... une contre-attaque originale, c'est le moins qu'on puisse dire.

– La préface de Strada était très drôle et très érudite. Il y analysait le message de Kotchetov en le replaçant dans la tradition littéraire russe réactionnaire, avec sa morale puritaine, etc. Fantastique ! Pour la couverture, nous avons choisi d'utiliser un portrait de Lénine, dans une de ses poses bienveillantes et amicales. J'avais piqué cette image dans les affaires de mon père. Il aurait été furieux s'il avait su pour quel type de brûlot antistalinien elle allait servir !

– C'est le genre d'histoire qu'on imaginerait tout à fait dans un roman russe : une réponse littéraire élégante à une agression littéraire vulgaire...

– Tout à fait. Notre plus grande satisfaction, c'est que le texte de la préface de Strada a été importé en Russie, où il a circulé sous forme de samizdat... Et voilà

comment une œuvre littéraire utilisée comme une arme politique s'est retournée contre le système qu'elle prétendait défendre.

– Vous deviez être soulagé de pouvoir faire tout cela sans risquer d'être inquiété, non ? Finalement, le retour en Italie avait du bon...

– Certes, mais j'avais la bougeotte, je m'ennuyais à Rome. Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas pu retourner en Union soviétique avant un long moment... Ce qui n'a rien d'étonnant vu la façon dont mon séjour là-bas s'est terminé... Mais le goût pour les voyages ne m'a pas abandonné. Je voulais découvrir d'autres pays communistes...

– Ah ! Vous avez donc profité de toutes les occasions possibles pour retraverser le rideau de fer ?

– Plutôt de la *seule* occasion possible : l'unique moyen de se rendre dans ces pays-là, c'était par la CGIL, qui est l'équivalent italien de la CGT, qui organisait régulièrement des excursions. L'inconvénient, c'est qu'il fallait partir accompagné de toute une tripotée de maoïstes italiens et français, qui ne sont guère amusants, comme compagnons de voyage. »

La phrase m'a fait rire et Massimo s'est senti obligé de préciser :

« Eh oui, je veux bien pardonner aux maoïstes de Chine, qui ont l'excuse, si l'on peut dire, de vivre en dictature et de ne pas connaître la réalité de l'Occident... Mais le sectarisme des maoïstes occidentaux est quant à lui incompréhensible... L'aveuglement, toujours !

– Vous êtes allé en Chine, avec ces maoïstes, j'imagine ?

– Oui, mais pas seulement ! La Chine, j'y suis allée en... 1976, j'en suis presque sûr. Je m'en souviens car la « bande des quatre » venait d'être arrêtée : dans les écoles que nous visitions, on nous montrait des enfants qui tiraient au fusil sur des marionnettes qui représentaient les quatre dirigeants déchus...

– Charmant !

– J'étais accompagnée de celle qui allait devenir ma femme... Au risque de vous étonner, elle aussi avait des liens forts avec le parti communiste. Son père avait fait la guerre d'Espagne, vous vous rappelez, le directeur de la station de radio ? Lui et sa femme avaient été de hauts dirigeants du parti communiste italien, et ils avaient été invités en Chine par Mao lui-même avant que se produise la rupture entre les partis communistes chinois et italiens. Et comme son père était décédé avant d'être devenu un « ennemi » de la Chine, ma fiancée était très bien reçue partout où nous allions. Commode !

» Nous avons visité des usines, et je peux témoigner des conditions de travail déplorables des ouvriers chinois de l'époque, et surtout des ouvrières, qui étaient majoritaires dans les usines textiles que nous avons vues. L'hygiène et la sécurité étaient négligées de façon pratiquement criminelle. Elles manipulaient des matières dangereuses sans la moindre protection ! On se serait facilement cru dans un roman de Dickens...

– Je suis persuadée que vos « amis » maoïstes ne voyaient pas du tout cela du même œil.

– Et vous avez raison. C'était à peine croyable : ils étaient là, avec nous, à visiter les mêmes écoles et les mêmes usines, mais ils ne *voyaient* tout simplement pas les mêmes choses que nous. De véritables fanatiques. C'était pourtant des gens instruits, cultivés, mais ils avaient une remarquable capacité à ne pas voir ce qui allait contre leur idéologie. Tenez, l'ambassadeur italien en Chine de l'époque en est un parfait exemple. Il nous a été présenté par une connaissance de ma femme, qui travaillait à l'ambassade. C'était un personnage étonnant : un aristocrate, un marquis il me semble, un homme d'une grande culture, fin connaisseur de la Chine, qui s'est montré très accueillant envers nous, très disponible. Il nous a emmenés voir la Grande Muraille, les Tombeaux des Ming... Vraiment, le genre de type qu'on est ravi de rencontrer en voyage.

– Mais ?

– Mais ce diplomate était fasciné par le régime chinois. À cette époque, des villages entiers étaient passés en jugement au cours de procès expéditifs, et cela ne le choquait pas plus que cela. Il en allait de même pour les maoïstes italiens qui nous accompagnaient dans nos voyages : rien de plus normal qu'une justice sommaire, rien de regrettable, tout va bien, circulez.

» Enfin, vous savez, la Chine, c'était une chose, mais l'endroit le plus fou et le plus absurde que j'ai visité, c'était l'Albanie. C'était l'un des pays les plus fermés d'Europe à cette époque. L'arrivée à la frontière annonçait la couleur : les bus étaient arrêtés et leurs occupants étaient scrupuleusement détaillés... Quelqu'un porte une barbe ? Il faut la raser. Des cheveux trop longs ? Il faut les couper. Une jupe trop courte ? À remplacer par un genre de pantalon chinois, vendu au poste-frontière. Une jupe trop longue ? Il faut la raccourcir.

– Quoi ? Ça aussi, ça peut poser problème ?

– Et comment. Rien ne doit sortir du cadre, alors on prend les ciseaux et tchac ! Personne n'entrait en République populaire socialiste d'Albanie avant d'entrer d'abord dans le moule communiste, et ça, les gardes-frontières s'en assuraient avec beaucoup de zèle. Bon, il se trouve que je portais la barbe, à l'époque...

– Naturellement !

– J'étais très satisfait de ma barbe, a poursuivi Massimo en caressant ses joues désormais glabres, et j'ai essayé de rester caché au fond du bus pour la préserver... Peine perdue : mes compagnons de voyage m'ont dénoncé.

– Cela a dû vous rappeler vos années en Russie.

– C'est certain ! On m'a fait descendre du bus et j'ai tâché de plaider ma cause auprès des garde-frontières. Marx et Engels, les pères du communisme, dont on voyait les profils fiers sur tant d'affiches, portaient la barbe. Alors pourquoi vouloir raser celle des touristes ? N'était-ce pas leur rendre hommage que d'en avoir une ? Les gardes-frontières sont interloqués, ils se creusent la tête sur cette épineuse question... et décident de s'en ouvrir à leur hiérarchie. Ils communiquent cette demande à la capitale, la réponse se fait longuement attendre...

– Le bus est toujours arrêté ?

– Évidemment ! On attend religieusement la réponse de la capitale. Qui finit par arriver : Marx et Engels portaient la barbe parce qu'ils vivaient sous le régime de la bourgeoisie, ils n'avaient donc pas eu le choix. Sous le socialisme, fini la barbe !

– Implacable.

– Mais j'ai de nouveau voulu en débattre : et Lénine, alors ? Il avait continué à porter la barbe après avoir renversé la bourgeoisie, non ? Les gardes-frontières se sont gratté le crâne, puis ils ont passé un nouveau coup de fil à Tirana.

– Le bus attend toujours ?

– Toujours. Sauf que la nuit est tombée, entre temps, et qu'aucune réponse n'arrive. Je commence à sentir sur moi le regard lourd de reproches de mes compagnons de voyage maoïstes... Et j'ai fini par dire : " D'accord ! C'est bon ! J'ai compris ce que c'était, l'Albanie ; je rentre chez moi !" Là, on m'a rappelé que le visa était collectif, qu'il valait pour tout le groupe et que nous ne pouvions pas nous séparer. Du coup j'ai rebondi sur cette remarque : je portais la barbe sur la photo fournie pour le visa collectif ! Si on me la rasait, on ne pourrait plus me reconnaître, et ça poserait d'autres problèmes...

– Vous avez réponse à tout !

– Ce qui n'était pas au goût des maoïstes, qui avaient appris en quelques heures d'attente à me détester cordialement. Les spéculations allaient bon train pour savoir si j'étais un agent provocateur du KGB (car l'Albanie avait rompu avec l'URSS), de la CIA ou même du Vatican.

– Mais vous n'avez quand même pas passé la nuit sur place ?

– Impossible : les gardes-frontières albanais nous ont fait comprendre qu'il était hors de question que nous passions la nuit dans le no man's land. Et rebrousser chemin était impossible également : le poste frontière côté yougoslave était maintenant fermé. Cette bêtise m'exaspérait. J'ai fini par leur ordonner de nous tirer dessus, puisqu'on ne pouvait pas raisonner avec eux. À quoi bon continuer à vivre dans un monde pareil ? Nos accompagnateurs albanais italophones étaient blêmes, ils m'ont supplié de ne pas plaisanter avec cela... Selon eux, les gardes étaient réellement capables de nous tirer dessus !

– C'est trop de suspense, Massimo : comment cela s'est-il terminé ?

– J'ai été sauvé par ma femme ! Enfin, nous n'étions toujours pas mariés à l'époque. Elle est sortie du bus et elle m'a rejoint dans le no man's land, elle s'est tenue à mes côtés, ce qui a dissuadé les gardes de tirer. Eh oui, ses parents avaient aussi été des proches d'Enver Hoxha, qui les avait invités chez lui à titre personnel, et cætera. Personne n'aurait voulu prendre le risque de blesser leur fille, le scandale aurait été trop gros. Un compromis fut trouvé : j'acceptais de tailler ma barbe à la manière de celle de Lénine et les gardes-frontières acceptaient de me laisser passer. C'est ainsi que je suis devenu, le temps d'un bref séjour, le seul barbu d'Albanie.

– Quel titre de gloire !

– Vous en riez, mais sachez que ce coup d'éclat n'a eu que des conséquences positives pour moi. Cela m'a permis de faire beaucoup de rencontres ! Il suffisait aux Albanais de me voir pour me jauger, me juger même : ils savaient qu'on pouvait me parler et que je ne les trahirais pas.

– Vous arriviez à vous comprendre sans interprète ?

– Ils étaient nombreux à connaître l’italien, car la télévision italienne était regardée, du moins en secret. Ceux qui l’osaient avaient donc la possibilité de communiquer avec nous. Par exemple, lors de la visite d’un hôpital, nous sommes passés par le service de néonatalogie, plein de bébés roses, vaillants et en pleine santé. J’ai demandé ce qui advenait des enfants nés avec un handicap. Je n’ai pas eu de réponse sur le coup, mais un peu plus tard, un Albanais m’a expliqué à mots couverts que ces nouveau-nés étaient purement et simplement éliminés.

– Quelle horreur !

– Vous imaginez bien que ce n’est pas le genre de choses qu’on raconterait à n’importe qui. Mais le fait de porter la barbe me valait la confiance des Albanais. C’était parfois un homme qui s’asseyait à côté de moi sur un banc et me parlait tout en faisant semblant de lire le journal. Ou un autre, à la sortie du “musée de l’athéisme” de Tirana ; il m’a expliqué que le christianisme était loin d’être une “superstition entièrement abolie” en Albanie, comme on nous l’avez prétendu, et que Pâques était encore fêté, comme aux premiers temps de la chrétienté, dans les catacombes...

» Un autre exemple, lors de la visite de la bibliothèque nationale à Tirana : le guide nous a montré une salle dans laquelle tous les journaux étrangers étaient en libre service, ostensiblement même. Cela m’a semblé étrange, et j’ai demandé si les documents étaient mis à disposition de tous. Évidemment, on m’a assuré que c’était bel et bien le cas. Mais en quittant la bibliothèque, un Albanais s’est approché de moi pour me glisser discrètement : “Si vous revenez dans un quart d’heure, vous verrez que la salle sera de nouveau fermée !” C’est ce que nous avons fait : nous avons quitté le groupe, avec un couple d’amis, pour retourner à la bibliothèque, et nous avons pu constater nous-mêmes que l’homme avait dit vrai. La salle des périodiques n’était là qu’à l’attention des étrangers en visite...

– Une salle Potemkine...

– Pour rejoindre le reste du groupe, nous avons voulu prendre un taxi. Mes amis se sont chargés d’en arrêter un. Tous les deux n’étaient pas de la CGIL, ni même communistes ; ils visitaient l’Albanie par curiosité pour le pays de leurs ancêtres. Ils étaient issus d’une de ces communautés albanaises qui vivent dans le sud de l’Italie depuis le XVI^e siècle, chassés par l’occupation ottomane. Quatre siècles après, ils ont préservé l’usage de la langue albanaise, ce qui explique que le chauffeur de taxi les ait pris pour des concitoyens et nous ait laissé monter dans son véhicule sans poser plus de questions. Le pauvre ! Il s’est fait arrêter par un agent de police peu après, qui lui a demandé pourquoi il avait pris des étrangers ; il a répondu qu’il ne s’en doutait absolument pas, puisque mes amis parlaient parfaitement albanais...

» Car malheureusement pour ceux qui m’entouraient, dans ma volonté de rencontrer les Albanais et de mieux découvrir le pays, je ne cessais d’attirer des problèmes sur notre groupe – ainsi que sur un groupe de Français qui suivait le nôtre et qui effectuait les mêmes visites. J’ai même joué un sale coup à ces derniers, involontairement. J’ai lâché des compatriotes pour retourner dans une école, située

non loin de l'hôtel, et que nous avions visitée la veille de façon très officielle. Je voulais discuter avec les professeurs dans un cadre plus informel, moins guindé. Hélas, cela s'est su, un scandale s'est ensuivi, au point que la visite de l'école a été annulée pour le second groupe. Les maoïstes français étaient furieux contre moi ! Par ma faute, ils ont passé la journée consignés à l'hôtel comme des enfants, à regarder un documentaire barbant sur l'Albanie.

– Décidément, vous êtes génétiquement enclin à fâcher les maoïstes.

– Oh, je dois dire qu'au cours de ce voyage en particulier, le ressentiment des maoïstes italiens avait fini par s'amoindrir. En voyant que j'étais arrivé à mes fins avec cette histoire de barbe, ils ont commencé à exiger, comme moi, plus de liberté dans nos visites, des choses comme ça...

– La preuve est faite : vous étiez bel et bien un agent provocateur ! »

Cela l'a fait rire. Je lui ai ensuite demandé quels autres pays il avait visités, avec ou sans maoïstes.

« Sans maoïstes, je suis allé aux États-Unis.

– Alors ça ! Vous réussissez à m'étonner, Massimo. Après tous ces séjours de l'autre côté du rideau de fer, qu'est-ce qui a pu vous convaincre d'aller chez l'oncle Sam ? Et surtout : comment ont-ils pu vous laisser entrer ?

– Eh bien c'est une longue histoire... En fait, dans les années qui ont suivi mon retour d'URSS, je me suis lié d'amitié avec des Juifs immigrés... Il y en avait beaucoup à cette époque, qui vivaient non loin de Rome, sur la côte. Certains d'entre eux étaient arrivés dès la fin des années 1960.

– Vous voulez dire que c'était des Russes ?

– Justement non. Enfin, vous avez, la question des nationalités était capitale en Union soviétique. C'était l'une des informations les plus importantes du passeport. Même sur les constats d'accidents, il fallait noter sa nationalité ! Au même titre que son appartenance ou non au parti, d'ailleurs...

– J'imagine que c'est une façon comme une autre de trancher les litiges...

– Autre point : on ne pouvait pas être à la fois russe et juif, c'était l'un ou l'autre. Inutile de vous dire que les Juifs étaient peu appréciés, et l'antisémitisme bien ancré. Je vous ai parlé de mon ami Mytin, qui écrivait les légendes des caricatures dans *Le Crocodile* ? »

J'ai hoché la tête.

« L'histoire de l'émigration juive hors d'URSS est longue et complexe. Et quitter le pays se montrait plus ou moins ardu selon les époques. Le départ se faisait en plusieurs étapes ; la première était Vienne. Là, les émigrés choisissaient s'ils voulaient aller directement en Israël ou s'ils préféraient demander le visa d'un autre pays – souvent les États-Unis, mais parfois ailleurs. Pour ceux-là, la deuxième étape était Rome : c'était là qu'ils attendaient leur visa, ce qui pouvait prendre un certain temps. Ils étaient pris en charge par des organisations juives et ils logeaient donc sur la côte, dans des appartements où les Romains passaient seulement l'été, et qu'ils louaient le reste de l'année.

» Bref, je fréquentais quelques familles qui étaient dans ce cas-là, et certains de ces émigrés sont devenus des amis proches. Nous parlions ensemble de la Russie,

nous écrivions ensemble des articles sur la discrimination et l'antisémitisme qui y étaient monnaie courante. Je me rappelle notamment l'un d'eux qui était peintre. Vous l'auriez vu quand il est arrivé de Moscou avec sa femme et ses enfants, ils étaient maigres comme tout, décharnés même. Au moins, le séjour en Italie leur a permis de se requinquer un peu !

– Des vertus de la gastronomie méditerranéenne...

– J'ai voulu les présenter à mes parents, car c'était de bons amis avec qui je m'entendais bien, mais bien entendu, je me suis retrouvé face à un mur. Encore des ennemis du peuple ! Des traîtres à leur pays ! Un pays qui ne voulait même pas les considérer comme étant des citoyens à part entière, mais cela, mes parents refusaient de l'entendre. Les rares camarades qui me restaient du parti communiste avaient les mêmes préjugés contre les Juifs émigrés. Et même les communistes d'origine juive ! Ma belle-mère, par exemple. Elle se considérait avant tout comme communiste, et pas vraiment comme juive.

» Mais pour en revenir à mes voyages : certains de ces amis émigrés n'ont fait que passer en Italie, puis se sont envolés pour les États-Unis dès leur visa obtenu. Heureusement, cela n'a pas mis fin à notre amitié, et j'ai donc souvent eu l'occasion de traverser l'Atlantique pour aller leur rendre visite. Comme j'enseignais toujours en Italie, je profitais de l'été pour m'y rendre. J'avais même trouvé une façon de financer ces voyages : je m'étais fait embaucher dans une *summer school* de la YMCA, qui recherchait des professeurs étrangers pour donner des cours de conversations à leurs pensionnaires.

– Et c'est ainsi que vous avez découvert l'Amérique ennemie...

– C'est ainsi que mon éducation communiste me l'avait toujours présentée, en effet. Heureusement, j'étais moi-même complètement vacciné contre le communisme. Et cela valait mieux, car mes élèves étaient des adolescents WASP, des fils de militaires, et nous étions dans le *deep south*, en Caroline du Sud plus précisément. C'était en pleine guerre du Vietnam : dans les universités, les jeunes se révoltaient contre la conscription. Il y avait de nombreuses tensions, à cette époque. Mais aussi des tensions raciales, notamment dans le Nord. Il y avait eu des émeutes... On en entendait parler aussi dans le Sud.

» J'avais pris l'habitude de passer mes week-ends avec des amis que je m'étais faits sur place, principalement des soldats américains qui avaient fait la guerre en Italie. C'était amusant, car ils baragouinaient un peu l'italien, mais avec un accent toscan. Je me souviens de l'un d'eux, Jim, un grand Noir très amateur de vins de Toscane. Il avait même trouvé le moyen de s'en procurer aux États-Unis ! Il avait passé son temps de service là-bas, dans une grande base logistique américaine, sur la côte. Il me racontait que certains soldats noirs avaient déserté, et que des enfants métis seraient apparus dans les villages des environs après la guerre...

– Typiques ! Il y a beaucoup d'histoires de ce genre en France aussi...

– Jim était quelqu'un de profondément pacifique. Au point de ne pas comprendre les émeutes raciales qui avaient lieu dans les grandes villes du Nord. Lui et les autres Noirs de Caroline du Sud que je fréquentais étaient tous des descendants d'esclaves, ils n'avaient jamais quitté le *deep south*. Eux, ils avaient

bien compris que la violence ne résolvait rien, qu'elle n'amenait nulle part – ou seulement en prison, dans leur cas. Et que la prison, c'était là qu'on devenait réellement un criminel, finalement.

– Il y a une certaine forme de sagesse là-dedans... Mais aussi de résignation ?

– Pour lui, la répression par la prison était un moyen pour la société de se venger d'un individu, le rendant déterminé, en retour, à se venger de la société... Encore le même cercle vicieux. Nos conversations m'ont vraiment donné matière à réfléchir. Jim était fier de dire qu'il n'avait tué personne pendant la guerre. Je ne dirais pas qu'il en avait un *bon* souvenir, non... Mais il avait sans aucun doute laissé un peu de son cœur en Toscane.

– C'est assez étonnant de vous entendre dire ça.

– Ce n'est pas moi qui le disais, c'était lui ! Et ça me surprenait aussi. Je pense aussi qu'il comparait son expérience à celle des "jeunes vétérans", je veux dire plus jeunes que lui, qui revenaient du Vietnam. Eux n'avaient pas du tout le même genre d'expérience de la guerre : ils en revenaient mutilés ou fous, incapables de seulement en parler.

– Mais vous avez oublié de me dire comment vous avez réussi à entrer aux États-Unis... après tous vos voyages "douteux".

– Ah, oui ! Mon long séjour en URSS a rendu l'obtention d'un visa bien difficile. Heureusement, j'avais pu entrer sur le territoire grâce à l'invitation d'un de mes amis américains, qui était professeur à l'université de Columbia. Bon, ce qui me chiffonnait, c'est que le visa indiquait "*communist defector*", comme si j'étais une sorte de déserteur... enfin, bon. Celui à qui tout cela ne plaisait pas du tout, c'était le *principal* de l'école qui m'employait ! Il n'aimait ni mon curriculum vitae louche, ni mes fréquentations, qu'il voyait d'un mauvais œil. Évidemment, il aurait préféré que je passe plus de temps avec les familles WASP ennuyeuses à mourir de mes élèves, et moins avec tous ces Noirs rencontrés dans des bars. Mais moi, mon séjour m'a bien plu tel qu'il était, et d'ailleurs j'ai essayé de retourner en Caroline du Sud l'année suivante...

– Essayé ?

– En vain. L'année suivante, mon visa a été refusé. Sans plus d'explications que lorsque c'était arrivé en URSS, quelques années auparavant. Égaux dans l'arbitraire, quoi... J'ai mis des années à pouvoir à nouveau obtenir un visa pour les États-Unis.

– Vous n'étiez pas trop frustré, de ne pas pouvoir y aller à votre guise ?

– Oh, il y a eu d'autres voyages... Et j'avais de quoi m'occuper en Italie. Écoutez, je ne vais pas tarder à y aller, mais je vais juste vous raconter deux mots à ce sujet. C'était une époque particulière, les années de plomb... Et j'avais de nouvelles illustrations du cercle vicieux que Jim avait mis en évidence, plus que j'en aurais voulu !

– Vous étiez toujours enseignant ?

– Oui, dans des lycées très orientés à gauche, fréquentés notamment par des maoïstes. La répression était forte, et elle poussait ses victimes vers l'extrémisme, vers la radicalité. L'extrême droite s'en mêlait aussi parfois, en occupant les lycées,

en s'attaquant aux élèves et aux enseignants. Ces occupations avaient tendance à dégénérer violemment. Une fois, j'ai même fini à l'hôpital : j'avais appelé au commissariat pour prévenir que des manifestants d'extrême droite bloquaient le lycée, et du coup c'est l'extrême droite qui m'est tombée dessus. Ils avaient leurs indics au sein de la police et ils savaient que c'était moi qui les avais avertis de leur présence. J'ai porté plainte contre tout ce petit monde, naturellement, et les flics ont beaucoup insisté pour que je retire mes plaintes, notamment celle qui était dirigée contre le policier qui m'avait balancé à l'extrême droite...

– Et vous l'avez fait ?

– Bien sûr que non ! C'était pour dire à quel point j'étais une énigme pour certains dirigeants de la police politique. Ils ne voulaient pas comprendre que je n'étais ni avec les noirs – pour qui j'étais juste un communiste parmi d'autres –, ni avec les rouges – pour qui j'étais un provocateur contre-révolutionnaire... Bref, je sortais de tous les cadres de pensée. Toute l'affaire s'est terminée en procès contre la police. Heureusement, les juges étaient plus compréhensifs : eux savaient de quel côté se situait l'arbitraire...

– Terrifiant d'en arriver là !

– Oui, terrifiant, et symptomatique de l'ambiance des années de plomb en Italie. Ce n'était pas seulement la faute des policiers, qui ne faisaient qu'obéir aux ordres, mais le problème venait de leur hiérarchie, c'est eux qui leur donnaient ces ordres, eux qui poussaient les opposants vers l'extrémisme.

– Mais est-ce que les élèves étaient directement impliqués ?

– Oui, il y en avait. Certains – pas les miens – ont été arrêtés pour avoir mis le feu à la maison d'un fasciste. L'incendie avait entraîné la mort de ses enfants, on ne parle pas d'une peccadille... Mais, quelle qu'en soit la raison, la police n'hésitait pas à faire des perquisitions, chez les jeunes comme chez moi, sans mandat naturellement. Dans ces conditions, comment voulez-vous transmettre à vos étudiants un message d'apaisement ? Comment parvenir à les dissuader de recourir à la violence ? Le terrain était plus favorable à ceux qui recrutaient pour la « lutte armée », qui se présentait comme la seule solution. Plus de violence, pour répondre à la violence.

– Il n'y avait donc aucun juste milieu ? Aucune voix de la raison ?

– Nous essayions de l'être. J'ai commencé à fréquenter le parti radical italien à cette époque. Certainement pas par envie d'être encarté quelque part : mon expérience du parti communiste m'en aurait plutôt dissuadé à tout jamais. Mais les radicaux italiens n'ont rien à voir avec leurs équivalents français. Si j'ai collaboré avec eux, c'était parce que c'était l'un des rares partis à s'opposer fermement à la violence politique – qui semblait être alors reconnue comme une sorte de norme.

» Il y a une autre raison. Le parti radical apportait également son soutien à des dissidents russes, dont des amis à moi. Sans lui, nous n'aurions peut-être pas pu nous faire entendre aussi clairement.

– Vous avez réussi à faire libérer des prisonniers ?

– Nous avons d'abord réussi à faire connaître leur existence ! Par exemple, le parti radical a défendu le réalisateur Sergueï Paradjanov quand celui-ci a été

incarcéré pour homosexualité en 1974. Par la suite, de nombreuses personnalités du cinéma italien se sont mobilisées pour exiger sa libération. Il y avait Antonioni, Fellini, Bellocchio... tout le monde, en fait, sauf Pier Paolo Pasolini... Hé oui, vous vous souvenez, ce film que nous avons vu ?

– C'est très étonnant qu'il ne se soit pas joint à vous... Il était lui-même réalisateur, homosexuel...

– Oui, c'était lui aussi un artiste « non orthodoxe », on peut le dire, mais il refusait de se mêler à tout ce qui concernait la répression soviétique... Il y a eu beaucoup de mobilisations de ce genre... Il y a eu le soutien à Andreï Sakharov, naturellement, ainsi que la mobilisation pour les Tatars expulsés de Crimée dans les années 1940. Je ne sais pas si vous connaissez cette histoire : ils avaient été déportés sous de fausses accusations de collaboration avec les nazis, puis collectivement lavés de ces accusations dans les années 1960, mais rien n'a été fait pour les réhabiliter et les autoriser à retourner chez eux.

» Mais puisque c'était votre question, oui, nous avons aussi réussi à faire libérer le dissident Leonid Pliouchtch. C'était en 1976. Vous avez déjà entendu parler de Pliouchtch ? C'était un mathématicien, très attaché à l'indépendance de l'Ukraine, qui avait fini interné en hôpital psychiatrique en URSS. À force de mobilisation internationale, il a fini par être expulsé en France, où il vit encore. Mais il est resté très engagé dans la défense des dissidents. Il est venu en Italie et nous avons fait avec lui la tournée des hommes d'état et dirigeants de partis pour les sensibiliser au sort des prisonniers politiques. Notamment Piotr Grigorenko, un ancien officier de l'armée rouge qui avait lui aussi été envoyé en hôpital psychiatrique en raison de ses idées. Je me souviens que nous avons été reçus par Giulio Andreotti, le « diable » de la politique italienne, alors qu'il était ministre des Affaires étrangères. Quelle rencontre ! Nous étions chez lui, en compagnie d'un autre personnage italien bien connu, Francesco Rutelli, qui allait devenir le maire de Rome. Le cynisme de ces gens ! Eux, ils n'en avaient rien à faire, des Tatars, c'était évident.

– Vous étiez vraiment très impliqué dans cet engagement !

– Oui, mais je m'arrangeais toujours pour que mon nom ne finisse pas dans les comptes rendus et les articles de journaux.

– Par modestie ?

– Eh bien, en réalité, je préférais que ça ne se sache pas parce que cela m'aurait empêché de voyager dans les pays du bloc communiste, comme je le faisais encore régulièrement... Bon, après, c'est vrai ! Je n'aime pas être sur le devant de la scène. Quand j'écrivais pour des journaux étrangers, c'était toujours sous pseudonyme. Pour moi, ce qui comptait vraiment, c'est ce qui était réalisé : le lancement d'une campagne de soutien, la libération d'un dissident... Pas le fait que j'y aie participé d'une manière ou d'une autre. Je suis plus attaché à la liberté d'expression qu'au fait de voir mon nom imprimé – contrairement à certains hérauts autoproclamés de la liberté d'expression, qui préféreraient la voir restreinte pour ceux qui ne pensent pas comme eux. Sans vouloir citer de noms...

– Oh si, citez-en !

– Si vous voulez, mais je ne vais rien vous apprendre. Songez à la réaction de Jean-Paul Sartre après le prix Nobel de Boris Pasternak, par exemple. Ou alors, vous vous rappelez ? La conférence sur Aragon à la bibliothèque, l'éloge du Guépéou, la mort d'Ossip Mandelstam... Pour ces gens-là, la liberté d'expression ne s'applique qu'à eux-mêmes et à ceux qui partagent leurs opinions. Ils trahissent leurs propres principes rien qu'en les évoquant ! Mais voilà que je repars dans ma vieille rengaine, alors que j'ai dit que je devais partir. Excusez-moi de vous retarder autant.

– Vous ne me retardez pas du tout ! Mais je vais y aller aussi. »

J'ai voulu que nous nous donnions rendez-vous pour la prochaine séance de cinéma, mais il m'arrêta d'un geste alors que je sortais le programme de mon sac.

« Vous n'avez même pas besoin de le consulter, je vais vous dire ce que nous allons voir. Le cinéma repasse enfin L'Adieu aux armes, et j'espère que cette fois, cela se fera sans heurts.

– Ah ! C'est tout vu, donc, va pour L'Adieu aux armes sans problème technique. Quand ? »

La séance était prévue pour le samedi suivant. Massimo avait l'air un peu gêné en enfilant son manteau.

« Ce sera probablement la dernière fois que nous nous verrons avant un peu moment, je le crains...

– Comment cela ?

– Je vais bientôt devoir retourner en Italie pour quelques semaines... Une petite affaire de santé à régler. »

Il adoptait un ton tranquille, mais je n'ai pas pu m'empêcher de m'inquiéter. Cela ne me disait rien qui vaille.

« Rien de grave, j'espère ? » ai-je demandé en sachant pertinemment qu'il allait minimiser.

En fait, il s'est même contenté de balayer ma question d'un geste de la main.

« Nous resterons en contact, n'est-ce pas ? s'est-il enquis. Le temps va me sembler long. Je n'ai pas de salle de cinéma aussi accommodante à Rome, sans parler d'aussi bonne compagnie.

– C'est à Rome que vous rentrez ?

– Oui, dans la maison de mes parents, celle-là même dont je vous ai parlé. Mais ne vous faites pas de souci, nous nous voyons samedi pour le film, et nous verrons comment rester en contact.

– Très bien ! »

Pour la première fois, nous nous sommes fait la bise avant de nous séparer, chacun partant de son côté. Certains que nous étions de nous revoir prochainement, pas un n'a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule ; en tout cas, je n'ai pas eu le réflexe de le faire. Et peut-être aurais-je dû.

CHAPITRE 7

J'ai toujours été embarrassé par les mots : sacré, glorieux, sacrifice, et par l'expression « en vain ». Nous les avons entendus debout, parfois, sous la pluie, presque hors de la portée de l'ouïe, alors que seuls les mots criés nous parvenaient. Nous les avons lus sur les proclamations que les colleurs d'affiches placardaient depuis longtemps sur d'autres proclamations. Je n'avais rien vu de sacré, et ce qu'on appelait glorieux n'avait pas de gloire, et les sacrifices ressemblaient aux abattoirs de Chicago avec cette différence que la viande ne servait qu'à être enterrée.

Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*

J'ai regardé *L'Adieu aux armes* seule, ou presque, car nous étions peu nombreux dans la salle. Manquait principalement Massimo à mes côtés.

Croyant à un retard, j'avais attendu comme de coutume à l'entrée du cinéma. Puis j'avais fini par prendre place à l'intérieur, à ma place habituelle, persuadée qu'il saurait me retrouver à l'intérieur. J'avais visionné le film avec une intranquillité qui me surprenait, car j'arrivais généralement à faire abstraction de tout une fois devant un grand écran. Et quand les lumières s'étaient rallumées, j'avais scruté la salle et le reste du public, à la recherche du visage familier de Massimo, en vain.

Le film m'était déjà complètement sorti de la tête.

J'ai remonté l'allée d'un pas lourd et j'ai été la dernière à quitter la salle. Je suis passée devant le guichet de vente, à l'entrée, et j'ai adressé un rapide geste de la main à l'homme qui s'y trouvait, comme j'avais pris l'habitude de le faire.

« Hé ! Hé là ! »

Surprise, je me suis arrêtée net et je me suis retournée pour lui faire face. Je connaissais cet homme sans le connaître, à force de le croiser près de deux fois par semaine, au gré de mes visites dans ce cinéma – car il m'arrivait parfois de venir sans Massimo, seule ou avec mon compagnon. En général, c'était lui qui tenait sa caisse, parfois une jeune employée de mon âge. Nous n'avions jamais échangé plus que les quelques paroles d'usage, moi énonçant le titre du film que je voulais voir, lui ou elle récitant le prix du billet.

« Monsieur ? ai-je demandé.

– Approchez, approchez », a-t-il dit en se levant pour quitter sa cabine.

Nous nous sommes rejoints à mi-chemin l'un de l'autre. C'était un homme d'une soixantaine d'années – probablement un peu plus jeune que Massimo – et j'avais déjà remarqué qu'il avait un léger accent, même si je n'aurais su dire d'où.

« Vous êtes l'amie de Massimo, Massimo Bertran ?

– Je ne connais pas son nom de famille, mais oui, je viens souvent avec Massimo. Il n'est pas venu aujourd'hui. Vous savez ce qui lui est arrivé ? »

Il secoua la tête en fouillant dans les poches de sa veste, visiblement à la recherche de quelque chose.

« Il m'a dit de vous dire qu'il avait dû retourner en Italie plus tôt que prévu, finalement... Et il m'a... ah, il m'a donné cette lettre qui... »

L'homme poursuivit ses recherches en m'offrant un sourire gêné. Un silence embarrassé s'est fait, que j'ai décidé de briser :

« Vous êtes un de ses amis ?

– Ah, oui, depuis très longtemps... On s'est connus en Albanie... C'était bien avant que j'arrive en France... Attendez. »

Il est retourné dans la cabine du guichet pour fouiller à l'intérieur.

« Il connaît ce cinéma depuis son ouverture, a poursuivi l'homme. Avant, j'étais juste employé ici. Maintenant, je suis le gérant... Ah, où l'ai-je mise... Et je lui ai toujours laissé un petit créneau de programmation. Il a toujours de bonnes idées. Jamais des films très populaires, mais... j'aime bien aussi ! »

Voilà qui expliquait au moins pourquoi Massimo trouvait toujours, dans la programmation du cinéma, un film faisant écho à son histoire. Cette petite cachotterie – qui n'était pas vraiment une, après tout – m'a fait venir un sourire au livre. Quant à l'Albanais, il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait, dans un de ses tiroirs : une enveloppe sur laquelle figurait uniquement mon prénom. Il me l'a tendue. Je l'ai remercié chaleureusement en lui promettant de revenir bientôt.

« Et ne vous inquiétez pas, madame, ne vous inquiétez pas, m'a-t-il dit alors que je sortais. Je sais qu'il reviendra. »

Je suis allée m'installer à notre café habituel et j'ai attendu d'être servie avant d'ouvrir l'enveloppe. La lettre était courte : une feuille recto-verso, d'une écriture difficilement compréhensible à mes yeux déshabitués de la cursive. Massimo me donnait ses coordonnées à Rome et s'excusait d'avoir dû partir sans pouvoir me prévenir. Car en effet, nous ne nous étions donné aucun moyen de nous contacter auparavant, comme si nous avions craint que cela doive briser la magie de notre rencontre, d'une certaine manière.

Il n'y avait rien de triste d'en cette lettre et pourtant je ne pouvais m'empêcher de ressentir une grande peine à sa lecture. Je m'étais plus ou moins préparée à une dernière rencontre avant longtemps, et j'en avais été privée. Massimo m'avait été confisqué du jour au lendemain, et même si sa lettre était une promesse de correspondance future, la coupure avait été franche.

Je me suis consolée en lisant sa prose, qui reprenait – du propre aveu de son auteur – ses deux principales obsessions. Elle se terminait ainsi :

J'espère ne pas vous avoir ennuyée avec mes histoires, avec mon histoire. Je m'emporte toujours un peu quand je parle du cercle vicieux de la violence, et de la lutte pour la liberté d'expression. C'est pour moi les deux fils rouges de l'Histoire. Songez à ce qui est arrivé à Paris, en janvier dernier. C'en est la triste illustration. Trois jeunes Français ayant un compte à régler avec une société qui les a jetés en prison ont décidé que la liberté d'expression ne s'appliquait pas à ceux qui ne pensaient pas comme eux, ou qui n'avaient pas la même religion qu'eux, ou qui ne leur revenaient tout simplement pas, et que le prix à payer en était la mort. Dix-sept

personnes sont décédées au cours de cet immense gâchis, vingt en comptant les terroristes.

Tout ce qui se passe aujourd'hui est un écho de ce qui s'est passé dans le passé, au cours de ce sanglant vingtième siècle. Moi, quoi qu'il en soit, je suis avec toutes les victimes de toutes parts ; toutes les victimes du pouvoir. Et je m'oppose à la rhétorique de la violence d'où qu'elle vienne. Pour moi, il n'y a pas de « guerres justes ». Comme aujourd'hui en Ukraine, avec la Crimée ; maintenant c'est pour la Crimée, avant c'était pour Trieste ou l'Alsace-Lorraine, quelle différence ? J'abhorre les partisans de la violence, même et surtout les « braves gens » et leur « bon sens ». Ce sont eux qui sont la cause de la violence. À la belle époque, c'est la bourgeoisie qui a causé la première guerre mondiale, qui a engendré tout le reste. Il faut en finir avec ces idées et boucler la boucle une fois pour toutes.

En espérant vous revoir bientôt,

Amicalement,

Massimo